

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

**Le paradis est
dans tes yeux**

Inconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR HOMME

Barbara Cartland

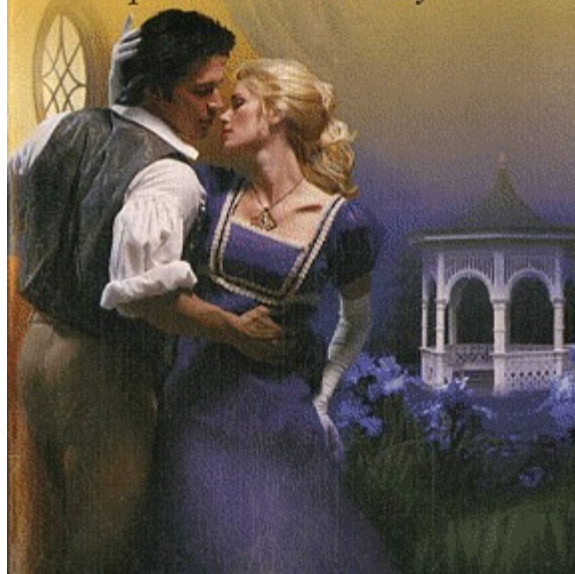
Le paradis est dans tes yeux





Barbara Cartland

Le paradis est dans tes yeux



Résumé :

À la mort de son père, Francesca de Longfield rentre en Angleterre où sa demi-sœur Ann, unique propriétaire du manoir de la Musardière, lui réserve un accueil glacial.

Elle est fiancée et n'a nulle intention de nourrir une bouche de plus. Mais le pire est à venir car Francesca réalise avec horreur qu'Ann est résolue à la marier - de gré ou de force - à lord Melton, un vieillard obsédé par sa beauté juvénile. Tout plutôt qu'appartenir à ce pervers ! C'est alors que Francesca apprend que leur voisin, le comte de Polsham, cherche une gouvernante pour ses trois fils. Désespérée, elle se présente incognito au château et se fait engager.

Or le comte, bien que très séduisant, a une réputation de débauché. Serait-elle tombée de Charybde en Scylla ?

Chapitre 1 :

Dans un long crissement métallique, le train s'arrêta devant la petite gare de Polsham, tandis qu'un jet de vapeur s'échappait de la cheminée de la locomotive et montait en panache vers le ciel bleu.

Francesca prit la petite valise qu'elle avait placée dans le filet des bagages, au—

dessus de son siège. Au moment d'ouvrir la portière, elle sentit sa gorge se serrer.

Pour la première fois, son père ne serait pas là pour l'accueillir. Plus jamais elle ne reverrait sa haute silhouette, son sourire. Plus jamais elle n'entendrait sa voix chaude... A cette pensée, les larmes lui picotèrent les paupières.

« Je ne vais pas pleurer, quand même ! » se dit—elle en se redressant.

Elle descendit sur le quai et fit signe à l'unique porteur. Celui—ci la reconnut tout de suite et se précipita.

— Mademoiselle de Longfield !

Il descendit les deux malles et le carton à chapeaux que lui indiquait la jeune fille.

— Ah, ça fait plaisir de vous revoir, mademoiselle!

Elle réussit à répondre au sourire de ce brave homme qu'elle avait l'impression de connaître depuis toujours.

— Bonjour, John, fit—elle avec un entrain forcé. Comment allez—vous ? Et votre petite famille?

— Tout le monde va bien, mademoiselle, merci.

Il ôta sa casquette et la tritura entre ses doigts calleux.

— Au village, tout le monde a eu beaucoup de chagrin en apprenant la mort de milord, mademoiselle. Personne ne s'attendait à ça. Il paraissait en pleine santé, et...

— Oui, c'est bien triste, John.

Elle l'avait interrompu, sachant que, s'il continuait à lui parler de son père, elle allait éclater en sanglots.

— Permettez—moi de vous présenter mes condoléances, dit le porteur.

— Merci, John. Merci beaucoup.

— Maintenant que vous êtes de retour, le manoir va redevenir comme avant, du moins je l'espère.

— Je l'espère aussi.

— Comme au temps de milady Nous la regrettons tant, elle aussi!

La mère de Francesca, lady de Longfield, avait su se faire aimer par tous les villageois. Et le manoir de la Musardiere semblait si vivant quand elle était encore de ce monde! Cette jolie femme possédait l'art de recevoir. Chez elle, grands aristocrates, peintres, écrivains ou musiciens se côtoyaient — ce qui ne leur arrivait pas souvent dans la vie de tous les jours.

La jeune fille avait l'intention de suivre les traces de sa mère.

« Je serais fière de moi si je parvenais à rendre à la Musardiere cette atmosphère chaleureuse qui plaisait tant aux amis de mes parents. »

Un coup de sifflet retentit, puis le train repartit. Peu de voyageurs étaient descendus en gare de Polsham. Pourtant, plusieurs valets en livrée s'affairaient avec empressement autour d'une quantité de bagages.

Francesca vit s'éloigner un homme de haute taille aux larges épaules. Il marchait avec l'assurance de celui qui sait commander et se faire obéir.

Le porteur suivit son regard.

— C'est le nouveau comte de Polsham. Il paraît qu'il va désormais vivre au château, maintenant que tous les travaux de restauration sont terminés.

— Ah! fit seulement la jeune fille, peu encline à encourager les commérages.

Elle ne connaissait pas le nouveau comte mais se souvenait très bien

du défunt châtelain, un ami de son père. Les deux hommes, férus de courses, engageaient leurs pur—sang dans les plus grandes compétitions. La mère de Francesca riait en les entendant parler de Favoris qui avaient terminé piteusement à la dernière place, d'outsiders qui avaient gagné d'une demi-longueur, de la malchance, du terrain trop lourd ou trop léger; des jockeys qui ne respectaient pas les instructions, etc.

— J'ai encore perdu! se lamentait lord de Longfield.

Et il retournait ses poches pour bien montrer qu'elles étaient vides. Sa femme secouait la tête.

— Vous êtes incorrigible, mon ami, disait-elle tendrement.

Puis elle se tournait vers sa fille.

—Monte tes chevaux, *carra mia*, disait-elle à sa fille, mais ne parie jamais. Le jeu ?

C'est la ruine.

En riant, elle enchaînait:

— Venez, je vais vous jouer un peu de musique... Cela vous changera les idées.

Elle se mettait alors au piano pour chanter un air d'opéra, à moins que ce ne soit une chanson populaire napolitaine, et son mari joignait à la sienne sa belle voix de baryton. Ah, comme ils étaient heureux à l'époque !

La voix du porteur ramena la jeune fille à l'instant présent.

— Le nouveau comte a dépensé une fortune pour rénover le château.

Mais qui était le nouveau comte?

Francesca crut entendre le défunt comte, un homme de haute taille aux épais cheveux blancs. Elle devait avoir dix ou onze ans quand il l'avait regardée comme s'il la voyait pour la première fois. .

— Tiens, tiens ! Votre fille devient chaque jour un peu plus jolie, Longfield, avait-il dit au père de l'enfant. Plus tard, elle fera des ravages dans les salons.

— Ne parlez pas de malheur! Je serais désolé de la voir flirter avec ces

dandys volages. Tout ce que je demande, c'est qu'elle tombe amoureuse d'un gentleman sérieux, qu'il l'aime, lui aussi, et qu'ils soient très heureux.

— Je l'espère pour elle.

Le vieux comte de Polsham avait soupiré.

— Oui, votre fille est charmante, ce qui me fait regretter encore plus de ne pas avoir eu d'enfants. Ah, quand je pense que mon titre, ma fortune et mes domaines reviendront à mon neveu! Ou, pire, à son frère cadet, un garçon sans le moindre caractère pour lequel je n'ai aucune estime.

— Il n'y a aucune raison pour que le cadet devienne votre héritier.

— Qui sait?

— Voyons, mon ami, les lois sont claires. Ce sera forcément l'aîné de vos neveux qui deviendra le futur Comte de Polsham.

Le comte avait alors laissé échapper un rire plein d'amertume.

— Étant donné la vie que mène ce gredin, il peut très bien se faire transpercer le cœur au cours d'un duel. A moins qu'il ne reçoive un mauvais coup dans un bouge.

— Mon Dieu! C'est à ce point?

— Hélas! Joueur, buveur, débauché... Si le malheur veut que ce bon à rien devienne un jour comte de Polsham, il ne lui faudra pas longtemps pour jeter par les fenêtres toute la fortune familiale.

A ce moment—la, remarquant que Francesca les l'écoutait avec des yeux ronds, les deux hommes s'étaient empressés de changer de sujet de conversation.

« Si le neveu n'est pas mort dans une rixe, si c'est lui le nouveau comte, je ne pense pas que la restauration du château de Polsham puisse être considérée comme un gaspillage », pensa la jeune fille en se dirigeant vers la sortie, tandis que John la suivait avec le chariot sur lequel il avait chargé ses malles.

Les voitures du comte de Polsham s'éloignaient déjà dans un nuage de poussière. Et Francesca commençait à se demander pourquoi personne n'était venu à sa rencontre.

D'ordinaire, une élégante calèche l'attendait, un valet en livrée s'occupait de ses bagages.

Comme s'il avait deviné ses pensées, John déclara :

— Ils ont du être retardés, au manoir.

— Je le suppose.

— Allez donc vous installer dans la salle d'attente des premières, mademoiselle.

Cinq minutes plus tard, assise sur une banquette recouverte de moleskine, Francesca s'étonnait.

« C'est vraiment la première fois que j'arrive sans que l'on vienne m'accueillir. »

Mais, depuis la mort de son père, les choses devaient aller un peu à vau-l'eau à la Musardiére.

« Heureusement que je suis revenue m'occuper de tout. »

— Et Ann ? fit une petite voix intérieure.

La jeune fille se sentit glacée. Comment avait-elle pu oublier sa sœur — sa demi-sœur, plutôt — la fille aînée de lord de Longfield, née d'un premier mariage ?

Francesca revenait de Paris où elle avait été reçue en France par des amis de sa mère. Cette dernière qui lui avait bien entendu appris l'italien des le berceau, avait tenu à ce qu'elle aille ensuite passer toute une année à Berlin, puis une autre année à Paris.

— Il faut absolument que tu connaisses par parfaitement plusieurs langues étrangères, ne cessait de répéter lady de Longfield. Cela te rendra de grands services dans la vie.

Quelques mois auparavant, lord de Longfield était allé voir sa fille à Paris, Au cours de leurs conversations, elle avait eu l'impression qu'il s'ennuyait au manoir Ce jour-la, ils étaient allés se promener sur les Champs-Élysées. Lord de Longfield marchait avec difficulté. Et Francesca s'inquiéta en le voyant pale et las.

— Pourquoi ne retournerais—je pas à la maison avec vous, père ? proposa—t—elle.

Je vous soignerais.

— Premièrement, je ne suis pas malade. Deuxièmement, tu dois perfectionner ton français.

— Mon français est excellent, Mme de Sarment me l'a encore dit hier.

Francesca avait posé la main sur celle de son père.

— Ne vous sentez-vous pas un peu isolé la-bas? Je pourrais vous tenir compagnie.

— Je ne serai pas seul, puisque ta sœur sera là.

— Ann? Je ne comprends pas... N'est—elle pas à Dieppe en ce moment?

— Si. Mais je dois la retrouver la—bas, et nous rentrerons ensemble à la Musardiére.

Francesca avait baissé la tête, soudain au bord des larmes.

« Serait-ce la compagnie d'Ann que préfère mon père ? »

Elle n'était pas vraiment jalouse. .. mais cela lui faisait mal de penser qu'elle devait rester loin du manoir

Son père lui avait alors caressé la joue.

— Ne te fais pas de souci, ma petite Francesca. Tu sais bien que je t'aime beaucoup.

Deux petites filles passèrent à ce moment-la devant eux, en poussant leurs cerceaux.

Leur nurse, dans un strict uniforme bleu et blanc, les suivait, tout essoufflée.

— Ne te fais pas de souci, répéta lord de Longfield.

— Êtes-vous en bonne santé, père?

— Évidemment! Quelle question!

De nouveau, il caressa la joue de sa fille.

— Lorsque je disparaîtrai à mon tour...

— Père, je vous en supplie, ne dites pas des choses pareilles!

— C'est la vie, ma chérie. Nous naissons, nous vivons... et nous mourons., En riant, il insista:

— Et nous mourons, oui !Jusqu'à présent, personne n'a réussi à échapper à ce sort.

— Père !

— Ne te fais pas de souci, reedit—il une troisième fois. Je vais tout arranger pour que, après ma mort, le manoir de la Musardiere te revienne.

Soudain glacée, Francesca avait protesté:

— Ne parlez pas de cela, père, je vous en supplie! Vous êtes encore la pour de longues, de très longues années.

— Je l'espère. Mais il faut savoir s'organiser. Et de toute manière, cela ne fait pas mourir de prendre certaines dispositions pour la suite.

Son père lui avait apporté un cadeau: un Brownie, l'un de ces nouveaux petits appareils photographiques noirs dont tout le monde pouvait se servir aisément. En comparaison des monstres que seuls les professionnels étaient capables d'utiliser, les Brownie paraissaient très faciles d'emploi.

— Je vais vous photographier père! avait soudain décidé la jeune fille.

Après lui avoir expliqué le maniement de l'appareil, lord de Longfield se mit en pleine lumière, près d'une haie, et Francesca appuya plusieurs fois sur le déclencheur.

Une fois la pellicule terminée, elle l'avait portée dans un magasin spécialisé afin qu'elle soit développée. Lorsqu'il avait vu les résultats, le père de la jeune fille l'avait complimentée.

— Bravo, ma chère enfant. Tu es très douée.

— Je sens déjà que ce nouveau passe-temps va me passionner.

— Tout comme moi.

— En effet. Je me souviens que vous aviez installé une chambre noire au manoir afin de développer vous—même mes œuvres.

Les clichés que Francesca avait pris de son père ce jour-la représentaient l'un de ses souvenirs les plus précieux. Comment aurait-elle alors pu deviner que plus jamais elle ne reverrait l'auteur de ses jours?

A cette pensée, un profond soupir gonfla sa poitrine. Et maintenant, elle rentrait au manoir. Un manoir qui allait lui sembler bien vide, puisque seule Ann, sa demi-sœur s'y trouvait.

« Mon père m'a dit que la Musardiére me reviendrait... »

Avec cette générosité qui la caractérisait, Francesca se dit encore:

« Mais si Ann souhaite y rester, je m'arrangerai pour qu'elle se sente chez elle. »

De nouveau, elle soupira. Car elle ne se faisait guère d'illusions: la cohabitation risquait d'être difficile, car sa sœur aînée et elle ne s'étaient jamais très bien entendues.

« Maintenant que nous sommes toutes deux devenues adultes, espérons que les choses vont changer. »

Elle en était là de ses réflexions quand une carriole tirée par un grand poney apparut au détour de la route. Un adolescent vêtu d'une vieille veste et d'une culotte de cheval usée la conduisait. Il s'arrêta devant la gare et sauta à terre.

Poussée par la curiosité, la jeune fille sortit.

— Mademoiselle de Longfield? demanda-t-il en touchant d'un doigt sa casquette.

— Oui, c'est moi.

— Excusez-moi, je suis en retard. Mais on vient seulement de me dire que je devais aller vous chercher.

« *On vient seulement de me dire* ». Francesca se sentit mal à l'aise. Cela commençait mal.

« Ann savait pourtant que j'arrivais aujourd'hui. Peut-être l'a-t-elle oublié volontairement pour me faire attendre? Cela lui ressemblerait assez... »

La jeune fille, qui ne connaissait pas ce jeune garçon d'écurie, lui demanda:

— Comment vous appelez-vous ?

— Willy, mademoiselle.

Il lui adressa un sourire un peu timide, visiblement impressionné par l'élégance et la beauté de la fille cadette de lord de Longfield.

Francesca portait, avec une blouse à col haut en dentelle, un ensemble de voyage dont le lin noir mettait en valeur son teint de blonde et les boucles dorées que l'on apercevait sous sa capeline.

Avisant les malles qui s'empilaient sur le trottoir. Willy s'inquiéta.

— Tout ça est à vous ?

— Oui.

— Cela ne tiendra jamais dans la carriole. Je ne pouvais pas deviner que vous seriez aussi chargée. On ne m'avait pas prévenu.

« Ann aurait pourtant pu se douter que, après une aussi longue absence, je ne revenais pas avec juste un petit sac de voyage », pensa la jeune fille.

A voix haute, elle déclara :

— Je vais essayer d'arranger cela avec le chef de gare. Il devrait pouvoir garder une partie de mes bagages et les faire livrer.

Des qu'elle expliqua son problème au responsable de la petite gare de Polsham, celui-ci prit les choses en mains.

— Je m'occupe de tout, mademoiselle de Longfield. Des que le fourgon sera de retour, je demanderai à Ben de monter au manoir. Vous aurez vos malles avant la tombée de la nuit.

— Merci beaucoup.

Galamment, il lui tendit la main pour l'aider à monter dans la carriole ou Willy s'était déjà installé.

— Cela fait plaisir de vous savoir de retour, mademoiselle, dit-il en agitant la main.

Elle lui sourit.

— Merci encore pour les malles !

Pendant que la carriole partait au petit trot, Francesca s'efforça de faire le point.

Son télégramme annonçant son retour avait du arriver plus qu'à temps! Pourquoi Ann ne lui avait-elle pas envoyé une voiture convenable au lieu de cette carriole —

pittoresque, certes —, mais pas des plus pratiques?

Sans être spécialement snob, Francesca se sentait quelque peu choquée.

« Je ne suis tout de même pas une fille de ferme ! »

Ils suivaient maintenant une route bordée de haies vives. Une route qu'elle connaissait par cœur... Avec émotion, elle contempla les prés doucement vallonnés, les collines bleutées à l'horizon, les villages lointains dont les maisons se massaient autour d'une église à la tour en granit.

Que c'était bon d'être enfin de retour!

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour nous, Willy? demanda—t—elle.

— Depuis six mois, mademoiselle.

— Vous avez donc connu mon père ?

— Oui, mademoiselle. Milord était un vrai gentleman, lui! Pas comme...

Il s'interrompit brusquement.

— Pas comme qui? interrogea la jeune fille.

Comme il feignit de ne pas comprendre, elle n'insista pas.

— Jorkin est-il toujours responsable des écuries?

Willy garda son regard fixé au loin.

— Non, mademoiselle.

— Non?

Soudain glacée, elle retint sa respiration. C'était Jorkin qui l'avait mise

en selle sur son premier poney, et elle avait l'impression de le connaître depuis toujours. Était-il mort, lui aussi?

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-elle avec angoisse.

— Il a été renvoyé,

La jeune fille n'en crut pas ses oreilles.

— Quoi? Jorkin, renvoyé ?

— Oui, mademoiselle. Après la mort de milord, beaucoup de domestiques ont été mis à la porte.

— Je... je ne peux pas le croire.

— C'était bien triste, croyez-moi. Ils pleuraient tous. Même Jorkin que je n'aurais jamais cru capable de verser des larmes comme une femmelette.

Très déprimé à ce souvenir, Willy paraissait lui-même sur le point d'éclater en sanglots.

Suffoquée, Francesca se raidit sur la banquette inconfortable. Comment Ann avait—

elle osé prendre de pareilles décisions? Tous les domestiques du manoir de la Musardiére, qui se trouvaient au service des Longfield depuis de longues années, faisaient presque partie de la famille.

— Et puis la plupart des chevaux ont été vendus, reprit Willy.

La jeune fille avait l'impression de recevoir coup sur coup.

— Je ne peux pas le croire.

— Tous les pur—sang que milord entraînait pour les courses sont partis.

Avec désapprobation, il enchaîna:

— Ils ont même trouvé un acquéreur pour Black Jack, son grand étalon noir, et aussi pour les juments que milord montait lorsqu'il allait à la chasse.

— Mais c'est terrible!

Le cœur battant, Francesca demanda :

— Et Boule-de—Neige? Et Feu—d'Enfer?

— Ceux-ci sont encore là.

La jeune fille laissa échapper un soupir de soulagement.

— Ce sont vos chevaux, mademoiselle? demanda Willy.

Soudain incapable de parler, elle se contenta de hocher la tête en guise de réponse.

Que signifiait tout cela? Qu'avait-il bien pu se passer au manoir pour que Ann se sente autorisée à prendre de pareilles initiatives?

« Mon père aimait tant ses chevaux! pensa la jeune fille. Même lorsqu'ils devenaient vieux, il continuait à s'en occuper. Ils finissaient tranquillement leur vie au pré. S'il peut voir tout cela de la-haut, il doit être horrifié — et furieux. »

Elle n'osa pas poser d'autres questions, tant elle craignait d'obtenir des réponses qui la désoleraient encore un peu plus. Et ce fut en silence, chacun perdu dans ses réflexions, qu'ils terminèrent le trajet.

Lorsqu'elle aperçut la grille de la propriété, le cœur de Francesca se mit à battre un peu plus fort.

C'était là qu'elle était née, qu'elle avait grandi. Des liens très forts l'attachaient à cette demeure et à cette belle région verdoyante, si paisible.

La jeune fille fut une nouvelle fois choquée en voyant combien le parc était mal entretenu. Les pelouses, envahies d'herbes folles, n'avaient probablement pas été tondues depuis des mois. Les haies et les buissons ornementaux avaient grand besoin d'être taillés. Et si les roses s'épanouissaient dans les massifs, c'était au milieu d'orties vivaces et de ronciers.

Même le manoir semblait négligé. La porte aurait eu besoin d'une couche de laque.

En gravissant le perron, elle s'aperçut que certaines pierres étaient descellées.

« C'est très dangereux, se dit-elle, Il va falloir faire venir

immédiatement un maçon. »

Elle dut sonner plusieurs fois avant que l'on se décide enfin in lui ouvrir Au lieu de Johnson, le vieux majordome, ce fut un jeune homme insolent qui apparut.

— Oui?

Étonnée par cet accueil presque grossier, la jeune fille le toisa.

— Je suis Mlle Francesca de Longfield, dit—elle enfin.

Avec une ironie voulue, elle ajouta :

— Peut-être n'avez-vous pas été informé de mon arrivée ?

En le voyant rougir légèrement, elle comprit qu'il savait parfaitement qui elle était.

— Comment vous appelez-vous? interrogea-t—elle.

— Thomas.

Willy entra derrière Francesca et déposa la valise et le carton a chapeaux en bas de l'escalier.

— Je ne veux pas de ça ici, dit Thomas. Sachez, mon garçon, qu'on apporte les bagages en passant par la porte de service.

— Ah, bon? fit seulement Willy

Et il sortit en sifflotant, les mains dans les poches, en laissant la valise la ou elle était.

Francesca n'en revenait pas. Quelle différence avec l'ambiance qui régnait autrefois à la Musardiére! Les domestiques avaient l'habitude de s'entraider et de se traiter courtoisement.

« Tout cela va changer. Et vite ! » se promit-elle.

Elle garderait Willy, qui lui avait paru sympathique. Mais ce Thomas ne resterait pas longtemps à son service.

Et elle avait hâte de dire à Ann ce qu'elle pensait de son comportement.

— Ou est ma sœur? demanda—t—elle en ôtant ses gants.

— Au salon.

Puis, à son tour il se mit à siffloter Francesca comprit qu'il ne fallait pas compter sur lui pour l'annoncer.

En posant ses gants et sa capeline sur une console, la jeune fille s'aperçut que celle

—ci était poussiéreuse. D'ailleurs, tout comme le parc, le hall semblait très négligé.

—Veillez à ce que l'on porte ma valise dans ma chambre, s'il vous plaît, ordonna—telle avec hauteur. Le voiturier de la gare livrera mes malles plus tard. Il faudra également les monter.

Sans cesser de siffloter, Thomas lui adressa un coup d'œil moqueur. Puis il lui tourna le dos et disparut vers les cuisines.

« Eh bien, quel accueil! pensa la jeune fille. Mais je ne suis pas mécontente d'être de retour, car sa sœur semble absolument incapable de mener une maison. »

Elle soupira.

« Je ne vais pas manquer de travail pour mettre de l'ordre ici. Ann n'a fait aucun effort. »

Elle chercha des excuses à sa demi-sœur. Celle-ci, après la mort de leur père, avait du s'abîmer dans le chagrin, sans trouver le courage de s'occuper de quoi que ce soit.

A vrai dire, il ne fallait pas s'attendre à autre chose de la part d'une personne aussi imprévisible qu'Ann.

« Elle n'a pas le plus facile des caractères. »

Un jour de bonne humeur, le lendemain déprimée, le surlendemain folle de rage à propos d'un rien..

Francesca n'avait pas oublié ce que disait sa mère autrefois, quand Ann, dans un accès de colère, cassait tout:

— Pauvre petite! Elle a besoin d'amour. Pauvre enfant, elle a besoin de tendresse...

« Je vais essayer d'être très gentille avec elle, se promit Francesca.

Après tout, elle n'a plus que moi maintenant. »

Sur cette bonne résolution, elle se décida enfin à ouvrir la porte du salon principal.

Du temps de sa mère, il y avait toujours des fleurs dans cette vaste , pièce dont les portes—fenêtres ouvraient sur une terrasse dallée entourée par une balustrade en pierre.

Cette fois, on ne voyait pas une seule rose, pas une seule marguerite dans les grands vases en cristal ou en porcelaine.

« C'est d'une tristesse! pensa la jeune fille. Comme ma mère le faisait autrefois, je vais confectionner de grands bouquets et j'en mettrai partout. »

Ann, qui était assise devant la cheminée, la toisa d'un regard glacial. Pas un sourire, pas un mot d'accueil... Rien.

Elle semblait avoir encore vieilli. Mais n'avait-elle, pas déjà trente et un ans?

« Soit dix ans de plus que moi », se dit Francesca.

De petite taille, avec une silhouette massive, un visage ingrat et des cheveux sombres tires en chignon, son aînée ne possédait aucun charme.

Malgré elle, Francesca eut un mouvement de recul.

« Si seulement elle souriait, elle paraîtrait plus sympathique. Pourquoi arbore-t—elle toujours une expression revêche? »

Sa demi-sœur portait une robe en soie noire brodée de perles de jais. Une broche, également en jais, était épinglée a sa poitrine. On pouvait glisser un objet peu volumineux dans cette broche montée sur argent. Francesca savait qu'elle contenait une mèche de cheveux de la première lady de Longfield, décédée depuis maintenant un quart de siècle.

D'un pas vif, la jeune fille s'obligea a traverser la pièce — non sans remarquer au passage que le tapis était non seulement usé, mais aussi taché —, et se pencha pour embrasser sa sœur.

— Oh, Ann!

Les larmes se mirent à couler sur ses joues.

— C'est désolant! Pauvre père! Tu dois être aussi malheureuse que moi.

Ann la repoussa avec brusquerie.

— Tu n'avais pas besoin de revenir si c'est pour m'ennuyer avec tes pleurnicheries.

Interdite, Francesca demeura les bras ballants.

— Peut-on savoir ce que tu viens faire à la Musardière? reprit Ann d'un ton dur.

— La nouvelle de la mort de père m'est parvenue avec beaucoup de retard. Je m'en veux tant de n'avoir pu assister à ses obsèques...

— Tu préférerais t'amuser à Paris, je suppose? lança Ann d'un ton acide.

Francesca s'essuya les yeux à l'aide d'un petit mouchoir en linon.

— J'étais partie avec mes amis passer une quinzaine de jours en Suisse quand...

quand c'est arrivé. Nous allions de village en village, d'auberge et auberge et, bien entendu, personne ne savait où nous joindre.

— Tu n'avais qu'à rester avec tes riches amis.

— Ann, comment peux-tu dire une chose pareille? Tu sais parfaitement que, si j'avais reçu ton télégramme à temps, j'aurais immédiatement entrepris le voyage.

Elle fronça les sourcils.

— Ce n'est pas un télégramme que tu avais envoyé, mais une lettre.

Un soupçon lui vint. Était-ce à dessein qu'Ann lui avait communiqué la triste nouvelle par le moyen le plus lent ?

— Même si je n'étais pas allée en Suisse, je n'aurais jamais pu arriver au manoir à temps pour l'enterrement, dut-elle admettre.

— C'était aussi bien.

— Comme tu es dure! ne put s'empêcher de s'exclamer Francesca.

Elle s'en voulut aussitôt d'avoir parlé sans réfléchir.

— Ma chère Ann, aurais-tu peur de montrer tes sentiments? Non, ne garde pas ton chagrin pour toi. Nous pouvons pleurer ensemble et...

— Je t'en prie, contrôle-toi!

La voix d'Ann avait claqué comme un coup de Fouet.

Stupéfaite, Francesca fit deux pas en arrière.

— Ann. ..

— Ann, Ann... singea sa sœur. Épargne-moi tes larmoiements, je t'en supplie. Tu aurais du rester à Paris, avec tes amis frivoles et fortunés. Ta place n'est pas ici.

Ahurie, la jeune fille murmura:

— Pourquoi dis-tu cela? Je suis née au manoir et j'y ai grandi, tout comme toi. Bien sur que ma place est ici.

— Chez moi?

Comme elle n'aurait voulu à aucun prix que sa sœur se sente exclue, Francesca corrigea gentiment:

— Chez nous.

— Chez moi! répéta Ann avec force. Désormais, je possède le manoir ainsi que les terres qui l'entourent.

— Mais. ..

— Père n'en avait que l'usufruit. En réalité, tout appartenait à ma mère.

Triomphalement, Ann conclut :

— Et maintenant, tout m'appartient!

En entendant cela, Francesca eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle. Elle se laissa littéralement tomber dans un fauteuil.

— Ce..., ce n'est pas possible.

Ann pointa son index en direction de la cheminée en pierre sculptée.

— Vois ces armoiries.

Comme dans un brouillard, Francesca distingua le blason avec les emblèmes héraldiques qu'elle connaissait bien. Un lion ailé, une fleur stylisée et des chevrons.

Cet écusson se retrouvait dans presque toutes les pièces du manoir de la Musardière.

Elle se souvint de la chevalière que portait son père. Les armes des Longfield étaient complètement différentes de celles—ci.

« Pourquoi ne m'en suis—je jamais étonnée? »se demanda-t—elle.

Tout se mit à tourner autour d'elle. Les certitudes de toujours s'effondraient et, soudain, elle ne savait plus où elle en était.

— Tu... tu veux dire que le manoir t'appartient? balbutia-t-elle.

— Seigneur! Combien de fois faut—il te répéter la même chose pour que tu comprennes?

En martelant ses syllabes, Ann déclara:

—Le domaine est désormais à moi. Et à mon mari.

— Tu es mariée? s'écria Francesca, abasourdie.

Elle remarqua alors une alliance parmi les nombreuses bagues qui ornaient les doigts boudinés de sa sœur

— Tous mes vœux de bonheur, ma chère Ann. Quand aurai—je le plaisir de faire la connaissance de l'heureux élu?

— Pierre a dû se rendre à Londres aujourd'hui. J'enverrai une voiture le chercher au dernier train.

Une voiture, bien sûr. Pas de carriole pour le mari d'Ann...

— Pierre?

— Pierre Fournier

— Quand tu allais à Dieppe, je me souviens que tu séjournais toujours

chez les Fournier, des amis de ta mère.

— C'est cela. Pierre est leur neveu. Je le connais pratiquement depuis toujours.

Dans ce cas, pourquoi ce Pierre n'avait-il pas épousé Ann plus tôt? Francesca avait peine à comprendre.

« Ann aura bientôt trente-deux ans. Tout monde disait qu'elle resterait probablement vieille fille... et du jour au lendemain, voilà qu'elle se retrouve mariée! »

Elle s'éclaircit la voix,

— Quand cela s'est-il passé? J'aurais bien voulu assister à la cérémonie.

Ann haussa les épaules.

— Elle a été célébrée il y a quatre semaines, dans la plus stricte intimité.

Très choquée, Francesca se demanda si elle avait bien entendu. Quoi? Ann s'était mariée pratiquement au lendemain de la mort de leur père?

D'un air important, Ann alla se poster devant la cheminée et, du bout de l'index, suivit le contour du blason.

— Alors ? Combien de temps as-tu l'intention de rester?

Le souffle coupé, Francesca ne sut que répondre sur l'instant.

— Que...que veux-tu dire? bredouilla-t-elle enfin.

Piteusement, elle poursuivit :

— Je. .. je considère le manoir comme ma maison. J'y suis née, j'y ai grandi...

— Tu l'as déjà dit, coupa Ann avec cruauté. Je commence à connaître la chanson.

— Mais... mais c'est ma maison, insista la jeune fille. Toute ma vie j'y ai vécu avec toi et nos parents.

— Nous avons le même père, soit. Mais, grâce au ciel, pas la même

mère.

Une vague de colère submergea Francesca.

— Ma mère t'aimait et s'occupait de toi comme si tu avais été sa propre fille.

Mais la seconde lady de Longfield n'avait jamais réussi à apprivoiser sa belle-fille, un véritable petit animal sauvage coléreux dont les hurlements s'en tendaient à des lieues à la ronde, Ce n'était pourtant pas faute d'efforts!

Parfois, Francesca avait même eu l'impression que sa mère lui préférait sa demi—

sœur: Alors elle boudait, Ou bien elle essuyait une larme.

Lady de Longfield la prenait alors dans ses bras et la câlinait.

— Il faut que tu sois très gentille avec ta grande sœur Ann.

— Elle est méchante.

— Ce n'est pas vraiment sa faute. La pauvre enfant n'a plus de maman, c'est bien triste.

La voix sèche d'Ann la ramena à l'instant présent.

— Ta mère était une femme très superficielle à l'intelligence plus que limitée.

— Oh !

— Je répète ma question: combien de temps as-tu l'intention de rester? Je te suggère de retourner à Paris. Tu as des amis la—bas, non? Ils seraient sûrement contents de te recevoir.

Chacune des phrases d'Ann représentait un coup. Et ce n'était pas fini!

— Quant a moi, poursuivit—elle, je n'ai pas envie de voir une étrangère s'imposer en tiers entre mon mari et moi.

— Ta demi—sœur? Une étrangère ?

En guise de réponse, Ann se contenta de la toiser d'un air narquois.

En proie à la fois à un désespoir sans nom et à une rage incontrôlable, Francesca se leva. Curieusement, elle n'avait pas envie de pleurer. Ce fut d'une voix rauque qu'elle ne se connaissait pas qu'elle déclara :

— Merci pour toute ta gentillesse, Ann. En réalité, te connaissant, je n'aurais pas du m'attendre à autre chose de ta part. Après ce long voyage, j'ai besoin de me rafraîchir un peu. Tu m'autorises quand même à monter dans mon ancienne chambre ?

Ann inclina la tête dans un signe d'acquiescement du genre de ceux que l'on adressait aux domestiques.

En gravissant l'escalier, Francesca dut s'appuyer à la rampe. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression que l'on n'entendait que lui.

Que signifiait tout cela ? Elle ne comprenait pas. Son père ne lui avait-il pas dit que le manoir lui reviendrait ? Et maintenant Ann assurait qu'il lui appartenait et la priait de libérer les lieux !

Sa chambre se trouvait tout en haut, à côté de la nursery et de la salle de classe.

Quand sa mère lui avait proposé de s'installer dans une pièce plus vaste au premier étage, elle avait refusé, préférant rester au milieu de ses souvenirs d'enfant.

Elle poussa la porte et se sentit enfin chez elle dans cette jolie pièce décorée en bleu et blanc, au milieu de laquelle trônait un étroit lit à baldaquin tendu de rideaux en plumetis. Tout lui parut se dédoubler étrangement, et elle eut l'étrange impression que sa mère se trouvait toujours là, et qu'elle se promenait avec son père dans les allées de la roseraie.

Un profond soupir gonfla sa poitrine, tandis qu'elle retombait brusquement sur terre.

Et elle s'obligea à faire face à la réalité. Rien de bien réjouissant, à vrai dire.

« Je ne reverrai jamais mes parents. Ma sœur ne veut pas de moi... et comme je m'y attendais plus ou moins, personne n'a pris la peine de monter ma valise et mon carton à chapeaux. »

Machinalement, elle ouvrit l'un des placards. Il ne contenait plus que deux robes d'été en coton et sa vieille tenue d'équitation. Mue par une

soudaine inspiration, elle troqua son élégant ensemble de voyage contre cette amazone en drap couleur feuille morte qui sentait un peu le renferme.

Elle la portait déjà quand elle avait quinze ans, et elle craignait qu'elle ne soit devenue trop étroite, mais à sa grande surprise, elle était toujours à sa taille.

« Il faut dire que j'ai perdu du poids depuis que j'ai appris la mort de père », pensa-t-elle.

Elle enfila ensuite ses bottes, puis se coiffa du petit feutre dont elle était si fière quelques années auparavant. Il paraissait maintenant bien démodé. Mais quelle importance ?

Une nouvelle énergie la portait. Le premier choc de sa rencontre avec Ann s'estompait.

— Ne t'énerve pas, lui disait souvent sa mère. Les choses ne se passent jamais comme on le prévoyait.

Pas d'impatience. Un jour à la fois, et tu verras, tout s'arrangera.

Pour éviter de se trouver nez à nez avec sa sœur, elle descendit par l'escalier de service puis courut vers les écuries.

Assis sur une balle de paille, Willy nettoyait une selle. Il leva les yeux en entendant claquer les talons des bottes sur les pavés et parut surpris en voyant la jeune fille.

— Je vais monter Boule—de—Neige, lui dit-elle. Voulez-vous me la préparer, Willy, s'il vous plaît ?

Il se leva immédiatement.

— Tout de suite, mademoiselle. Cela lui fera du bien d'aller se promener. Elle ne prend guère d'exercice en ce moment.

Le cœur serré, Francesca put constater qu'il restait bien peu d'équidés sur la trentaine que ces belles écuries comptaient encore au temps de lord de Longfield.

Outre Boule—de—Neige et Feu—d'Enfer ses montures favorites, il y avait encore deux solides chevaux de chasse et le poney qu'elle avait vu à la gare.

— Voila, mademoiselle, dit le garçon d'écurie en lui tendant les rênes

de Boule—

de-Neige, une belle jument d'une blancheur immaculée. Voulez—vous que je vous accompagne ?

— Non, merci. C'est gentil, mais je ne risque pas de me perdre: je connais cette région comme ma poche.

De toute manière, elle préférait être seule pour réfléchir et tenter d'oublier ce terrible accueil. Elle partit au petit trot. Le soleil brillait, tandis qu'une brise tiède agitait les branches, apportant de bonnes senteurs de foin.

« Un jour à la fois, pensa-t—elle. Ou, mieux encore, une heure à la fois. »

Après avoir mis Boule—de-Neige au galop, elle fit un tour en forêt et monta ensuite au sommet d'une colline d'où l'on avait une très belle vue sur le manoir.

Elle mit pied à terre et, après avoir attaché sa monture, s'assit sur un tronc pour contempler le domaine.

« Je croyais rentrer chez moi, et je serais en réalité chez Ann ? »

Avec sadisme, celle—ci s'était empressée de lui annoncer qu'elle n'avait plus sa place à la Musardière.

« Ou vais—je aller? Qui me protégera? » se demanda-t-elle, se sentant soudain seule au monde.

Une grosse larme tomba sur sa main.

« Au lieu de me lamenter sur mon sort, je ferais mieux de réfléchir et de trouver des solutions. »

Peu à peu, elle réussit à se calmer. La première chose à faire ? Aller trouver le notaire de son père. Il fallait qu'elle lise le testament du défunt, qu'elle pose des questions au sujet du manoir qu'elle sache combien d'argent elle avait à sa disposition, etc.

Une fois qu'elle saurait à quoi s'en tenir, il ne lui resterait plus qu'à prendre des dispositions concernant son avenir.

Si la Musardière appartenait vraiment à sa sœur, il lui faudrait trouver un autre domicile. Que préférait—elle? Acheter une maison à la

campagne ou un appartement à Londres? A moins qu'elle ne choisisse de vivre à l'hôtel et de voyager.

« Dans ce cas, il faudrait que je trouve pour me chaperonner une dame sympathique avec laquelle je m'entendrais bien. »

Elle haussa les épaules.

« Nous n'en sommes pas là. Un jour à la fois. »

Après s'être remise en selle, elle poussa Boule-de-Neige au galop, La jument, qui ne demandait que cela, partit ventre à terre.

Francesca s'aperçut soudain que le terrain herbeux était plein de trous de lapin.

Aussitôt, elle tenta de remettre sa monture au pas, trop tard, hélas!

Le sabot de Boule—de-Neige se prit dans un trou. La jeune cavalière passa par-dessus l'encolure et, après un long vol plané, atterrit sans douceur quelques mètres plus loin.

Elle resta immobile, la respiration coupée, en contemplant la coupole d'azur du ciel.

Quelqu'un s'agenouilla près d'elle. Ou bien rêvait-elle? Elle vit un beau visage hélé, des cheveux sombres, elle rencontre un regard d'un gris très clair, et elle se demanda si elle était morte.

« Mais suis-je au paradis. ou en enfer? » se demanda—t—elle.

Chapitre 2 :

Les yeux gris clair de l'inconnu virèrent brusquement au noir.

Francesca se demanda de nouveau si elle rêvait, et elle porta la main à son front dans un geste machinal, tout en fronçant ses sourcils à l'arc parfait.

— Dieu soit loué ! s'exclama une voix masculine chaude et bien timbrée.

— Mais...

— Vous êtes vivante ! Oh, j'ai eu si peur!

« Eh bien non, ce n'est pas un rêve », pensa la jeune fille.

— Pouvez—vous bouger tous vos membres? Demanda l'homme aux yeux gris avec inquiétude. Essayez de les remuer l'un après l'autre. Doucement.

— Et Boule—de-Neige ? s'écria—t—elle avec angoisse.

Elle voulut s'asseoir, mais tout se mit à tourner. L'inconnu la saisit par les épaules.

— Doucement, répéta-t-il. Après une chute pareille, on ne précipite rien. Votre jument est tombée, elle aussi, mais a réussi à se relever. Voyez !

En effet, Boule—de—Neige se tenait sur ses pieds.

exactement, sur trois pieds, car le quatrième touchait à peine le sol.

Francesca porta la main à son cœur.

— Elle est blessée!

Quand elle voulut se lever, l'homme aux yeux gris tenta de l'en empêcher

— Doucement! rédit—il encore.

Ignorant ses mises en garde, elle réussit à se mettre debout, tout en prenant appui sur le bras solide qu'il lui tendait. A quelques pas de là, un superbe étalon, aussi noir que Boule-de—Neige était blanche, secoua sa crinière.

— Vous êtes têtue, remarqua le cavalier d'un ton à la fois désapprobateur et admiratif.

Dans sa chute, la jeune fille avait perdu son chapeau, son chignon s'était défait et ses boucles blondes croulaient sur ses épaules. Elle les rejeta en arrière à d'un geste impatient avant de se diriger vers la la jument qui boitait légèrement.

— Oui, elle s'est fait mal.

Mais quand elle voulut se pencher pour examiner le postérieur droit de sa monture, tout se mit à tourner autour d'elle.

L'inconnu, qui l'observait d'un air soucieux, courut pour la soutenir.

— Asseyez-vous sur ce rocher, ordonna—t—il. Je m'occupe de votre monture.

— Si. .. si elle avait la jambe cassée, fit la jeune fille dans un sanglot, il faudrait la...

la... ,

Boule-de-Neige allait-elle devoir mourir elle aussi?

— Ne vous affolez pas, fit le cavalier d'un ton rassurant. Tout d'abord, permettez-moi de me présenter: Julian Fitzherbert.

Francesca savait que les noms commençant par Fitz appartenaient en général à des personnes de la haute société, souvent apparentées à la famille royale.

Elle se faisait tant de souci pour sa monture qu'elle ne songea pas à se présenter à son tour. Julian Fitzherbert s'approcha de Boule-de-Neige et, doucement, avec des gestes précis, lui tata le jarret.

— Rien de grave, à mon avis. Il s'agit d'une petite foulure. Il va falloir la mettre au repos. Ne la montez pas pendant quelques jours.

— Bien sur que non, fit Francesca, intensément soulagée. Nous allons rentrer tranquillement à pied.

— Pourquoi un groom ne vous accompagne-t-il pas? demanda—t-il d'un ton désapprobateur

— Oh, je n'en ai pas besoin. Je connais bien ces coins de campagne. Depuis que je suis enfant, je les sillonne en tous sens. Je ne risque pas de me perdre.

— Sinon dans un trou de lapin!

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Je suis un peu trop grosse pour y entrer.

— Ils creusent leurs terriers aux endroits les plus inattendus.

Avec sévérité, il ajouta:

— De toute manière, vous ne devriez pas sortir seule.

— Peuh! lança Francesca dont le rire retentit de nouveau.

Qui se croyait-il pour lui donner des leçons? Elle comprit soudain que ses cheveux en désordre et sa vieille amazone devaient la faire paraître beaucoup plus jeune qu'elle ne l'était en réalité.

« Il me prend pour une adolescente qu'un monsieur comme lui peut se permettre de gronder », pensa-t-elle, amusée.

A voix haute, elle déclara:

— Je n'habite pas bien loin d'ici.

Son ravissant visage se crispa soudain. Car elle n'avait plus de maison... La Musardiére, qu'elle avait toujours considérée comme son foyer, son refuge, était devenue un lieu hostile et glacé.

Julian Fitzherbert se méprit.

— Vous souffrez?

— Non, pas du tout.

Il ne la crut pas.

— Vous n'allez pas rentrer à pied, Savez-vous ce que nous allons faire? Nous allons échanger nos selles, vous monterez Midnight et je m'occuperai de Boule-de—Neige.

— Ce n'est pas la peine. Je vous assure que je peux très bien marcher. Je ne veux pas vous déranger davantage.

— Pas de discussion, mademoiselle.

Il se mit en devoir de mettre à Midnight la selle de Boule—de—Neige et vice—

versa.

— Et maintenant, à cheval, mademoiselle.

Que pouvait-elle faire, sinon s'exécuter? Car elle avait déjà compris que Julian Fitzherbert ne devait pas avoir l'habitude de voir ses ordres discutés.

— De quel côté allons-nous ? demanda-t-il,

— Il faut prendre ce sentier. C'est un raccourci qui évite de faire le tour par l'autre cote de la colline.

— Très bien. Allons-y.

— Oh! Mon chapeau! s'écria-t-elle en le voyant au milieu des ronces.

— Je vais essayer de le récupérer.

Il y parvint sans trop de peine en s'aidant de sa cravache. Puis il l'apporta à la jeune fille qui, entre temps, avait tressé ses cheveux en une natte épaisse.

— Merci infiniment, dit—elle en se coiffant du petit tricorne. Vous êtes un vrai preux chevalier servant.

Il s'inclina très bas en ôtant son propre chapeau dans un geste plein de panache.

— Au service d'une très jolie demoiselle.

« Il s'adresse à moi comme si j'étais encore une enfant. Il faudrait peut—être que je lui dise que je suis beaucoup plus âgée qu'il ne le pense », se dit—elle.

Elle choisit de se taire. A quoi bon?

« Si je dois quitter la Musardiere, il y a peu de chances pour que je le revoie. »

— Inutile de vous demander si vous êtes capable de tenir Midnight, reprit—il. Au moment où vous êtes tombée, je vous admirais de loin en me disant que vous étiez une cavalière exceptionnelle.

— Merci.

Ils allaient au pas, tranquillement. Francesca à cheval sur Midnight, lui menant Boule-de-Neige à pied.

Entre ses cils baissés, la jeune fille admira la prestance de son chevalier servant. Il portait une veste d'équitation en tweed sombre à la coupe parfaite, une cravate blanche piquée d'une épingle d'où: un jodh-pur crème et de hautes bottes étincelantes.

Des que le sentier s'élargit, ils purent marcher cote à cote.

— Habitez-vous près d'ici? demanda-t-elle.

Il hésita avant de désigner l'horizon d'un geste vague.

— Pas très loin. Et vous?

— Pas très loin non plus.

Devinant qu'il n'avait guère envie de parler de lui — et elle pas davantage, elle ne posa pas d'autres questions.

Ils ne tardèrent pas à apercevoir la tour massive de l'église du village de Littleridge, dont dépendait la Musardière,

Pendant qu'ils continuaient leur route, Francesca se sentit soudain mal à l'aise.

Rentrer au manoir en compagnie du séduisant Julian Fitzherbert? Serait-ce prudent?

Non, car ce serait risquer de voir Ann tout gâcher, tout salir...

Elle ôta ses pieds des étriers.

— Monsieur Fitzherbert ?

Il ne répondit pas et elle dut répéter son nom pour qu'il se tourne vers elle.

— Oui?

— Vous allez reprendre Midnight. Et moi, je vais rentrer tranquillement avec Boule-de-Neige. Merci de m'avoir accompagnée jusqu'ici. Je suis tout près maintenant.

— Je tiens à vous ramener chez vous.

— Je suis presque arrivée, insista-t-elle. La maison se trouve de l'autre côté du village. J'ai déjà plus qu'abusé de votre temps.

De nouveau, Julian Fitzherbert hésita. Quand il vit que plusieurs personnes sortaient de l'église et qu'il y avait du monde dans la rue principale de Little-ridge, il consulta sa montre de gousset.

— Je vais vous prendre au mot car je suis attendu, et je crains d'être déjà en retard.

Curieusement, Francesca n'en crut pas un mot. |

« Il ne veut pas être vu au village, devina-t-elle. Pourquoi ? Parce qu'il est avec moi? »

Peut-être était-il marié? A cette pensée, elle sentit son cœur s'alourdir.

Intérieurement, elle se gourmanda.

« Je n'avais pas besoin de cela! Tomber amoureuse d'un parfait inconnu alors que j'ai tant de soucis et que je vais probablement être obligée de quitter le manoir pour aller Dieu seul sait où... »

La jeune fille tenta de se raisonner. Elle? Amoureuse du trop séduisant Julian Fitzherbert ? Ridicule!

« Je suis fatiguée, bouleversée. et le moindre événement prend des proportions insensées. Il faut absolument que je redevienne moi-même, que je retrouve ma sérénité habituelle. »

Il la prit par la taille pour l'aider à mettre pied à terre.

— Comme vous êtes légère, murmura-t-il. Une , plume!

Le trouble de Francesca augmenta quand elle se retrouva dans les bras de Julian Fitzherbert. Pourquoi cette fraction de seconde ne pouvait-elle pas durer éternellement?

Elle réussit à parler d'une voix naturelle.

— Merci beaucoup. Vous êtes trop gentil de m'avoir reconduite jusqu'ici.

La-dessus, elle se mit en devoir de défaire les sangles de la selle d'amazone.

— Laissez! protesta-t-il.

— Je suis capable de desseller un cheval, figurez-vous, dit-elle avec un sourire.

— J'en suis sur. Mais ce n'est pas une tâche aux-queles les jeunes personnes s'adonnent volontiers.

— Cela ne m'a jamais gênée de m'occuper d'un cheval.

— Parce que vous êtes une bonne cavalière. Et que vous êtes encore très jeune.

Avec amertume, il enchaîna :

— Une fois que vous aurez fait votre entrée dans le monde, je parie que vous ne voudrez plus vous salir les mains.

« Il y a longtemps que j'ai fait mon entrée dans le monde », faillit rétorquer la jeune fille. Mais, de nouveau, elle choisit de se taire.

Après avoir procédé à l'échange des selles, Julian Fitzherbert remonta Midnight.

— Adieu, charmante demoiselle ! lança-t-il en ôtant de nouveau son chapeau.

Ses cheveux sombres volèrent dans la brise.

« Comme il est beau ! » pensa la jeune fille, le souffle soudain coupé.

— Adieu, répéta-t-il.

Et, en riant, il ajouta :

— Je vais attendre avec impatience le moment où vous aurez terminé vos études et où vous ferez votre entrée dans le monde. Je réserve la première valse !

La-dessus, il fit faire demi-tour à son cheval et partit au grand galop.

Le mari d'Ann n'arriva pas ce soir-là. Il avait envoyé un télégramme pour annoncer que ses affaires l'obligeaient à retarder son retour d'un jour ou deux.

Francesca dîna donc seule avec sa sœur.

— Merci d'avoir demandé aux domestiques de monter ma valise et de la défaire, dit la jeune fille.

— Je sais comment recevoir, fit Ann d'un air pincé.

Méchamment, elle ajouta :

— Même quand il s'agit d'hôtes qui s'imposent sans même avoir été

invités.

Elle fixa sa sœur d'un air dur.

— Ou avais-tu disparu cette après-midi ?

Un peu étonnée, Francesca répondit :

— Tu t'en es aperçue ? Je n'aurais jamais pensé que tu allais remarquer mon absence.

— Je sais tout ce qui se passe dans ma maison.

Après un silence, Francesca demanda :

— Connais-tu un certain Julian Fitzherbert ? Il habite aux environs, je crois.

Ann secoua négativement la tête.

— Ce nom ne me dit rien.

La sachant capable de mentir, la jeune fille n'insista pas.

Sa sœur attendit que Thomas, le déplaisant valet, apporte le dessert une crème au café pleine de grumeaux et des pêches —, pour demander d'un ton sec :

— Alors, as-tu réfléchi ? As-tu décidé ou tu allais aller ?

— Co... comment cela ?

— Je n'ai pas été assez claire ? s'impatiente Ann. Je ne veux pas de toi ici. Tu dois partir Par conséquent, ou vas-tu aller ?

Francesca prit une profonde inspiration avant de répondre :

— Laisse-moi le temps de me retourner, s'il te plaît.

Ann leva au ciel ses petits yeux en bouton de bottine.

— Et combien de temps te faut-il pour « te retourner », comme tu dis ?

— J'ai écrit au notaire de mon père. Il faut tout d'abord que je sache ou j'en suis financièrement.

Avec un rire nerveux, elle poursuivit :

— Les fonds dont je disposais se trouvent pour le moment pratiquement réduits à rien. Le voyage m'a coûté cher et, depuis la mort de père, j'ai cessé de recevoir la somme assez importante qui était versée tous les quinze jours à mon compte en banque.

Ann prit tout son temps pour choisir une pêche.

— Tu n'as pas besoin de consulter le notaire. Je peux te dire, moi, ou tu en es financièrement.

Presque triomphalement, elle annonça:

— Tu n'as rien! Pas un penny.

— Tu te moques de moi?

— Ton père. ..

— Il était également le tien, coupa Francesca.

— Soit! fit Ann avec une grimace de dégoût. Ce n'est pas pour cela que je le respectais.

— Ann! s'exclama la jeune fille, terriblement choquée. Comment oses —tu parler ainsi ?

— Je parle franchement, ce qui vaut mieux, non? Au moins, les gens savent à quoi s'en tenir.

Sans beaucoup d'adresse, à l'aide de son couteau et de sa fourchette, elle se mit en devoir de peler sa pêche. L'une des pêches blanches si parfumées qu'appréciait tant la mère de Francesca, celles qui provenaient des pêchers du mur d'espalier du verger.

— Henry de Longfield a gaspillé ton héritage, reprit-elle. Comme il aurait gaspillé le mien si des administrateurs n'avaient pas veillé à ce que ma fortune reste intacte.

Francesca se demanda si elle avait bien entendu.

Quoi? Du jour au lendemain, elle se retrouvait sans argent, sans maison...

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle.

Certes, son père menait un grand train de vie. Cela coûtait cher de

recevoir et de payer les gages de nombreux domestiques — sans compter l'entretien des écuries.

« Il a offert à ma mère de magnifiques bijoux, pensa Francesca. Cela, au moins, devrait m'appartenir. »

Avec gourmandise, Ann dégusta un morceau de pêche, puis elle but une gorgée de vin.

— Tu ne manges pas? Ces pêches sont pourtant délicieuses.

Mais Francesca avait l'appétit coupé.

— De toute façon, reprit sa sœur, de quoi te plains-tu? Tu as tellement d'amis riches.

Que s'imaginait donc Ann? Qu'elle allait demander la charité à ceux avec lesquels elle s'était sentie jusqu'à présent sur un pied d'égalité?

La jeune fille eut un frisson. S'abaisser à demander une chambre, des vêtements. ou un peu d'argent de poche? Elle ne se voyait guère dans le rôle de la parente pauvre —

d'autant plus qu'aucun lien de parenté ne l'unissait aux personnes qui l'avaient toujours reçue si gentiment.

— Dommage que tu n'aies plus de parents en Italie, lança Ann. Tu disais toujours que les étés que tu avais passés en Toscane avec ta mère avaient été les plus beaux de ta vie.

Francesca baissa la tête.

— Mes grands-parents sont morts.

— Et ta mère aussi. Bah, c'est la vie!

En s'essuyant les lèvres, elle laissa sur le damas de sa serviette une trace de rouge à lèvres et de jus de pêche. Puis, les bras croisés, elle considéra sa demi-sœur sans la moindre aménité.

— Que les choses soient claires. J'estime ne rien te devoir. Rien, tu entends? Tes parents ne cessaient de jeter l'argent par les fenêtres.

— C'est faux!

— C'est la pure vérité. Ah, quand il s'agissait de dépenser, ils s'y entendaient, ceux-la!

Haineusement, Ann énuméra :

— Des vêtements coûteux, des bijoux, des chevaux, des fêtes, des réceptions sans fin... Pour parader, ils ne lésinaient pas ! En revanche, ils ne consacraient pas un penny à l'entretien du manoir

— Comment peux-tu dire cela ? s'écria Francesca, suffoquée. Le parc était magnifique, alors qu'il est maintenant plein d'orties. Il y avait de grands bouquets dans toutes les pièces. Les domestiques astiquaient l'argenterie, ciraient les meubles...

— ... et passaient la plupart de leur temps à se tourner les pouces. Nul ne se souciait de faire des réparations. Tu n'as qu'à regarder autour de toi pour le constater. Francesca s'aperçut alors que le plafond était fendillé et taché d'humidité. Que la peinture des murs s'écaillait. Que la nappe avait été reprise en plusieurs endroits.

— Pierre a été horrifié quand il a vu comment on avait laissé se dégrader la Musardièrre. Il a immédiatement fallu réduire les coûts. Nous avons remercié la plupart des domestiques. A quoi bon garder une armée de serviteurs ? Ces dizaines de bouches inutiles ?

— Ils faisaient presque partie de la famille. Nous les aimions beaucoup et...

— Nous les aimions beaucoup ?

En ricanant, Ann lança :

— Pas moi. Désolée, je n'ai jamais gardé les oies avec des femmes de chambre ou des valets.

Sa voix redevint haineuse.

— Et il n'est plus question de recevoir des quantités de soi—disant amis auxquels il faut servir des mets de choix et des vins fins. Quel gaspillage !

— Tu as vendu presque tous les chevaux, lui reprocha Francesca.

— Évidemment. Nous n'avons gardé que ceux qui pouvaient nous servir. Et quand ils deviendront trop vieux, nous les enverrons à l'équarrissage.

Francesca pâlit.

— Mon Dieu!

Submergée de colère, elle poursuivit:

— Père serait horrifié de t'entendre parler ainsi. Tu n'as donc aucune pitié? Pas plus pour les domestiques qui t'ont servi loyalement pendant des années que pour les animaux?

Deux taches rouges marquèrent brusquement les pommettes d'Ann.

— De quel droit te permets-tu de me faire la leçon ?

Ses yeux étaient soudain injectés de sang, tandis qu'elle crispait ses mains boudinées.

— Tu n'es qu'une enfant gâtée, poursuivit—elle d'une voix tremblante. Tu t'es toujours crue supérieure à tout le monde. Et cela continue!

Francesca comprit qu'une crise s'approchait. Bientôt, Ann deviendrait incontrôlable.

Souvent, sa mère avait tenté de la calmer avec douceur. Sans résultat, bien au contraire. l'enfant semblait vraiment possédée. Elle se jetait par terre en hurlant et frappait tous ceux qui se trouvaient à sa portée. Puis, après dix ou vingt minutes qui paraissaient interminables, elle s'effondrait, en larmes, et il fallait la mettre au lit avec un calmant,

Les années avaient passé. Mais Ann n'avait pas changé. Elle se mit à marteler la table de ses poings fermés.

— Pas plus ton père — un irresponsable —, que ta mère — une parfaite idiote —, que toi, sale petite prétentieuse, n'avez aucune idée de la manière dont on gère une fortune.

Elle laissa échapper un cri strident, tout en montrant les dents.

— Je vous déteste! Je vous déteste tous!

Francesca jugea qu'il valait mieux disparaître de la vue de sa sœur pour ne pas augmenter sa fureur.

Elle quitta la salle à manger et trouva le valet installé dans le meilleur fauteuil du hall, un cigare à la bouche. Il ne se leva même pas en la voyant.

Sans pouvoir se résoudre à l'appeler par son prénom, elle lui demanda:

— Pouvez—vous appeler la femme de chambre de Madame, s'il vous plaît?

— Pourquoi? lança—t—il en exhalant un nuage de fumée vers le plafond.

— Parce que je vous le demande.

— On m'a dit que je n'avais pas à vous obéir.

Francesca résista à l'envie de remettre sèchement l'insolent à sa place.

— Madame est souffrante.

Il s'esclaffa.

— Ha, Ha! Encore une crise! J'ai déjà vu des fous, mais celle-la, c'est quelque chose. Folle à lier, la milady! Parce qu'elle veut qu'on l'appelle milady Et son mari, il faut lui donner du milord. Bof, si ça leur fait plaisir, moi je veux bien les traiter d'Altesse.

Et, se levant enfin:

— Bon! Je vais chercher Polly.

Quand une femme d'un certain âge arriva quelques minutes plus tard, Ann hurlait, dans un fracas de vaisselle brisée.

Polly devina tout de suite ce qui se passait.

— Elle est en train de casser les assiettes?

Elle adressa à Francesca un regard accusateur :

— Vous l'avez mise en colère, mademoiselle ? Quand j'ai appris que vous alliez venir j'ai tout de suite deviné qu'il y aurait des problèmes. C'est que milady m'a parlé de vous!

Et qu'avait—elle bien pu raconter? Francesca ne se donna pas la peine de poser de questions.

— Je vais aller m'occuper d'elle, soupira Polly, J'ai l'habitude. ..

Le lendemain matin, il faisait très beau. Après avoir pris un petit déjeuner assez spartiate dans la salle à manger déserte, Francesca courut aux écuries. Et Boule-de—

Neige semblait déjà remise mais, pour ne pas la fatiguer, elle préféra cette fois monter Feu-d'Enfer

Même si elle osait à peine se l'avouer; elle espérait revoir M. Fitzherbert. Mais elle eut beau sillonner bois et champs, elle ne vit nulle part trace de Midnight et de son beau cavalier.

Très déçue, elle regagna le manoir en fin de matinée.

— Milady est toujours au lit, lui apprit le valet. Ça m'étonnerait qu'elle descende déjeuner. On la verra peut-être ce soir à l'heure du dîner, quand milord rentrera.

Francesca monta se changer. Puis elle tira à l'intérieur l'une des malles qu'on avait laissées devant la porte de sa chambre. Elle comprenait bien qu'il lui était impossible de s'éterniser à la Musardiére.

D'ailleurs, dans de telles conditions, comment aurait-elle pu le souhaiter?

« Quand elle sera calmée, j'espère qu'Ann comprendra qu'il faut me laisser le temps de trouver une solution. »

Elle déballa soigneusement son Brownie. Son père, qui s'intéressait lui aussi à la photographie, avait fait aménager une chambre noire dans le vaste placard qui se trouvait à côté de la salle de bains du premier étage.

Il passait un temps fou à mettre ses négatifs dans des bacs révélateurs avant de les faire sécher sur un fil.

Elle voulut aller jeter un coup d'œil dans la chambre noire, mais découvrit à la place des étagères chargées de linge de maison.

Était-il possible qu'Ann se soit empressée, après la mort de leur père, de transformer immédiatement l'endroit où celui-ci se livrait à l'une de ses dernières passions ?

« Ce serait cruel, pensa Francesca. Comme s'il n'y avait pas assez de place ici pour mettre les draps et les nappes! »

Elle sortit en soupirant, tête basse, et heurta violemment quelqu'un qui arrivait dans l'autre sens.

— Sacrebleu!

— Excusez-moi.

— Vous ne pouvez pas regarder où vous allez ? lança celui qu'elle venait de bousculer.

C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans aux cheveux blonds et aux yeux noisette. En voyant Francesca, son irritation tomba immédiatement, tandis qu'un sourire éclairait son visage.

— Mais vous devez être ma petite belle-sœur, dit-il dans un excellent anglais.

Son sourire s'agrandit.

— Pierre Fournier, se présenta-t-il brièvement. Je suis très heureux de faire votre connaissance.

— Et moi la votre.

En riant, il déclara :

— Si j'avais eu le choix, j'aurais préféré une première rencontre... un peu moins brutale.

Jamais Francesca n'aurait pensé que le mari d'Ann pouvait être sympathique.

Comme Ann n'avait pas été gâtée par la nature, elle s'était dit qu'il en irait de même pour son mari. Elle avait même vaguement imaginé un quinquagénaire grognon, corpulent, et à moitié chauve. .. Bref, manquant totalement de séduction.

Et voilà qu'elle découvrait un homme au visage rieur et au sourire communicatif.

Un homme beaucoup plus jeune que sa sœur.

De son côté, Pierre Fournier l'examinait de la tête aux pieds, sans cacher son intérêt.

— Eh bien, moi qui m'attendais à voir une autre Ann, quelle surprise ! Quelle délicieuse surprise ! Vous êtes bien jolie, ma chère belle-sœur !

Elle eut l'impression qu'il la déshabillait du regard et se sentit rougir

— Ma chère belle-sœur, permettez-moi de vous accueillir à la Musardière comme il faut. Un petit baiser !

Sans laisser à la jeune fille le temps de réagir, il l'enlaça et déposa un premier baiser sur sa joue droite, un second sur sa joue gauche, et un troisième en plein sur ses lèvres.

Quand elle fit un saut en arrière en laissant échapper une exclamation effarouchée, il éclata de rire.

À ce moment, la voix autoritaire d'Ann se fit entendre.

— Pierre! Vous êtes donc de retour? J'aurais pensé que vous seriez venu, toutes affaires cessantes, vous enquérir de ma santé.

Il adressa un clin d'œil à Francesca.

— J'arrive, chérie. Mais votre sœur et moi venons de nous croiser un peu brutalement. Ce couloir est si mal éclairé que cela n'a rien de surprenant. Cela nous a amenés à faire connaissance.

Les lèvres pincées, debout à la porte de sa chambre, Ann avait l'air d'une tour massive dans son négligé rose à volants bordés de dentelle.

— Je suis heureux de vous voir debout, chérie, reprit Pierre. J'aurais été navré que vous soyez malade alors que j'ai tant de choses à vous raconter.

Quand il courut l'embrasser, elle lui tomba littéralement dans les bras, le visage extasié.

— Ma chérie! s'exclama-t-il en l'entraînant dans la chambre.

Cela ne l'empêcha pas d'adresser; par-dessus l'épaule de sa femme, un autre clin d'œil à Francesca.

Pas encore revenue de sa surprise, la jeune fille contempla la porte close. Ainsi, c'était ce séillant jeune homme qu'avait épousé Ann?

« Bizarre », pensa-t-elle.

Jamais elle n'avait vu un couple aussi mal assorti.

À pas lents, oubliant le laboratoire photo transformé en lingerie, Francesca regagna sa propre chambre.

Une vieille femme au visage ride comme une pomme reinette et aux cheveux tirés en un petit chignon bien serré était en train de suspendre ses vêtements.

— Nanny! s'écria la jeune fille. Vous êtes donc toujours la ?

— Comme vous le voyez, mademoiselle Francesca.

— Je suis si contente de vous revoir!

Elle alla embrasser chaleureusement la domestique.

— Je ne reconnais plus personne ici, Nanny. Je croyais que vous étiez partie, comme les autres,

— Mlle Ann a du m'oublier; fit Nanny en riant. Il faut dire que je suis bien utile quand il faut raccommoder le linge. Et je vous assure que les nappes trouées et les draps déchirés ne manquent pas ici!

Elle examina une jupe en linon blanc ornée d'entre-deux de dentelle et la blouse assortie.

— Il y a un petit point à faire. Je vais m'en occuper tout de suite. Vous devriez bientôt pouvoir porter du blanc au lieu de ce noir si triste.

Elle examina la jeune fille en penchant la tête de côté.

— Il faut dire que le noir vous va bien. D'ailleurs, tout vous va bien, vous êtes si jolie! Cela ne m'étonne pas que Mlle Ann — je veux dire milady, comme elle veut qu'on l'appelle maintenant — ait toujours été jalouse de vous.

— Ann? Jalouse de moi ? Ce serait donc pour cela qu'elle me déteste tant?

Après un instant de réflexion, Francesca décida que ce n'était pas possible.

— Voyons, Nanny! Elle est plus âgée que moi, plus sûre d'elle, plus intelligente.

— Hum! Cela reste à voir !

La jeune fille embrassa de nouveau la vieille femme qu'elle avait l'impression de connaître depuis toujours.

— Si vous saviez combien cela me fait plaisir de vous retrouver! Depuis mon arrivée à la Musardièrre, j'ai eu tant de mauvaises surprises!

En soupirant, elle poursuivit:

— Ann était bien méchante autrefois. Et elle l'est toujours! Pourtant, elle devrait être heureuse, main-tenant qu'elle est devenue la femme d'un beau jeune homme.

— Un beau jeune homme qui s'intéresse un peu il trop aux petites femmes de chambre, selon moi.

Pensive, Nanny poursuivit:

— Mlle Ann est très amoureuse, cela, c'est certain. Mais lui! Ah, si vous croyez qu'il l'a épousée pour ses beaux yeux!

Nanny baissa la voix.

— Je pense plutôt qu'il a vu l'héritage.

— Vous croyez qu'il s'agit seulement d'une question d'argent?

— J'en mettrais ma main au feu. Puisqu'il la connaissait depuis au moins dix ans, pourquoi ne l'a-t-il pas demandée en mariage plus tôt ? Non, il a attendu la mort de milord. Et des qu'il a appris qu'elle héritait du domaine, il n'a pas perdu de temps.

Nanny hocha la tête.

— Personne ne s'attendait à ce que tout revienne à Mlle Ann. Tout le monde pensait que le manoir avait été mis au nom de milord, et qu'il vous reviendrait. Pour Mlle Ann, quelle bonne surprise de se découvrir soudain riche!

Cela, Francesca pouvait l'imaginer sans peine.

— Votre père était à peine enterré que M. Fournier arrivait, Une semaine après les obsèques, le pasteur les mariait discrètement. Mlle Ann n'était pas contente d'être en noir pour ses noces mais, honnêtement, elle ne pouvait pas faire autrement.

Avec une moue de dégoût, Nanny ajouta :

— De toute manière, du blanc, du noir,, du rose ou du bleu... Rien me lui va. Si seulement elle souriait quelquefois, elle paraîtrait plus sympathique. Mais non, toujours cet air revêche.

— Pauvre Ann, personne ne l'aime.

— Ne la plaignez pas. Elle fait tout ce qu'il faut pour se faire détester Milady, votre défunte mère, a bien essayé de l'apprivoiser. Elle n'a pu arriver à rien.

— Maintenant, heureusement pour elle, elle à un mari pour s'occuper d'elle. ..

— Si vous croyez qu'il l'aime ! Ma chérie par—ci, ma chérie par-la... Et des sourires en veux-tu, en voila. Mais des qu'il le peut, il va s'amuser à Londres.

— Pourquoi ont—ils tenu à se marier aussi vite?

— Mlle Ann voulait que tout soit arrangé avant votre retour. Elle avait trop peur que vous ne lui enleviez son beau blond sous le nez, même sans héritage.

— Nanny! s'exclama Francesca, choquée.

—Et maintenant, elle ne veut pas de vous ici. Pourquoi? Tout simplement parce qu'elle n'a pas envie de voir son chéri tourner autour de vous.

— Voyons, Nanny! C'est un homme marié.

— Peuh! Si vous croyez que ça l'empêche de conter Fleurette à d'autres!

Soudain, Nanny se plia en deux en portant la main à son coté. Son visage ride était devenu couleur craie.

Francesca prit peur.

— Mon Dieu! Que vous arrive—t—il?

— Ce n'est rien, mademoiselle Francesca. Avec l'age, on a des tas de petites misères.

J'ai l'habitude de ces crampes. Dans cinq minutes, il n'y paraîtra plus.

Très vite, en effet, elle retrouva ses couleurs.

— Avez—vous vu le médecin, Nanny?

— Ce n'est pas la peine. Et les consultations coûtent cher. Mlle Ann serait furieuse si elle devait payer la facture du docteur Armstrong.

— Si vous avez d'autres crises, il faudra le faire venir.

En guise de réponse, la vieille femme se contenta de hausser les épaules.

— Nanny, dites-moi, mes parents étaient-ils trop —dépendants ?

Nanny fit mine d'examiner une blouse en soie noire.

— Il faudra faire un petit point, ici aussi.

— Répondez—moi, Nanny.

— Ce n'est pas à moi de juger, mademoiselle Francesca. Milord aimait bien vivre.

Et milady ne se rendait pas toujours compte que les domestiques faisaient valser l'anse du panier.

— Mon père possédait une grosse fortune. Mais, d'après Ann, il n'en reste pratiquement rien.

— Je ne sais pas, mademoiselle Francesca. C'est au notaire qu'il faudrait poser cette question.

— Je lui ai écrit en lui demandant de venir me voir.

— Alors il vous expliquera tout, et beaucoup mieux que je ne saurais le faire.

Voyant que la vieille femme s'apprêtait à partir avec quelques vêtements à réparer sous le bras, Francesca l'arrêta.

— Nanny, auriez-vous, par hasard, entendu parler d'un certain Julian Fitzherbert ?

— Non, mademoiselle Francesca. Ce nom-la ne me dit absolument rien.

Maître Cranleigh, le notaire, arriva deux jours plus tard au manoir. Francesca le reçut dans le bureau de son père, une pièce chargée de souvenirs.

Souvent, autrefois, elle s'installait dans l'un de ces confortables fauteuils en cuir pour lire, tandis que son père vérifiait le courrier.

— Des voleurs ! Tous des voleurs, pestait—il.

Et il jetait la moitié des factures dans la corbeille à papiers.

A l'époque, cela amusait l'enfant qu'elle était alors.

Aujourd'hui, elle comprenait que cette manière de procéder avait du valoir beaucoup d'ennuis à son père.

Le notaire, un petit homme pompeux tout vêtu de noir, après lui avoir présenté ses condoléances, ouvrit sa grosse serviette en cuir. Il en sortit un sac en toile qu'il lui tendit en toussotant d'un air gêné,

— Voici tout ce qu'a pu laisser lord de Longfield pour la fille née de son second mariage.

Francesca ouvrit le sac et y trouva une montre en or, une miniature représentant sa mère, un volume relié des pièces de Shakespeare, et un écrin contenant deux rangs de perles.

Longuement, la jeune fille contempla le portrait de la disparue. l'artiste avait si bien su rendre son visage expressif, ses yeux pétillants!

Puis elle ouvrit l'écrin.

— Ou sont les autres bijoux de ma mère? demanda—t—elle au notaire.

De nouveau, maître Cranleigh toussota.

— Lord de Longfield s'est trouvé obliger de les vendre.

— Pourquoi?

— Pour payer des dettes.

Francesca passa la main sur son front dans un geste égaré.

— Je ne comprends pas. Mon père possédait une certaine fortune.

— Je crains que lord de Longfield n'ait vécu au-dessus de ses moyens.

— Le domaine...

— Le manoir de la Musardiére appartenait à la première femme de lord de Longfield. Ce dernier en avait seulement l'usufruit. Le manoir et les terres devaient, à sa mort, revenir à la fille de la première lady de Longfield.

Tout cela confirmait ce que lui avait appris Ann le jour de son arrivée.

— Mon père avait promis de me laisser la Musardière.

Le notaire soupira.

— Lord de Longfield prenait parfois ses rêves pour des réalités. Il espérait gagner au jeu de quoi acheter le manoir, de manière à vous le léguer.

— Gagner au jeu assez d'argent pour se rendre acquéreur d'une pareille propriété!

— Les joueurs croient tout possible. Lord de Longfield disait que vous seriez capable de mener le domaine.

Il baissa la voix avant d'ajouter:

— En revanche, l'incompétence de sa fille aînée lui faisait peur. Et quand je vois l'état du parc... je me dis qu'il avait raison.

Il adressa un sourire triste à Francesca.

— Je suis vraiment désolé, mademoiselle.

Après le départ du notaire, la jeune fille examina longuement chacun des quatre objets qui constituaient son héritage. Au moment où elle les remplaçait-dans le sac en toile, Pierre Fournier fit son entrée dans la pièce.

— Ma chère Francesca, votre rendez-vous avec le notaire s'est—il bien passé?

— Oui, merci, Pierre.

La jeune fille s'empressa de fermer le sac en toile.

Elle ne souhaitait pas rester trop longtemps en compagnie de son beau—frère.

Au début, la présence de ce dernier avait mis un peu d'animation dans cette vieille demeure. D'une bonne humeur inaltérable, il avait toujours le mot pour rire.

Très vite, cependant, Francesca avait compris qu'il jouait une sorte de double jeu.

Très correct en présence de sa femme, son attitude changeait quand il se trouvait seul avec Francesca, avec laquelle il n'hésitait pas à flirter. Déjà, elle était à la porte. Il lui barra le chemin.

— J'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

— Plus tard, si vous le voulez bien. Pour le moment, j'ai à faire.

— Comme vous êtes dure, ma petite belle-sœur!

Il voulut la prendre par la taille, mais, le connaissant, elle avait déjà prévu son mouvement. L'esquivant, elle se retrouva dans le couloir.

— Francesca, attendez! Il faut que je vous dise...

La jeune fille n'entendit pas la suite: elle était déjà dans l'escalier.

Après avoir rangé le sac en toile contenant son héritage au fond d'un placard, Francesca revêtit son amazone.

Ces derniers jours, elle était sortie à cheval matin et après—midi, dans l'espoir de revoir Midnight et son beau cavalier. Hélas ! Jamais elle n'avait eu l'occasion de croiser le chemin de celui qui était venu à son secours quand elle avait fait ce vol plané spectaculaire.

Par moments, elle se demandait même si elle n'avait pas rêvé tout cela... D'autant plus que personne ne semblait avoir entendu parler d'un certain M. Fitzherbert.

Une fois de retour à la Musardiére, elle aida Willy à desseller Feu-d'Enfer, puis, sans enthousiasme, regagna le manoir.

« Ann me fait sentir chaque jour que ma présence lui pèse, se dit—elle. Il est évident que je ne peux pas rester ici. Et de toute manière, avec Pierre qui ne cesse de m'importuner des que sa femme tourne le dos, je n'y tiens pas. Mais où puis—je aller? Que puis—je faire? »

Sa sœur l'attendait dans le hall, les bras croisés, le visage dur.

— Ou étais—Lu encore passée ?

— Mais... je suis allée monter à cheval, comme tous les jours.

— L'oncle de Pierre, lord Melton, vient d'arriver. Tu aurais dû être là pour l'accueillir ! Tu t'es conduite de manière très impolie, j'ai honte pour toi.

— Mais je ne savais pas que... , commença Francesca, : Elle s'interrompit. Peut-être était—ce cela, la grande nouvelle que voulait lui annoncer Pierre?

Ann ne l'avait même pas écoutée. Elle paraissait plus soucieuse qu'en colère.

Francesca se sentit un peu moins déprimée. Si lord Melton était l'oncle de Pierre, il devait être vivant et amusant. Et comme il était forcément plus âgé que son neveu, lui, au moins, ne songerait pas à flirter avec elle.

— Viens! ordonna sa sœur.

La jeune fille hésita.

— Comme je suis? Ne vaudrait-il pas mieux que je monte me changer avant de le saluer?

— Tans pis. Il t'a déjà assez attendu comme cela.

Tout en suivant sa sœur vers le grand salon, Francesca haussa les épaules.

« Ann raconte n'importe quoi, selon son habitude, pensa-t-elle. Ce lord Melton n'a pas pu m'attendre puisqu'il ne connaît même pas mon existence. »

Chapitre 3 :

Tout en ouvrant la porte du salon, Ann enserra brusquement le poignet de sa cadette entre des doigts de fer. On aurait cru qu'elle craignait de la voir s'enfuir.

— Lord Melton, j'ai le plaisir de vous présenter ma sœur Francesca, dit-elle d'une voix mielleuse.

L'homme corpulent qui était assis près d'une porte-fenêtre se leva péniblement.

— Tout le plaisir est pour moi, assura—t-il.

Quand il s'approcha d'elle, Francesca eut envie de fuir. Une antipathie insurmontable l'avait saisie à la vue de ce septuagénaire au cheveu rare, au visage violacé de débauché et aux yeux pales, presque incolores — des yeux globuleux qui furetaient partout. Jamais, de sa

vie, la jeune fille n'avait ressenti une telle répulsion envers un autre être humain.

Elle dut faire un effort pour lui tendre la main. Une main qu'il saisit aussitôt entre ses paumes moites.

— Votre belle-sœur est une véritable beauté, mon garçon, dit—il à Pierre en se rapprochant de la jeune fille jusqu'à la frôler

— Les filles de lord de Longfield sont aussi jolies l'une que l'autre, déclara Pierre avec un sérieux aussitôt démenti par le clin d'œil audacieux dont il gratifia Francesca.

Ann adressa un sourire faux à sa sœur :

— Ma chère Francesca, tu devrais montrer la roseraie à lord Melton.

Se retrouver seule avec ce déplaisant individu dans la roseraie? Horrifiée, la jeune fille tenta d'échapper à cette épreuve.

— La roseraie est envahie par les ronces et les orties. Elle ne ressemble plus à rien, prétendit-elle.

Une lueur qui ne disait rien de bon passa dans les prunelles de sa sœur.

Au prix d'un visible effort, elle se domina.

— Elle pourrait être mieux entretenue, je te l'accorde. Mais les fleurs sont superbes à cette époque de l'année.

— Ann... , commença la jeune fille.

Sa sœur lui coupa la parole.

— Et je sais que tu aimes beaucoup ce jardin. Il a été si joliment dessiné, avec ses massifs entourés de bois!

— Je serais très heureux de pouvoir l'admirer, déclara lord Melton.

Et il lâcha enfin la main de Francesca pour prendre la canne à pommeau d'ivoire qu'il avait laissée appuyée sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Allons-y.

Si Francesca s'était écoutée, elle aurait couru se réfugier dans sa chambre, et n'en serait sortie qu'après s'être assurée que l'oncle de Pierre Fournier avait quitté pour de bon la Musardière.

Mais comment aurait-elle pu agir ainsi ? Bon gré, mal gré, elle se trouva obligée d'emmener lord Melton jusqu'à la roseraie.

— Très joli, très joli..., fit-il avec indifférence, une fois arrivé.

Mais, au lieu de s'intéresser aux fleurs, il n'avait d'yeux que pour la statue qui trônait au centre des massifs. La mère de Francesca avait fait venir d'Italie ce marbre représentant une nymphe dont les courbes sensuelles se trouvaient à peine dissimulées par un léger drap.

— Les charmes de cette jolie femme ne sont rien comparés aux vôtres, déclara soudain lord Melton.

Maintenant, c'était Francesca qu'il fixait d'un œil concupiscent. Elle recula d'un pas.

— Voici donc la roseraie, dit-elle d'une voix qui ne lui parut guère naturelle. Vous intéressez-vous au jardinage ?

Cette question parut le surprendre,

— Je laisse ce soin à mes jardiniers, répondit-il enfin.

Il se rengorgea.

— Sachez, chère mademoiselle, que mon domaine, dans le Northumberland, est l'un des plus beaux de la région! claironna-t-il d'un air important. Mon parc est splendide, et l'on trouve dans mon château des meubles de prix et de superbes tableaux.

Médusée par ce discours prétentieux, la jeune fille ne sut que dire.

— Vous semblez étonnée, ma chère Francesca. Vous permettez que je vous appelle Francesca, naturellement ?

Sans attendre sa réponse, il poursuivit:

— J'espère avoir bientôt le plaisir de vous faire visiter mon château. Je serais si heureux de vous recevoir chez moi.

« Jamais ! »

— Vous serez traitée comme une reine.

Il fallait absolument changer de sujet de conversation afin de l'empêcher de nourrir de pareils projets.

— J'ignorais que Pierre avait un oncle anglais.

— Vous ne savez pas encore tout, adorable Francesca. Ma nièce, Sybil Melton, avait épousé un Français, Jean Fournier. Cette pauvre Sybil est morte en mettant Pierre au monde.

— Pierre est donc votre petit-neveu.

Il haussa les épaules.

— Ne jouons pas sur les mots. Neveu, petit-neveu, c'est la même chose.

« Pas du tout, eut envie de riposter Francesca. Cela démontre que vous avez au moins soixante ans, et peut-être soixante-dix. »

— Je me suis toujours beaucoup occupé de Pierre, reprit lord Melton. S'il a fait ses études à Paris, il venait souvent me rendre visite dans le Northumberland. Lui pourra vous confirmer la splendeur de mon château!

— Je vous crois sur parole. Maintenant, nous devrions rentrer. Je suis toujours en tenue d'équitation, ce qui n'est pas très correct.

— Vous êtes ravissante ainsi vêtue.

— Il faut que je me change pour le dîner.

— Ah, les femmes! s'exclama-t-il avec indulgence. Ma chère Francesca, vous allez vous faire belle pour que je vous admire encore plus ?

Avec transport, il saisit la main de la jeune fille et y déposa ses grosses lèvres humides. Quand elle frémit — révoltée d'horreur. Il hocha la tête d'un air entendu.

— Je devine ce qui vous arrive. Vous ressentez la même chose que moi, n'est-ce pas?

— C'est... c'est-à-dire?

— Des le premier instant, nous avons été attirés l'un par l'autre, déclara-t-il avec suffisance.

« Il est fou ! » pensa-t-elle.

Il la prit par les hanches dans un geste possessif avant de la pousser vers le manoir

— Allez, ma toute charmante. Allez vous faire belle.

La jeune fille fila comme une flèche jusqu'à sa chambre et se jeta sur son lit.

« Comment vais-je supporter toute une soirée en compagnie de ce. .. ce vieillard libidineux? A son age, me faire la cour... Mon Dieu, quel cauchemar! »

Francesca avait pensé que lord Melton ne resterait pas plus d'un jour ou deux à la Musardiere. Hélas, une semaine après son arrivée, il était toujours là!

Et il se montrait de plus en plus envahissant. Des qu'il voyait la jeune fille, il la couvrait de compliments, quand il ne tentait pas de lui saisir la main ou la taille.

Ann ne songeait plus et mettre Francesca à la porte du manoir. Jamais elle n'avait traité sa sœur aussi aimablement. Parallèlement, elle se montrait la meilleure alliée de lord Melton en inventant mille et un prétextes afin que ce dernier se retrouve seul en compagnie de la jeune fille.

« Que cherche—t-elle donc? » se demandait Francesca.

Elle comprit vite que sa sœur tentait de la pousser dans les bras de lord Melton.

« Évidemment, elle serait débarrassée de moi si j'épousais ce vieillard hideux et si j'allais vivre dans ce si beau château du Northumberland ! »

Son existence devenait peu à peu un véritable enfer. Et elle ne tarda pas à en venir à la seule conclusion possible:

« Il faut que je parte d'ici. Mais comment? Je n'ai même plus de quoi acheter un billet de train jusqu'à Londres. De toute manière, ou puis—je aller? Chez qui? »

Elle avait beau chercher, elle ne trouvait pas de solution.

Curieusement, ce fut Pierre qui lui donna une idée.

Ce soir-la, au cours du dîner son beau-frère se mit à énumérer tous les travaux de restauration qu'il envisageait d'entreprendre au manoir .

« Avec quel argent? se demanda la jeune fille. Ann ne cesse de se plaindre. Selon elle, ils sont obligés de faire attention aux moindres dépenses. »

— L'idéal serait d'engager l'architecte qui s'est chargé de la rénovation du château de Polsham, dit Pierre. Il paraît qu'il a réussi à lui rendre toute sa splendeur d'antan.

— Quand j'y allais, autrefois, il me faisait penser au château de la Belle au Bois Dormant, murmura Francesca.

Tout le monde se tourna vers elle avec surprise. Il lui arrivait si rarement de prendre la parole! En général, elle se limitait à répondre aux questions qu'on lui posait.

— Te souviens—tu, quand nous allions la—bas avec père? demanda—t—elle à Ann.

Sa sœur lui adressa un regard plein d'acrimonie.

— Il t'emmenait, toi. Moi, jamais.

— Parlez-nous du château de Polsham, adorable Francesca, dit lord Melton avec un sourire faux.

— Le parc avait l'air d'une forêt vierge, les tours menaçaient de s'écrouler et il y avait des toiles d'araignées partout.

— Le défunt comte ne s'intéressait pas au domaine, déclara Pierre. Pour lui, seuls comptaient les chevaux et les femmes.

Il éclata de rire.

— Dans cet ordre, bien sur. D'abord les chevaux, ensuite les femmes.

Son grand-oncle se mit à ricaner.

« Je le hais, il me dégoûte», pensa Francesca en serrant les poings.

Ann, qui n'appréciait guère ce genre de plaisanteries, lança d'un ton aigre:

— Qui vous a raconté cela, Pierre?

— Des gens du coin. On apprend beaucoup de choses au pub ou à l'auberge du village.

Ann pinça les lèvres.

— J'aimerais autant que vous ne vous fassiez pas de relations parmi les piliers de bistrot.

— C'est la meilleure manière de savoir ce qui se passe aux alentours, répondit Pierre avec bonne humeur.

Son grand—oncle se pencha vers lui d'un air intéressé.

— Et que dit-on de son fils, le nouveau comte?

— Ce n'est pas son fils, mais son neveu. Un veuf.

— Comme moi! s'exclama lord Melton. Combien d'enfants a—t-il ?

— Trois. Trois garçons impossibles. En deux mois, ils sont déjà venus à bout de plusieurs gouvernantes.

— La comparaison s'arrête la, dit lord Melton. Je n'ai qu'une fille, qui était très sage.

Il se remit à ricaner

— Maintenant qu'elle est mariée et qu'elle a elle-même des enfants, je ne sais pas si elle est toujours aussi sage. Mais c'est son affaire, n'est—ce pas? Ce que je regrette, c'est qu'elle n'ait pas eu de frère.

Son regard se posa sur Francesca.

— Du moins, pas encore.

La jeune fille baissa les yeux, plus horrifiée que jamais.

« Appartenir à cet odieux individu ? Jamais ! »

— L'aîné des petits Polsham n'a pas dix ans, reprit Pierre, mais il s'y entend pour malmenier ses gouvernantes. Dans ces conditions, comment voulez—vous qu'elles restent? La dernière est partie la semaine dernière, laissant le comte seul avec ses trois énergumènes.

Francesca sut alors ce qu'il lui restait à faire.

Les malles de la jeune fille avaient été défaits depuis longtemps mais, jusqu'à présent, elle ne s'était pas soucée de revêtir une élégante amazone pour galoper à travers champs, se contentant de mettre celle qu'elle portait le jour où elle avait rencontré Julian Fitzherbert.

Cette fois, cependant, elle ne voulait pas avoir l'air d'une adolescente, mais d'une femme élégante et sûre d'elle.

La réaction de Willy le garçon d'écurie, lui fit comprendre qu'elle avait réussi au—

delà de toute espérance. Il ouvrit de grands yeux stupéfaits en la voyant apparaître. A

— Mademoiselle Francesca! s'écria-t-il, soudain intimidé. Par exemple! Je ne vous reconnaissais pas.

Elle éclata de rire.

— C'est pourtant bien moi, Willy.

Après s'être mise en selle sur Feu-d'Enfer; elle lança d'un ton léger:

— Souhaitez-moi bonne chance.

Le château de Polsham n'avait plus du tout l'air de celui la Belle au Bois Dormant.

Le parc, avec ses pelouses veloutées, ses massifs aux coloris étudiés et ses fontaines en marbre dont les jets d'eau irisés s'élevaient droit vers le ciel, parut méconnaissable à la jeune fille. Quant au château lui-même, il avait été si bien restauré qu'il ressemblait à un castel de livre d'images.

Francesca s'était jetée dans l'action sans trop réfléchir. Mais maintenant qu'elle était arrivée à Polsham, les choses ne lui paraissaient plus aussi simples. Jamais elle ne s'était sentie aussi intimidée de sa vie.

Son appréhension décupla tandis qu'elle montait la large allée sablée, bordée de chênes centenaires.

Le château, qu'elle avait toujours trouvé si beau, lui paraissait soudain hostile avec sa porte close et ses dizaines, ses centaines de fenêtres étincelantes.

Résistant à la tentation de faire demi-tour, elle s'obligea à mettre pied à terre. Puis, après avoir attaché Feu-d'Enfer à l'un des anneaux en fonte qui étaient scellés de chaque cote du perron, elle gravit les marches, le cœur battant.

On avait du l'apercevoir, car un valet lui ouvrit avant même qu'elle n'ait eu le temps de soulever le heurtoir.

D'un trait, elle récita la phrase qu'elle avait préparée:

— Bonjour pouvez—vous dire à milord que Mlle de Longfield est venue se présenter pour le poste de gouvernante ?

— Si vous voulez bien attendre dans le hall, mademoiselle, je vais voir si milord peut vous recevoir, dit-il en s'inclinant légèrement.

Ses manières parurent à la jeune fille fort courtoises en comparaison de celles du valet effronté de la Musardiére.

Il disparut et revint quelques minutes plus tard, accompagné par un digne majordome aux favoris gris.

— Milord va vous recevoir, déclara ce dernier. Par ici, s'il vous plaît.

Derrière lui, elle traversa le hall, puis emprunta un large couloir orné de gravures anciennes.

— Mlle de Longfield, milord, annonça-t—il en s'effaçant pour laisser la jeune fille pénétrer dans un bureau dont les fenêtres donnaient sur l'arrière du château.

De ce côté, des pelouses descendaient en pente douce jusqu'à un lac scintillant sous le soleil. En dépit de son anxiété, Francesca ressentit une profonde impression de calme.

Lorsque l'homme qui se tenait assis derrière une table de travail d'époque Régence se leva, elle laissa échapper une exclamation de stupeur

— C'est vous !

— Mais..., en effet. Je suis bien le comte de Polsham, répondit-il, étonné par l'attitude de la jeune fille.

— Je... je ne comprends pas, balbutia-t—elle. Vous m'aviez dit que vous vous appeliez Julian Fitzherbert.

Il fronça les sourcils.

— Quand?

— Il y a environ une semaine, quand je suis tombée de cheval.

A ce moment-la, ce fut le châtelain qui parut stupéfait.

— Je ne comprends pas, dit-il à son tour. Je me souviens parfaitement de cet épisode. J'ai aide une excellente cavalière à se relever après une chute spectaculaire.

Mais il s'agissait d'une très jeune fille qui ne devait pas avoir plus de quinze ans. Une adolescente qui doit probablement retourner en pension à la prochaine rentrée.

Seriez-vous sa sœur aînée ?

— Non, c'était moi.

— J'ai peine à le croire.

Avec autorité, il ordonna:

— Enlevez votre chapeau.

La jeune fille ne savait plus quelle contenance prendre. Elle était bien loin de s'attendre à ce que Julian Fitzherbert et le comte de Polsham, auquel elle venait demander un emploi, ne fassent qu'une seule et même personne !

Un trouble inconnu l'envahit, tandis que son cœur battait à tout rompre. En même temps, sa raison lui recommandait de garder le plus grand calme.

— Cela ne tient pas debout, grommela le châtelain.

Et, d'un geste brusque, il ôta l'élégant shako à visière que portait Francesca, découvrant une masse de cheveux blonds tirés sévèrement en arrière.

— Je suis bien celle que vous avez aidée, milord, assura-t-elle. Ce jour-la, je portais une vieille amazone et, quand je suis tombée, mon chapeau est tombé, mon chignon s'est défait...

Elle eut un sourire lointain.

— Je devais avoir l'air d'une folle.

— Vous aviez l'air d'une petite révoltée à la somptueuse chevelure, murmura—t-il.

S'adossant a son bureau, il croisa les bras et l'observa avec amusement.

— Les femmes possèdent un don étonnant pour changer d'apparence. Cela me surprendra toujours.

Après une pause, il demanda:

— Comment va. .. Boule-de-Neige? C'est bien cela?

— C'est bien cela. Elle est à peu près remise mais, par prudence, j'ai préféré ces jours-ci monter mon autre cheval: Feu-d'Enfer

D'un ton ou perçait un léger reproche, elle déclara:

— En venant au château, je ne m'attendais pas à revoir... M. Julian Fitzherbert.

Il parut quelque peu gêné.

— Cela peut paraître bizarre, mais j'oublie souvent que j'ai désormais un titre. Celui-ci devait revenir à mon frère aîné, qui est mort dans un accident de voiture quelques semaines avant le décès de mon oncle.

Francesca n'avait pas oublié le jugement abrupt du précédent comte de Polsham.

Parlant de son héritier présomptif, il avait déclaré:

— Joueur, buveur, débauché... Si le malheur veut qu'il devienne un jour comte de Polsham, il jettera par les fenêtres la fortune familiale. Mais, étant donné la vie qu'il mène, il peut très bien se faire transpercer le cœur au cours d'un duel. A moins qu'il ne reçoive un mauvais coup dans un bouge. Qui héritera alors du titre, de la fortune et des domaines? Son frère cadet, un garçon sans le moindre caractère que je n'estime guère.

Julian Fitzherbert, alias Julian de Polsham, un garçon sans le moindre caractère? Ce n'était pas l'avis de Francesca.

« Le défunt comte de Polsham n'était pas un très bon psychologue », pensa-t-elle.

— Mais venons-en au but de votre visite, reprit le comte. Vous souhaitez me recommander une gouvernante ?

Sans attendre sa réponse, il enchaîna :

— Sachez tout d'abord que si mes enfants sont charmants, ils ne sont pas toujours faciles. La mort de leur mère, voici un peu plus d'un an, les a beaucoup perturbés.

— Cela se comprend,

Elle soupira.

— Pauvres enfants !

Après un silence, le comte reprit :

— Ensuite, j'ai dû passer beaucoup de temps ici pour surveiller les travaux de restauration. Pendant ce temps, ils restaient à Londres, dans la maison où ils sont nés.

Quand je les ai amenés au château, ils se sont sentis déracinés.

— Vous avez accompli des miracles à Polsham. J'ai à peine reconnu le château.

— Vous étiez déjà venue ici ?

— Mon père et le défunt comte étaient de grands amis. Tous deux partageaient la même passion pour les courses et les chevaux.

Julian de Polsham esquissa un léger sourire.

—Voilà pourquoi, au contraire du château, les écuries étaient merveilleusement bien entretenues.

Son ton changea.

— Mais parlez-moi de la gouvernante que vous voulez me recommander.

La jeune fille prit une profonde inspiration avant de déclarer :

— La seule que je puisse vous recommander, milord, c'est moi.

La stupeur du comte fut telle qu'il en resta sans voix. Francesca en

profita pour pousser son avantage.

— L'idée n'est pas aussi saugrenue qu'elle paraît, milord. J'ai reçu une excellente éducation, j'ai voyagé et je parle français, allemand et italien couramment.

Julian de Polsham retrouva enfin sa voix.

— Et pourquoi, mademoiselle de Longfield, vous dont le père était un grand ami de mon oncle, souhaitez-vous devenir la gouvernante de mes enfants?

Devinant qu'une telle question lui serait posée, la jeune fille avait décidé d'y répondre avec franchise.

— Mon père est mort récemment en laissant surtout des dettes. Je ne vois pas d'autre solution que celle de travailler. Pourquoi ne pas devenir gouvernante ? J'aime beaucoup les enfants, et quand j'ai appris que celle qui s'occupait des vôtres était partie, je suis venue me présenter au château.

— Vous êtes très jeune.

— J'ai vingt et un ans. Je suis majeure.

Il lui indiqua un siège avant d'aller reprendre place derrière son bureau. Son attitude avait brusquement changé, et ce fut d'un ton assez sec qu'il demanda :

— Comment envisagez-vous l'éducation d'un enfant ?

— Le mot éducation vient du latin *educare*. C'est-à-dire initier, expliquer, éclairer...

Et discipliner aussi. Bref, façonner et développer la personnalité.

Il l'examina d'un air songeur

— Voici une bonne réponse, je vous l'accorde, admit-il, presque du bout des lèvres.

Mais je ne peux cependant pas vous engager...

— Oh ! s'exclama la jeune fille avec désolation.

— ... avant que vous n'ayez vu les enfants, termina-t-il. Il faut absolument que vous les apprivoisiez, que vous réussissiez à vous

entendre avec eux. Sinon nous irons au-devant d'un nouveau désastre.

— Je suis prête à faire de mon mieux pour réussir, assura-t-elle.

— S'ils n'ont pas une immédiate réaction de rejet, et si, de votre côté, vous vous sentez capable de vous occuper d'eux, le poste est à vous.

Francesca retint sa respiration. Après avoir cru tout perdu, elle reprenait espoir.

— En admettant que ce premier contact se passe bien, quand pensez-vous pouvoir commencer mademoiselle ?

Elle n'hésita pas.

— Demain.

— Parfait.

Il marqua une pause avant de déclarer :

— Êtes-vous consciente de ce que serait votre position en tant que gouvernante ?

— Mais... je le crois.

Il parut soudain très distant.

— Vous passerez pratiquement tout votre temps avec les enfants. Vous déjeunerez avec eux et, comme ils se couchent de bonne heure, vous dînerez seule dans votre chambre.

Francesca savait qu'une gouvernante n'était pas plus considérée qu'une domestique.

Une domestique, d'un niveau quelque peu supérieur, peut-être... Par conséquent, la fille de lord de Longfield devait oublier que, dans d'autres circonstances, elle aurait pu traiter son employeur en égal. »

— Milord, je suis préparée à tenir mon rôle et à rester à ma place, assura-t-elle avec fermeté.

— Nous n'avons pas encore parlé de votre rémunération. Vous verrez cela avec mon secrétaire, qui vous proposera le même salaire que celui que recevait la précédente gouvernante.

— Quel que soit ce salaire, je m'en contenterai, milord, fit

humblement Francesca.

Étant donné mon manque d'expérience, je n'ai pas à me montrer trop exigeante.

Entrant dans son rôle, elle ajouta:

— Tout ce que j'espère, c'est vous donner satisfaction.

— Bien, Je vais maintenant vous emmener faire la connaissance des enfants. Ils doivent être près du lac.

— Savent—ils nager?

— Ils ont appris l'année dernière. Heureusement! Sinon, je ne les laisserais pas s'en approcher.

— Quel âge ont-ils? demanda la jeune fille tout en arpentant avec le comte des couloirs sans fin.

— Rupert, l'aîné, a dix ans, James huit. Et la petite dernière, Lucy, six.

Les renseignements que lui avait fournis son beau-frère n'étaient donc pas tout à fait exacts, puisqu'il parlait de trois garnements.

« Quelle importance ? Il cherche vraiment une gouvernante. Et peut—être va—t—il m'engager. C'est cela, le plus important », pensa Francesca en croisant les doigts.

Tout en traversant une pelouse, Julian de Polsham demanda;

— Avez—vous des frères et sœurs?

— J'ai une demi-sœur qui a dix ans de plus que moi. Elle s'est récemment mariée.

— Et vous vivez avec elle?

Les larmes picotèrent les yeux de la jeune fille. Soudain incapable de parler, elle se contenta de hocher affirmativement la tête. Devinant son désarroi, Julian n'insista pas.

Ils aperçurent bientôt, au bord du lac, trois enfants blonds en costume de bain.

Comme ses frères, la petite fille portait un maillot à rayures rouges qui la couvrait jusqu'aux coudes et aux genoux.

Les deux garçons se lançaient un ballon, que leur sœur tentait d'attraper — sans succès.

— Je voudrais jouer, moi aussi, se plaignit-elle.

— Oh, arrête de pleurnicher, Lucy!

En voyant leur père, ils se précipitèrent.

— Vous voyez, nous ne nous sommes pas baignés, dit le plus grand.

— Je l'espère bien. Vous aviez tous les trois promis de ne pas vous mettre à l'eau sans surveillance.

— On peut y aller maintenant? cria Lucy.

— Tsst, tsst! N'avez-vous pas remarqué que nous avons une visiteuse? Je vous croyais mieux élevés. Dites bonjour à Mlle de Longfield.

— Bonjour mademoiselle, firent—ils en cœur.

Les deux garçons s'inclinèrent poliment, tandis que Lucy faisait une petite révérence que Francesca trouva charmante.

— Rupert, James et Lucy! Sachez que Mlle de Longfield va peut-être devenir votre gouvernante.

En voyant les visages des enfants se renfroger, la jeune fille jugea que le comte n'avait pas fait preuve de beaucoup de diplomatie.

Rupert, l'aîné, s'écria avec fougue:

— Père, nous n'avons pas besoin de gouvernante. L'été, on s'amuse, on n'étudie pas.

James vint se planter devant Francesca.

— Pas de gouvernante, grommela-t—il.

— Je la déteste, déclara la petite Lucy en faisant la moue.

La jeune fille ne perdit pas de temps pour tenter de calmer toute cette animosité.

— Votre père m'a dit que vous saviez tous nager. Savez—vous plonger aussi?

Déconcertés par cette entrée en matière, ils hésitèrent. Elle leur sourit d'un air encourageant.

— Moi, je sais nager et plonger, enchaîna—t-elle. Un jour en Italie, j'ai nagé dans l'eau glacée d'un lac.

— Glacée? répéta Rupert.

— Elle était si froide que j'en ai eu la respiration coupée. Quel est celui d'entre vous qui nage le plus vite ?

— Moi, cria James en se mettant à courir le long d'une étroite jetée en bois.

Rupert le suivit.

— Moi !

— Moi, renchérit Lucy en trotinant derrière eux.

Arrivés au bout de la jetée, ils plongèrent l'un après l'autre et nagèrent jusqu'à une autre jetée au bout de laquelle était construit un pavillon en bois d'inspiration orientale. L'aîné émergea le premier, suivi par le cadet, puis ce fut au tour de la petite dernière.

— J'ai gagné! annonça Rupert triomphalement.

Francesca fit mine de réfléchir.

— Pas si sur. Vous devriez avoir un handicap, car vous êtes plus grand et plus fort que vos cadets. Lucy est arrivée la dernière, mais elle s'était mise à l'eau après vous, et elle est beaucoup plus petite. Par conséquent, nous pouvons dire qu'elle a gagné.

Lucy sauta de joie.

— J'ai gagné!

— Ce n'est pas juste, grommela James.

Francesca lui adressa un sourire complice.

— Les dames d'abord.

— Ce n'est pas juste, s'entêta-t-il.

Le comte était allé chercher des serviettes dans le pavillon. Chacun des

enfants s'en enveloppa. Rupert fit mine de claquer des dents.

— L'eau est glacée.

— Comme dans votre lac italien, ajouta James.

Francesca s'assit sur un banc et Lucy vint prendre place près d'elle. Elle grelottait et la jeune fille la frictionna.

— J 'aime bien nager, lui confia l'enfant.

— Quel beau lac! Vous avez de la chance d'habiter un endroit aussi magnifique.

Julian de Polsham s'était un peu éloigné mais surveillait la scène avec inquiétude.

— Votre lac à vous était en Italie? Demanda Rupert.

— C'est cela. Savez—vous ou est l'Italie?

Lucy et James secouèrent négativement la tête, tandis que leur aîné déclarait avec importance:

— Oui, c'est cette sorte de botte qui avance dans la Méditerranée.

Il se tourna vers son père.

— Vous voyez! Nous n'avons pas besoin de gouvernante!

— Je connais mes tables de multiplication jusqu'à trois, annonça fièrement Lucy.

Trois fois neuf vingt-sept.

— Bravo!

Rupert adressa à la jeune fille un regard peu amène.

— Nous ne voulons rien apprendre en été. Rester enfermés dans une salle de classe quand il fait beau? Pouah !

— Vous ai—je proposé de rester enfermés? Pas du tout. Il est possible d'apprendre beaucoup de choses dehors. Par exemple, connaissez-vous le nom de ce grand arbuste?

Devant leur ignorance, elle poursuivit :

— Un rhododendron.

Rupert hocha la tête.

— Ah, oui! J'en ai vu à Londres.

— Je crois que le rhododendron vient d'Asie. Nous vérifierons cela en consultant un livre de botanique. Je suis sûre que nous trouverons de beaux albums avec de jolies planches en couleurs dans la bibliothèque du château.

Elle marqua une pause, s'attendant à des protestations. Mais les enfants ne disaient rien.

— Nous pourrions aussi jouer aux cartes, nager et monter à cheval... Vous savez monter à cheval, bien sur?

— Oui. Lorsque nous étions à Londres, nous avions des poneys que nous sortions dans Hyde Park.

— Il y a certainement de gentils poneys aux écuries. Et je peux vous assurer que les promenades en pleine campagne sont cent fois plus intéressantes et amusantes qu'à Londres. Que pensez-vous de ce programme ?

Elle sourit avec chaleur, tandis que son regard allait de l'un à l'autre. Déjà, elle avait décidé qu'ils n'étaient pas difficiles.

« Ils ont seulement besoin d'amour et d'un peu de stabilité, comme l'aurait dit ma mère », pensa-t-elle.

Il y eut un long silence. Puis Lucy se blottit contre elle.

— Je vous aime bien.

Ses deux aînés se concentraient un peu plus loin. Ils s'approchèrent et Rupert déclara d'un ton plein de défi:

— Nous voulons bien de vous comme gouvernante, à condition que vous ne nous enfermiez pas là-haut pour nous donner de vraies leçons ennuyeuses.

Francesca évita de répondre directement.

— J'espère que vous ne vous ennuierez jamais avec moi, se contenta-t-elle de dire.

Un peu plus tard, alors qu'ils se trouvaient hors de portée des enfants, Julian de Polsham enveloppa la jeune fille d'un regard admiratif.

— Félicitations. Vous avez réussi à les amadouer. Et ce n'était pas une tâche facile, croyez-moi !

Ce compliment suffit à son bonheur Comme Lucy, elle aurait volontiers sauté de joie.

En regagnant la Musardiére, Francesca avait l'impression de flotter sur un petit nuage rose. Après avoir tendu les rênes de Feu-d'Enfer à Willy, elle regagna le manoir en courant.

Son euphorie cessa quand elle croisa dans le hall le docteur Armstrong — lui aussi un vieil ami de son père.

— Ellen, votre Nanny, a eu un malaise ce matin, lui dit-il.

La jeune fille pâlit.

— Oh, non! Mon Dieu... Je l'ai trouvée très fatiguée à mon retour. Qu'a—t—elle?

Le médecin l'examina d'un air pensif.

— Ou pouvons-nous aller pour parler tranquillement? demanda-t-il enfin.

— Dans le bureau de mon père.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule qui trônait sur une console.

— Il est presque midi. Accepterez-vous un sherry?

— Volontiers.

Le docteur Armstrong sourit.

— Vous me faites penser à votre mère. Vous avez le même sens de l'hospitalité.

Francesca se tourna vers le valet, qui sifflotait dans un coin.

— Apportez-nous une carafe de sherry et deux verres, Thomas, s'il vous plaît.

En guise de réponse, il se contenta de la fixer droit dans les yeux, sans

cesser de siffloter

— Tout de suite, ajouta-t-elle d'un ton sec.

Une fois dans la bibliothèque en compagnie du médecin, elle commença à lui présenter des excuses pour le comportement inadmissible du domestique.

— Je vous en prie, coupa le praticien. J'ai pu voir à quel point la situation s'est détériorée ici depuis la mort de votre père. J'en suis aussi navré que vous.

Il lui sourit.

— Mais je suis très heureux que vous soyez de retour ma chère Francesca. Vous savez que nous vous aimons beaucoup, ma femme et moi. La maison vous est ouverte, n'hésitez pas à venir nous voir quand vous le voulez.

— Merci, c'est très gentil de votre part.

Le visage de la jeune fille s'assombrit.

— Et maintenant, parlez—moi de la malade.

— Je serai franc. Il n'y a malheureusement plus grand-chose à faire pour elle. Elle va tout doucement décliner... et s'éteindre sans souffrir.

— Pauvre Nanny! C'est terrible!

À ce moment-là, la porte s'ouvrit brusquement et Ann apparut. En voyant les taches rouges qui marquaient ses pommettes, Francesca comprit qu'une crise était proche.

Sa sœur tapa du pied.

— Docteur, c'est à moi, et à moi seule, que vous devez rendre compte de votre diagnostic sur la santé de ma domestique. Et, au lieu de cela, il paraît que Francesca vous invite à boire du sherry!

— Madame, j'ai le regret de vous apprendre que votre vieille Ellen est perdue.

— Ce n'est pas possible! Qui va repriser les draps et les nappes? De toute manière, je ne veux pas de malade ici!

— Je m'occuperai de Nanny, déclara Francesca.

Avec regret, elle se dit qu'elle serait obligée d'annoncer au comte de Polsham qu'il ne fallait plus compter sur elle pour ce poste de gouvernante.

« Tant pis, pensa-t-elle. La santé et le confort de celle qui s'était si bien occupée de moi autrefois passent avant tout le reste. »

— Sûrement pas! s'exclama Ann. Tu vas avoir autre chose à faire.

Le médecin s'interposa.

— Ne vous inquiétez pas. La nièce d'Ellen, qui habite un confortable cottage au village, a proposé de se charger d'elle.

— Vous auriez pu le dire plus tôt, fit Ann avec mauvaise humeur. Bien, docteur, combien vous dois-je pour cette visite?

Le médecin eut peine à se dominer.

— Je vous enverrai ma note.

Sur ces mots, il lui adressa un bref signe de tête avant de se tourner vers Francesca.

— Ma chère amie, venez vite nous voir.

Après le départ du docteur Armstrong, Ann se tourna vers sa sœur,

— Comment oses-tu recevoir ici comme si tu étais chez toi? Offrir du sherry? Et quoi encore? Ou te crois-tu ?

Francesca fit face à sa sœur.

— Ne t'inquiète pas, tu n'auras plus à subir ma présence longtemps. Je pars demain et tu ne me reverras plus.

— Quoi? Déjà? Lord Melton t'a parlé ?

— Lord Melton? Qu'a-t-il à voir dans tout cela?

— Mais...

— Je vais devenir la gouvernante des enfants du comte de Polsham, coupa Francesca. Tout est arrangé. Je commence demain.

Ann se mit à trépigner furieusement.

— Impossible !

— Je te dis que tout est arrangé.

Ann saisit le bras de sa sœur et le pinça cruellement.

— Comment peux-tu accepter de devenir une gouvernante? Pratiquement une servante? Ah, non! Tu vas immédiatement envoyer un message au comte de Polsham pour te décommander

— Certainement pas! s'écria Francesca.

Stupéfaite, elle demanda:

— Que t'arrive-t-il? Tu devrais être contente, puisque tu voulais que je parte.

Ann rétrécit les yeux.

— Tu n'as pas encore compris ? Tu es vraiment idiote !

— Compris quoi?

— Que ton avenir est assuré. Lord Melton va t'épouser.

Chapitre 4 :

Lord Melton va t'épouser.

Ces mots parurent résonner sans fin dans la bibliothèque. Le premier choc passé, Francesca réussit à se dominer

— Je... je suis très sensible à l'honneur que me fait lord Melton, mais...

Elle eut un frisson d'horreur

—... mais je ne souhaite pas me marier maintenant.

« Surtout pas avec lui », ajouta-t-elle intérieurement.

Ann parut sur le point d'exploser

— Pas de discussion. J'ai décidé que tu l'épouserai et tu vas m'obéir !

— Tu oublies que je suis majeure, riposta Francesca du tac au tac. Le jour où je me marierai, ce sera avec un homme que j'aime. Pas avec un vieillard qui...

Elle frissonna de nouveau.

—... qui pourrait être mon grand—père.

— Tu deviendras sa femme et tu lui donneras un fils.

« Mon Dieu, quelle horreur! »

Francesca prit une profonde inspiration avant de déclarer avec fermeté:

— Je suis désolée, Ann, mais c'est non. Non, non et non, ajouta-t—elle pour faire bonne mesure.

Comme si elle n'avait rien entendu, Ann poursuivit:

— Il a promis de se charger de tous les frais de restauration du manoir une fois le mariage célébré.

Francesca laissa échapper un rire dur.

— Ah, c'est donc cela! Il m'achète, en quelque sorte.

— Tu devrais être contente, toi qui dis tout le temps que tu voudrais voir le manoir rénové.

— Pas à n'importe quel prix.

Ann se précipita vers sa sœur, les poings serrés, prête à la bourrer de coups, Juste à ce moment, la porte s'ouvrit et lord Melton apparut.

— Vous êtes donc la, ma chère Francesca? Venez vous promener avec moi dans le parc. J'ai à vous demander quelque chose de très important.

En voyant son visage violacé, ses bajoues tremblantes, son triple menton et ses yeux globuleux, Francesca eut un haut—le—cœur !

— Excusez-moi, je... je ne me sens pas bien.

Et elle courut vers l'escalier. Sa première intention avait été d'aller se réfugier dans sa chambre mais, au lieu de cela, elle monta voir la malade.

Ellen gisait dans son lit, plus pale, plus maigre et plus ridée que jamais.

— Ma chère Nanny! s'exclama la jeune fille dans un sanglot. Je suis si triste d'apprendre que vous êtes souffrante.

— Ne pleurez pas, mademoiselle Francesca. Personne n'est éternel.

— Pourquoi n'avez—vous pas vu le médecin plus tôt?

— Cela n'aurait rien changé. Je ne souffre pas: c'est le principal. Ma nièce doit venir me chercher dans l'après-midi. Je serai bien soignée chez elle.

— Vous croyez? demanda la jeune fille avec inquiétude.

— Oh, oui! Figurez—vous qu'elle a toujours voulu être infirmière. Il lui arrivé même d'aider le docteur Armstrong.

Francesca embrassa chaleureusement la vieille femme.

— Tachez de vous reposer. J 'irai vous voir souvent au village, chez votre nièce.

Elle ne jugea pas utile de dire qu'elle vivrait désormais au château de Polsham. Elle ne parla pas davantage des idées saugrenues de sa sœur et de lord Melton.

« A quoi bon inquiéter cette pauvre Nanny? »

Après l'avoir embrassée de nouveau, elle se rendit au grenier ou elle trouva ses malles, sa valise et son carton à chapeaux. Elle traîna tout cela jusqu'à sa chambre.

Elle était en train de plier une jupe en lin noir, quand sa sœur fit irruption dans la pièce comme une furie.

— Pourquoi n'es-tu pas venue déjeuner?

— Je n'ai pas prêté attention à l'heure. Je faisais mes bagages.

— Tu peux les défaire. Tu ne partiras pas d'ici. Ce soir, nous célébrerons tes fiançailles avec lord Melton.

La jeune fille s'efforça de garder son calme.

— Tu ne lui as pas dit que j'avais refusé son offre? Écoute, il semble beaucoup aimer son neveu, Je suis sûre qu'il lui offrira de quoi restaurer la Musardiére sans que je sois obligée de l'épouser.

— Lord Melton s'est toujours montré très généreux.

— Tu vois!

— Lorsque Pierre a atteint sa majorité, son oncle lui a donné une grosse somme.

Malheureusement, comme Pierre est joueur, il a tout perdu.

— C'est pour cela qu'il t'a épousée, fit Francesca avec compassion.

Elle avait parlé sans réfléchir et comprit immédiatement son erreur. Les taches rouges annonçant l'arrivée d'une crise marquèrent les

pommettes de sa sœur.

— Co... comment oses-tu?

En trépignant de rage, Ann saisit l'une des figurines en porcelaine de Sèvres que sa sœur collectionnait depuis des années et la lui lança à la tête de toutes ses forces.

Heureusement, devinant ses intentions, Francesca se jeta sur le coté, esquivant le projectile qui s'écrasa sur le mur ou il se brisa en mille morceaux.

Ann gifla alors sa sœur avec tant de violence que l'une de ses bagues blessa la jeune fille.

— Je suis prête à tout pour que tu l'épouses, siffla-t-elle, les dents serrées. Tu ne sais pas encore ce qu'il en coûte de s'opposer à moi.

Elle prit une profonde inspiration.

— Ce soir, tu descendras dîner !Tu m'entends? C'est un ordre. Et tu diras à lord Melton que tu es heureuse de devenir sa femme. Sinon...

Sans achever sa phrase, elle brandit son poing ferme dans un geste menaçant. Puis elle sortit en claquant la porte.

Restée seule, Francesca s'effondra dans un coin. Elle tremblait de tous ses membres, si fort que ses dents s'entrechoquaient.

« Pour agir ainsi, il faut qu'Ann soit devenue folle », pensa-t-elle.

Et elle se souvint de l'époque où elle était le souffre-douleur de sa sœur. Celle-ci lui tirait les cheveux, lui donnait des coups de cravache, lui faisait des croche-pieds, la réveillait en lui jetant à la figure une carafe d'eau glacée... Bref, brimades et vexations se succédaient.

Francesca évitait de se plaindre. Car elle savait que, si elle dénonçait sa sœur, la vengeance de cette dernière ne se ferait pas attendre.

Un jour, Ann l'avait enfermée dans un placard et l'avait laissée dans le noir pendant des heures. Lady de Longfield s'était inquiétée, des recherches avaient commencé et on avait découvert la petite fille recroquevillée au fond du placard, terrorisée.

C'était après cet épisode que, pour la première fois, on avait envoyé Ann passer trois mois à Dieppe. Elle en était revenue un peu plus

calme. Malheureusement, l'amélioration n'avait pas duré longtemps.

Francesca était désormais majeure, comme elle l'avait annoncé fièrement à sa sœur. Elle avait voyagé, elle se sentait sûre d'elle, de sa beauté, de son charme.

Et, soudain, elle était redevenue la petite fille d'autrefois. Une petite fille terrifiée par son aînée. Ann avait réussi à rétablir sa cruelle domination d'antan.

Peu à peu, ses sanglots cessèrent. Après s'être baigné le visage à l'eau froide, elle s'exhorta au calme.

« Il n'y a rien de dramatique dans tout cela. Pourquoi me laisserais-je intimider par une demi-sœur tyrannique? D'autant plus que j'ai trouvé le moyen de lui échapper. »

Par conséquent, les choses s'arrangent. »

Et elle se félicita une fois de plus d'avoir eu la bonne idée d'aller se présenter au château de Polsham.

« Heureusement que le comte m'a engagée, sinon je me retrouverais dans une situation bien difficile. »

Des le lendemain, elle serait en sécurité la—bas. Quel dommage qu'elle ne puisse pas aller au château maintenant! Car si elle passait la nuit à la Musardiére, en continuant à défier Ann, n'importe quoi pouvait arriver.

Un petit soupir gonfla sa poitrine.

« Si c'était Julian Fitzherbert qui m'avait engagée, je n'hésiterais pas à lui demander son aide, »

Mais il lui fallait oublier Julian Fitzherbert. Celui—ci s'était effacé derrière le comte de Polsham, un aristocrate par moments très hautain qui avait, dès le début, tenu à mettre les choses au point. En termes non équivoques, il lui avait signifié quelle serait sa position en tant que gouvernante.

« Il ne veut pas de malentendus, et il n'y en aura pas. Je saurai me conduire comme l'exige désormais ma condition d'employée. »

Arriver au château de Polsham avant la date fixée ?

« Impossible. Cela paraîtrait trop cavalier »

Francesca ne voulait pas dîner au manoir. Et encore moins y passer la nuit. Ou aller?

Certes, elle se sentait prête à dormir dans une grange ou au fond d'un fossé pour éviter sa sœur et l'horrible lord Melton. Mais dans quel état se présenterait—elle le lendemain devant le comte ?

Tout en terminant ses bagages, elle trouva enfin la solution. Il lui suffisait, tout simplement, de demander au docteur Armstrong et à sa femme une hospitalité qu'ils lui accorderaient bien volontiers. C'était si simple, si facile qu'elle s'étonna de ne pas avoir pensé à cela plus tôt.

Une fois ses malles fermées, elle se demanda qui pourrait les descendre. Car il ne fallait pas compter sur Thomas pour lui rendre ce service. De plus, le déplaisant valet s'empresserait d'aller tout raconter à Ann.

La jeune fille jugea plus sage de demander l'aide de Willy.

« C'est bien le seul allié que j'aie ici », pensa—t-elle ? tout en se hâtant vers les écuries.

Des qu'elle expliqua la situation à Willy, il prit son parti. ;

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Francesca. Je m'occupe de tout. Je passerai par l'escalier de service, je transporterai les malles jusqu'ici et, demain, je m'arrangerai pour vous les apporter à Polsham.

— Vous êtes trop gentil.

— Je vous dois bien ça. Vous avez toujours été correcte avec moi.

Il désigna d'un mouvement du menton le manoir avant d'ajouter:

— On ne peut pas en dire autant pour tout le monde.

— Le comte m'a permis d'amener mes chevaux au château. Mes chevaux, oui, car c'est mon père qui m'a offert Feu—d'Enfer et Boule-de—Neige. Malheureusement, cette dernière n'est pas encore tout à fait remise.

— Des qu'elle sera en forme, je vous l'amènerai, ainsi que Feu-d'Enfer.

— Vous êtes trop gentil, répéta la jeune fille en lui glissant sa dernière pièce d'or dans la main.

Elle ne pouvait certainement pas se permettre une telle générosité mais, en voyant l'expression de Willy, elle ne la regretta pas.

Une demi—heure plus tard, Francesca quittait la Musardiere avec sa petite valise et son carton à chapeaux.

Craignant que sa sœur ou lord Melton ne l'aperçoivent depuis une fenêtre, elle jugea plus prudent de passer par—derrière et d'emprunter le passage resemé aux livreurs.

Puis elle descendit au village à pied.

Ce fut avec une pointe d'appréhension qu'elle arriva devant la grande maison du docteur Armstrong. Comment allait—elle être reçue ?

La porte s'ouvrit et une charmante dame aux cheveux gris argent apparut, souriante.

— Madame Armstrong! s'écria Francesca.

— Je vous ai vue dans la rue et j'ai tenu à vous accueillir moi-même. Mon mari vient tout juste de rentrer. Par ce beau temps, nous allons prendre le thé au jardin.

Mais laissez—moi donc porter cela.

D'autorité, elle se chargea de la valise de la jeune fille.

— Vous étiez très chargée. Ne me dites pas que vous êtes venue de la Musardiere à pied!

Cette réception chaleureuse eut raison de Francesca. A bout de nerfs et de fatigue, elle éclata en sanglots.

Cinq minutes plus tard, elle se retrouva assise dans un fauteuil en rotin, entourée par le médecin et sa femme, tous deux débordants de sollicitude.

Après une tasse de thé et une tranche de cake, elle se sentit un peu mieux.

— Excusez—moi, je n'ai rien mangé à midi... et le petit déjeuner est déjà loin.

— Je vais demander à Mary de vous apporter un peu de viande froide, dit aussitôt Mme Armstrong.

— Non, je vous en prie. Je peux sauter un repas sans que ce soit dramatique.

En s'efforçant de sourire, la jeune fille assura:

— Je me sens déjà mieux.

— Que se passe—t—il? demanda le médecin.

Elle n'avait aucune raison de le lui cacher.

— J'ai quitté le manoir. J'ai été engagée par le comte de Polsham comme gouvernante. Mais je commence seulement demain. .. et il faut que je trouve un endroit pour dormir.

— Notre chambre d'amis est à votre disposition, dit immédiatement Mme Armstrong. Et ce soir, j'espère que vous accepterez de partager notre gigot?

Francesca se remit à pleurer

— C'est trop! Comment vous remercier?

Le médecin eut un bon rire.

— Trop? Un lit et deux tranches de gigot? N'exagérons rien, ma chère Francesca.

La jeune fille s'essuya les yeux et leur raconta comment sa sœur voulait la forcer à épouser lord Melton.

— Je n'ai pas vu d'autre solution que la fuite, termina—t—elle. Par moments...

Elle hésita une fraction de seconde.

— je me demande si Ann n'est pas un peu folle.

Le docteur Armstrong paraissait très soucieux. Après un moment d'hésitation, il déclara:

— Sa mère, la première lady de Longfield, avait des accès de rage terrifiants.

— Plus terribles que ceux d'Ann?

— Dix fois plus. Combien de fois ai—je du lui administrer des

calmants?

Honnêtement, je serais bien incapable de le dire. Elle était dans un état si lamentable qu'il a fallu s'arranger, à la fin, pour que deux infirmières se relaient tout le temps auprès d'elle. Je leur laissais des seringues de sédatif. Des que la crise commençait, elles avaient pour instruction de lui en injecter une. C'était la seule solution!

Francesca était horrifiée.

— J 'ignorais tout cela.

— La situation devenait dramatique, à un point tel que votre père et moi avons même songé à la faire hospitaliser dans. .. dans une clinique spécialisée pour des malades de ce genre.

La jeune fille pâlit.

— Vous voulez dire... un asile pour aliénés?

— Hélas! Nous ne trouvions pas d'autre solution. Nous craignions qu'elle ne s'attaque aux domestiques. Elle aurait été capable de...

— de... de tuer?

Le docteur Armstrong hocha gravement la tête.

— A certains moments, tout était possible.

— Et puis elle est morte.

— Oui, elle est morte.

Prise d'un soudain soupçon, Francesca demanda:

— Comment ?

— A quoi bon vous le cacher maintenant, après vous avoir dit tout cela?

D'un ton neutre, le Vieux médecin déclara:

— Un jour, elle a réussi à échapper à la surveillance de l'infirmière. Elle est montée sur le toit... et s'est jetée dans le vide.

— Mais c'est terrible, c'est horrible!

Mme Arinstrong posa sa main sur celle de la jeune fille.

— Tout cela est bien loin, maintenant. Nous avons tous été si heureux quand votre père a épousé votre mère! Elle était si douce, si jolie...

Le médecin restait soucieux.

— Quelques jours avant de mourir, votre mère m'a dit qu'elle s'inquiétait beaucoup pour vous. *« Je me suis arrangée pour que ma petite Francesca passe le plus de temps possible à l'étranger; Elle m'en veut un peu, sans comprendre que j'ai uniquement agi pour son bien. J'espère de tout mon cœur qu'elle se mariera en France ou en Italie. Ce que je redoute par-dessus tout? C'est qu'elle n'ait le malheur de se retrouver un jour au manoir, seule avec Ann. »*

Francesca hocha tristement la tête.

— C'est arrive. Soit, Ann n'a pas tenté de me tuer... Mais ce mariage avec lord Melton serait pour moi pire que la mort.

Le lendemain matin, le soleil brillait quand le docteur Armstrong déposa Francesca devant le perron du château de Polsham.

Il lui tendit sa valise.

— N'oubliez pas que nous sommes la. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez jamais à faire appel à nous.

— Merci, dit la jeune fille avec reconnaissance. Merci pour tout.

Elle suivit des yeux le cabriolet qui descendait la longue allée ombragée. Puis elle se tourna avec appréhension vers le château. De nouveau, il lui parut hostile avec sa porte close et ces dizaines, ces centaines de fenêtres étincelantes.

L'angoisse la submergea, Soit, elle avait trouvé ici un refuge, ainsi que le moyen de gagner sa vie, Mais rien n'était encore assuré. Saurait-elle apporter à ces trois enfants sans mère assez de tendresse et de compréhension? Tout en les éduquant avec suffisamment d'habileté pour qu'ils ne se révoltent pas? Les deux aînés n'étaient pas très faciles, elle avait pu s'en rendre compte la veille.

« La tâche ne sera pas aisée, pensa—t—elle. Et je ne dois pas me faire d'illusions: si je ne parviens pas à la remplir correctement, le comte n'hésitera pas à me licencier »

En gravissant les marches du perron, elle se souvint avec nostalgie du charmant Julian Fitzherbert. Certes, celui—ci ne faisait qu'une seule et même personne avec le comte de Polsham. Et ce dernier s'était, lui aussi, montré charmant — tout au moins au début. Mais, des qu'il avait compris qu'elle cherchait un emploi, son attitude avait changé.

« Il faut que je m'habitue à mon nouveau statut », se dit-elle encore.

Le valet qu'elle avait vu la veille ouvrit la porte.

— Bonjour mademoiselle de Longfield. Milord est sorti à cheval mais m'a demandé, si vous arriviez avant son retour de vous montrer votre appartement.

Un appartement? Étonnée, la jeune fille le suivit dans l'escalier d'honneur, puis dans tout un dédale de couloirs.

— Comment vous appelez-vous? demanda—t—elle.

— Albert, mademoiselle.

Il ouvrit une porte donnant sur un petit salon au plafond bas. Une chambre y faisait suite.

— Vous voici chez vous. La salle de bains se trouve de l'autre cote du couloir. Vous la partagerez avec les enfants.

Francesca ne pouvait pas se plaindre. Elle était loin de s'attendre à être aussi bien logée. Avisant ses bagages qui s'empilaient à l'entrée du salon, elle déclara:

— Je vois que mes malles sont déjà arrivées.

— Oui, un jeune garçon d'écurie est venu les déposer, il y a moins d'une demi-heure.

Eh bien, Willy n'avait pas perdu de temps!

— Je les déferai plus tard, dit—elle en posant sa capeline en paille noire sur un fauteuil. Ce château est si vaste que je crains de m'y perdre, les premiers temps tout au moins. Cela ne vous ennuie pas de me conduire auprès des enfants, Albert?

Avait—elle employé le ton juste pour parler au valet? La position des gouvernantes était assez ambiguë, à mi—chemin entre le personnel et les maîtres.

La jeune fille se rendait compte qu'elle devait manifester une certaine réserve, tout en restant amicale.

— Certainement, mademoiselle. Je pense qu'ils doivent être près du lac.

Tout en accompagnant Albert dans le labyrinthe des couloirs, Francesca déclara:

— S'ils sont près du lac, je n'ai pas besoin que vous me montriez le chemin.

— Comme vous voulez, mademoiselle. Mais, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler. Je suis à votre disposition.

— Merci, Albert.

Elle n'eut aucun mal à trouver les enfants. Rupert et James, à plat ventre sur la jetée, un bras dans l'eau, semblaient très absorbés. Quant à Lucy, assise sur un banc, elle s'essuyait les yeux.

Des qu'elle vit Francesca, la petite fille courut vers elle.

— Bonjour, mademoiselle.

La jeune fille se pencha pour l'embrasser

— Bonjour; ma petite Lucy

— Les garçons ne veulent pas jouer avec moi.

— Que font-ils?

— Ils pêchent.

— Allons voir cela.

Dans l'eau transparente, on voyait évoluer quelques petits poissons gris au-dessus des graviers et des herbes aquatiques,

— Bonjour Rupert, bonjour James.

Pas de réponse,

— Vous ne voulez pas me dire bonjour?

— Bonjour, firent—ils ensemble, totalement absorbés par la tâche

difficile d'attraper des poissons à la main.

Comment aurait-elle pu laisser passer cela!

— Ma mère disait toujours que l'on jugeait les gens d'après leurs manières. Ceux qui oublient de se lever et de regarder la personne qu'ils saluent droit dans les yeux sont considérés comme des gens très impolis.

— Maman disait que les bonnes manières étaient très importantes, déclara Lucy d'un air docte. Moi, je vous ai dit bonjour comme il fallait, n'est—ce pas?

— Oui, ma petite Lucy.

Les frères se relevèrent, visiblement gênés.

— Bonjour, mademoiselle, dit Rupert en s'inclinant, aussitôt imité par son cadet.

Francesca remarqua qu'il avait les mêmes yeux gris que son père. Les prunelles de James et de Lucy étaient en revanche d'un étonnant bleu pale presque translucide.

— Avez—vous pris beaucoup de poissons?

— Pas un seul! s'exclama Rupert avec dégoût. Ils sont malins! Ils filent des qu'on essaie de les toucher...

— Et puis ils sont trop petits, renchérit James. Il faudrait aller jusqu'à la rivière pour en trouver des gros.

— Je voudrais bien pouvoir pêcher dans la rivière, soupira Rupert. Mon parrain m'a offert une canne à pêche et je ne peux jamais l'utiliser

— Comment est-ce possible? s'étonna Francesca.

— Père ne veut pas que j'aille jusqu'à la rivière tout seul.

— Nous pourrions aller nous promener par là jour, tous les quatre? suggéra la jeune fille.

— Et je pourrais pêcher?

— Bien sur

— Quand? Cette après—midi?

— Une autre fois.

Rupert parut très déçu.

— Aujourd'hui, j'ai besoin que vous me rendiez un grand service.

— Comment cela? demanda l'enfant avec curiosité.

— Albert m'a montré ma chambre, qui se trouve près des vôtres. Mais je crains de me perdre dans cette immense demeure. Comment avez—vous réussi à retrouver votre chemin, à votre arrivée?

— Les deux premiers jours, nous avons exploré le château de fond en comble, dit James.

— De la cave au grenier, renchérit Rupert.

D'un air important, il enchaîna:

— Et nous avons très vite réussi à nous repérer.

— Je voudrais bien que vous m'appreniez comment, dit la jeune fille avec tout le sérieux voulu. Acceptez—vous de me donner un cours d'orientation?

La perspective de dispenser une leçon à leur gouvernante leur parut si amusante qu'ils n'hésitèrent pas.

— Allons-y !

Rupert se tourna vers son frère.

— Le premier arrive au château!

Sans s'être davantage concertés, ils détalèrent.

— Nous allons suivre tranquillement, comme des dames, dit Francesca à Lucy.

— Je peux courir aussi vite qu'eux, assura la petite fille.

Avec ressentiment, elle montra la jolie robe en mousseline blanche qui lui arrivait presque aux chevilles.

— Mais comment voulez-vous que je les suive sans tomber?

Francesca ne fit pas de commentaires. Cela ne l'empêchait pas d'avoir une opinion bien sentie.

« La vie est injuste. Pourquoi les filles doivent-elles être tout le temps empêtrées dans de longues jupes inconfortables ? Sans parler des jupons! Et encore moins des corsets »

Elle craignait un peu que les deux aînés n'aient profité de leur course pour s'échapper.

Pas du tout.

Avec soulagement, elle constata qu'ils l'attendaient devant le perron, installés à califourchon sur chacun des imposants lions en pierre qui flanquaient la balustrade.

Ils la suivirent dans le hall et, prenant leur rôle très au sérieux, se mirent en devoir de lui faire visiter tout le château.

Une fois arrivée dans l'impressionnante galerie de peinture où l'on voyait des portraits de générations de Comtes et de comtesses de Polsham, ainsi que ceux de plusieurs souverains, Francesca s'arrêta devant un tableau représentant Charles I.

— Savez—vous qui est ce roi?

— Ah, bon? C'est un roi? demanda Rupert.

— Bien sur, fit sa petite sœur avec importance. Il porte une couronne.

— Qui est-ce? insista la jeune fille.

— Je n'en sais rien, avoua James.

— Moi non plus, admit enfin Rupert, pas très fier de se montrer aussi ignorant.

— Il s'agit de Charles I, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande au XVI^e siècle. Il a été décapité.

— Décapité? répéta Lucy.

— Cela veut dire qu'on lui a coupé la tête, déclara James en faisant mine de passer un couteau sur la gorge de sa sœur

l'enfant courut se réfugier près de Francesca.

— James est méchant.

— Maintenant, je m'en souviens, déclara Rupert. Charles I a été décapité parce qu'il voulait gouverner sans le Parlement.

Hochant la tête d'un air sagace, il poursuivit :

— Père a sa place au Parlement, à la Chambre des lords.

— Quelle est la différence entre la Chambre des lords et la Chambre des communes ?

Une discussion animée suivit. Les deux garçons semblaient très intéressés par ce que leur apprenait leur gouvernante. En revanche, Lucy se mit à bailler.

— Je m'ennuie.

Francesca pouvait comprendre que sa leçon d'histoire — car c'en était une, même si Rupert et James n'en étaient pas conscients — ne soit pas à la portée d'une petite fille de six ans.

Elle aperçut un piano au bout de la galerie, alla s'y asseoir et attaqua une mazurka de Liszt. Lucy l'écoutait avec émerveillement.

— Comme j'aimerais jouer du piano !

Soudain, elle parut sur le point de pleurer :

— Mais la dernière gouvernante a estimé que je n'étais pas douée.

« C'est vraiment stupide de dire des choses pareilles à une enfant, pensa Francesca.

Comment Lucy pourrait-elle être sûre d'elle après s'être fait rabrouer ainsi ? »

A voix haute, elle déclara :

— Je vous apprendrai. Je suis sûre que vous saurez très vite jouer de jolies sonates de Scarlatti.

Elle n'avait pas remarqué la photographie encadrée d'argent qui était posée sur le piano. Lucy se haussa sur la pointe des pieds pour s'en emparer

— Ma maman... dit-elle en la montrant à Francesca.

Cette dernière contempla le portrait d'une très jolie femme souriante. Puis, après avoir remis la photo en place, elle prit Lucy dans ses bras.

— Votre maman doit vous manquer beaucoup, dit-elle gentiment.

Rupert se raidit, James baissa la tête en contemplant le bout de ses bottines, et leur sœur éclata en sanglots.

Francesca serra l'enfant contre son cœur.

— Notre mère est morte en tombant de cheval, dit Rupert en retenant ses larmes.

Francesca comprit qu'il fallait trouver un autre sujet de conversation, sinon ils allaient tous les trois se mettre à pleurer

— Mais, grâce au ciel, votre père est toujours là.

— Il est toujours occupé. Il doit restaurer le château, s'occuper du domaine.

— Le château est maintenant remis en état. Votre père va certainement trouver un peu plus de temps à vous consacrer

— Cela m'étonnerait, grommela Rupert en donnant un coup de pied dans une porte.

Francesca feignit de ne pas avoir remarqué ce geste rageur.

— Vous intéressez-vous à la photographie? demanda-t-elle avec un enthousiasme quelque peu forcé. Je possède un appareil. Allons le chercher Ils la suivirent dans sa chambre. Pendant qu'elle ouvrait sa malle, Lucy drapa autour de sa tête l'une des écharpes en soie noire qui étaient pliées sur le lit.

— J'aime bien être photographiée, dit-elle naïvement en se contemplant dans la glace.

— J'ai une idée! s'exclama Francesca. James, nouez cette écharpe sur votre tête. Et vous, Rupert, mettez ce petit tricorne. Regardez-vous dans la glace! Vous avez l'air de pirates. Je vais vous photographier près du lac ainsi déguisés. Nous allons imaginer des mises en scène amusantes. Qu'en dites-vous?

— Je serai un pirate aussi? demanda Lucy.

— Non, vous serez la princesse que les pirates vont kidnapper.

— Alors, il faut que je me déguise.

— Je ne pense pas que ce sera nécessaire. Dans votre robe blanche, vous avez l'air d'une vraie princesse.

— Il me faudra une couronne.

Son petit visage s'éclaira.

— J'en ai une dans ma caisse de jouets. Maman me l'avait achetée quand je suis allée à un goûter costumée en fée.

— A ce goûter, Rupert et moi étions en soldats, dit James. Je vais chercher nos épées. Nous en aurons besoin: les pirates sont toujours armés.

Rupert entra lui aussi dans le jeu.

— Il nous faudrait des bandeaux noirs pour mettre sur un œil. Les pirates sont toujours borgnes.

— Nanny a sûrement du tissu, allons le lui demander.

Francesca suivit les enfants à la lingerie, ou la personne d'un certain âge qui s'était occupée d'eux depuis toujours repassait leurs vêtements, tout en bavardant avec les deux lingères.

Des que Rupert lui expliqua ce qu'ils cherchaient, elle découpa deux bandes de satinette noire.

— Voilà de quoi vous transformer en vrais forbans.

Les enfants disparurent sous une table pour caresser un gros chat tigré qui sommeillait dans une corbeille. Nanny en profita pour se tourner vers Francesca.

— Cela fait plaisir de les voir s'amuser, dit—elle. C'est qu'ils se sentent un peu seuls ici.

D'un ton où perçait un certain ressentiment, elle ajouta:

— A Londres, ils avaient beaucoup de petits amis qu'ils retrouvaient dans les jardins de Kensington.

La jeune fille devina qu'elle aussi devait regretter les jardins et les

papotages avec les autres nurses.

Nanny hocha la tête.

— Au moins, ils ne s'ennuient pas avec vous. Les autres gouvernantes ne savaient que les garder enfermés dans la salle de classe. Des enfants ne peuvent pas passer toute la journée à faire des dictées ou du calcul!

— Il faudra bien y venir Mais, pour le moment, je cherche surtout à les apprivoiser Une fois qu'ils m'auront acceptée, tout sera plus facile.

— Espérons que vous réussirez. Il y a longtemps que je ne leur ai vu de mines aussi réjouies. C'est le ciel qui vous envoie, mademoiselle!

Une fois arrivée près du lac, son appareil à la main, Francesca regarda autour d'elle.

— Voyons, où allez-vous vous placer pour que notre petite saynète soit réussie?

Lucy vous pourriez vous cacher dans ces hautes herbes... mais pas trop. Il faut que l'on puisse voir votre couronne et votre jolie robe. Quant aux garçons...

Une idée lui vint.

— Si vous alliez dans la barque? suggéra-t-elle. Vous brandiriez vos épées d'un air intrépide, prêts à attaquer

Un peu inquiète, elle les mit en garde.

— Mais surtout, ne faites pas les fous! Je n'ai pas envie de voir cette embarcation se renverser. Et de toute façon, si vous voulez que les photographies soient réussies, vous devez prendre la pose et ne plus bouger.

Pendant qu'ils se mettaient en place, elle régla son appareil.

— Parfait!

La jeune fille venait d'appuyer sur le déclencheur quand, d'une voix qui claqua comme un coup de fouet, le comte lança:

— Que faites-vous ici? Rupert, James, je vous avais formellement interdit de jouer dans ce canot!

Piteux, les deux frères sautèrent sur la jetée. Francesca se sentait tout aussi confuse que ses petits élèves. Quel début lamentable pour la nouvelle gouvernante!

Lucy se précipita vers son père.

— Je suis la princesse!

— Nous prenons des photos, milord, expliqua Francesca, horriblement mal à l'aise.

C'est moi qui ai dit aux garçons de monter dans la barque. Me rendant compte qu'elle n'était pas très stable, je leur ai bien recommandé de ne pas bouger. Je crains d'avoir agi de manière inconsidérée. ..

Allait-il lui annoncer qu'elle était renvoyée? Ou se contenter de lui rappeler qu'elle était censée travailler dans la salle de classe? Au lieu de cela, il examina ses fils:

— Vous avez l'air de pirates. Ou avez-vous trouvé ces déguisements?

— Ils sont faits de bric et de broc, dit Francesca. Chacun a participé, même Nanny.

Le comte haussa les sourcils.

— Nanny s'est rangée de votre côté, mademoiselle de Longfield ?

— Elle s'est montrée très coopérative.

— Si vous avez rencontré son approbation, je ne peux que vous féliciter.

Sa colère semblait tombée, et la jeune fille se sentit un peu rassérénée.

— J'essaie d'introduire une leçon d'histoire en partant des pirates. Ceux-ci nous amèneront aisément à la découverte de l'Amérique. Nous prendrons alors un atlas et une mappemonde pour situer certains pays.

— Voilà une leçon d'histoire peu conventionnelle, fit-il.

Mais il semblait maintenant amusé.

Les enfants s'étaient éloignés de quelques mètres, les laissant seuls. Soudain troublée par la proximité du comte, Francesca sentit les

battements de son cœur s'accéléraient.

Julian avisa le petit Brownie de la jeune fille.

— Vous savez donc employer ce genre d'appareil moderne, mademoiselle ?

— Oui, milord. Lorsque j'ai accès à une chambre noire, je suis même capable de développer mes clichés.

— Je m'intéresse moi-même à la photographie et j'ai fait installer un laboratoire au deuxième étage du château. Il est à votre disposition.

— Merci beaucoup, milord.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Et si vous surveillez bien James et Rupert pendant que vous les photographiez avec un poignard en fer blanc entre les dents, ils peuvent aller sur la barque.

— Merci beaucoup, milord, répéta la jeune fille. Cela va leur faire plaisir de pouvoir continuer cette séance. Ils étaient tous les deux assez penauds. Et moi aussi.

— Je n'avais pas remarqué votre présence à quelques pas. Quand je les ai vus sur ce canot, mon sang n'a fait qu'un tour.

Sur ces entrefaites, le majordome s'approcha.

— Milord, nous venons de recevoir la visite de lord Melton.

— Lord Melton ?

— Il souhaite avoir un bref entretien avec Mlle de Longfield.

Chapitre 5 :

Lord Melton ? Au château de Polsham ?

Francesca devint toute pâle. Elle s'apprêtait à dire au comte que, non, à aucun prix, elle ne voulait voir cet homme.

Hélas, celui-ci, tout essoufflé, apparut à quelques pas derrière le majordome.

Tout en s'essuyant le front, il haleta :

— Vous... vous me voyez navré de... de troubler cette petite scène champêtre.

Le comte le regarda d'un air interrogateur

— Mais en... en tant que... que vieil ami de la famille Longfield, poursuivit—il, j'espère que... que vous me permettez d'échanger quelques mots avec Mlle de Longfield.

— Certainement, assura le comte, qui était soudain devenu très froid. Mademoiselle, emmenez donc votre visiteur jusqu'au labyrinthe.

Il désigna, un peu plus loin, de grands buis bien taillés dans lesquelles Francesca n'aurait jamais osé s'aventurer seule — et encore moins en compagnie de lord Melton.

La jeune fille adressa un coup d'œil meurtrier au grand—oncle de Pierre Fournier.

— Je n'ai de secrets pour personne.

Après lui avoir fait une petite révérence, elle enchaîna :

— Par conséquent, milord, vous pouvez me dire ici tout ce que vous avez à me dire.

— Je préfère vous parler sans témoins.

Francesca tenta de se raisonner. Depuis qu'elle avait quitté le manoir, elle n'était plus à la merci de sa sœur. Qu'avait-elle à craindre à Polsham? Rien.

Quelques minutes plus tard, elle se retrouva derrière de hautes haies de buis en compagnie de lord Melton qui paraissait de plus en plus essoufflé.

Cela ne l'empêcha pas d'essayer de la prendre dans ses bras. Devinant ses intentions, elle recula d'un bond.

— Ah, vous vous y entendez pour aguicher les hommes, ma jolie, fit-il avec indulgence.

— Je n'ai que peu de temps à vous consacrer, lui dit—elle d'un ton peu amène. Je travaille.

Il essuya de nouveau son front couvert de sueur.

— Vous travaillez, oui. Quel choc quand j'ai appris que vous étiez devenue gouvernante!

Il prit un air blessé.

— Et vous ne m'avez pas dit au revoir en partant.

— Excusez—moi. Tout s'est passé si vite.

— Trop vite. Quand je pense que je n'ai même pas eu le temps de vous demander de devenir ma femme!

— Milord, je ne...

— La nouvelle lady Melton! claironna—t—il avec fierté.

La-dessus, il l'enveloppa d'un regard possessif.

—Vous ne vous attendiez pas à un tel honneur, n'est-ce pas? Songez, je vous prends sans dot! Je...

Incapable d'en entendre davantage, elle lui coupa la parole.

— Je suis désolée. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, mais je ne peux l'accepter.

— Pourquoi?

Il laissa échapper un ricanement.

— Ah, je comprends ! Vous faites partie de ces femmes qu'il faut prier...

Il mit la main sur son cœur.

— Ma chère Francesca, vous êtes ravissante et, des que je vous ai vue, j'ai su que vous étiez faite pour moi. Je vous couvrirai de cadeaux, je vous offrirai tout ce que vous voulez. Vous vivrez dans un château aussi beau que celui—ci, vous aurez des chevaux, des bijoux, des toilettes...

— Je suis désolée, répéta Francesca, mais tout cela ne m'intéresse pas.

Stupéfait, il s'écria:

— Je ne comprends pas! Je mets ma fortune à vos pieds, je vous offre une position dans le monde, et...

— Et je vous en remercie, coupa-t—elle. Mais je le répète: cela ne m'intéresse pas.

— Ce n'est pas possible!

Comprenant qu'elle ne devait lui laisser aucun espoir, sinon il risquait de l'importuner sans fin, elle déclara:

— Sachez que je ne vous aime pas...

— Peuh! l'amour viendra après le mariage.

— Je ne vous aime pas, répéta-t—elle. Je ne vous aimerai jamais, et jamais je n'accepterai de devenir votre femme.

En le voyant devenir presque violet, elle craignit qu'il n'ait une attaque.

— Petite intrigante! siffla-t-il entre ses dents. Je devine ce que vous avez en tête!

Vous croyez que le comte de Polsham vous proposera de l'épouser?

En ricanant, il poursuivit:

— Ha, ha! Vous rêvez! Il fera de vous sa maîtresse, à la rigueur et, un beau jour lassé de vos charmes, il vous mettra à la porte et vous vous retrouverez sans rien.

Il fit des moulinets avec sa canne.

— Pas d'emploi, pas d'argent, sans compter une réputation perdue. C'est cela qui vous attend, ma belle, si vous restez ici. Moi, en revanche, je vous propose une solution fort honorable.

— Je. ..

— Pas un mot de plus. Mes affaires m'obligent à retourner demain dans le Northumberland.

« Quelle bonne nouvelle! » pensa la jeune fille.

Elle avait eu tort de se réjouir trop vite.

— Mais je reviendrai bientôt! Cela vous laissera tout le temps de prendre la décision qui s'impose.

— Je viens de vous dire...

Il ricana de nouveau.

— Je fais le pari, ma belle, que vous vous lasserez vite de travailler! Et que ma proposition vous paraîtra alors très alléchante.

— Je vous ai déjà dit que...

— Que préférez—vous? Un misérable emploi? Ou un avenir doré? Deux voies bien différentes s'ouvrent à vous. Ne vous trompez pas de chemin!

Sur ces mots, il fit tournoyer sa canne au-dessus de sa tête.

— A bientôt, jolie Francesca. Réfléchissez. Réfléchissez sérieusement!

Cinq minutes plus tard, la jeune fille retrouvait Julian et ses enfants près du lac.

— Je suis navrée, dit—elle au châtelain. Je ne m'attendais pas à recevoir de visites ici.

« Surtout celle-ci », ajouta—t—elle intérieurement,

— Vous n'êtes pas en prison.

— Non, bien sur Mais je crains que...

Sans terminer sa phrase, elle soupira.

— Que craignez-vous ?

Que lord Melton revienne l'importuner. Pouvait—elle demander au majordome de lui dire qu'elle était absente ?

« Je suis ici depuis trop peu de temps pour avoir de telles exigences. Plus tard, peut-

être. De toute manière, puisque lord Melton doit retourner dans le Northumberland.

Je devrais être tranquille pendant un certain temps. »

— Que craignez—vous? redemanda le comte.

Elle s'efforça de sourire.

— Oh, rien... Je m'en voudrais de vous ennuyer avec mes petits soucis.

A ce moment-la, les enfants créèrent une diversion en se précipitant vers elle,

— Que faisons—nous maintenant ?

Grâce au ciel, malgré ses soucis, la jeune fille n'était jamais à cours d'idées.

— Que diriez-vous d'une partie de croquet? proposa—t-elle.

Se tournant vers le comte, elle poursuivit:

— Milord acceptera peut-être de jouer avec nous?

Le voyant hésiter, elle déclara à mi-voix:

— Les jeux font aussi partie de l'éducation.

Il consulta sa montre de gousset avant de murmurer:

— Pourquoi pas, après tout? Nous avons le temps avant le déjeuner.

Avec un rire amuse, il ajouta:

— Mais il y a bien longtemps que je n'ai pas touché a un maillet de croquet.

— James et moi sommes des champions, déclara Rupert. Vous allez être battu a plate couture, père.

Le comte éclata de rire.

— Nous verrons bien!

Les enfants se dirigèrent en courant vers la pelouse où étaient disposés les arceaux du jeu de croquet, tandis que les deux adultes les suivaient sans hâte.

— Avez—vous eu suffisamment de temps pour vous entretenir avec lord Melton?

demanda Julian de Polsham.

— Oui, merci.

D'un ton neutre, la jeune fille poursuivit:

— C'est le grand—oncle de mon beau—frère. Il séjournait à la Musardièrre et. .. et il souhaitait me faire ses adieux avant de repartir dans le Northumberland.

Elle toussota.

— Je suis vraiment navrée d'avoir reçu une visite des le premier jour. J'espère que cela ne se renouvellera pas.

— Je vous le répète: vous n'êtes pas en prison.

Après un silence, le comte déclara:

— J 'ai appris que l'on avait apporté vos bagages ce matin. Si vous avez des objets de valeur, n'hésitez pas à me les confier, je les mettrai en sûreté dans le coffre-fort. Les domestiques sont au-dessus de tout soupçon, mais il y a encore au château quelques équipes d'ouvriers. Oh, ils sont certainement très honnêtes! Je préfère cependant ne pas prendre de risques.

Francesca faillit lui dire qu'elle ne possédait rien de précieux. Puis elle se souvint de la montre en or de son père, des perles de sa mère... et de son passe-port.

— Merci beaucoup, milord. Je vous apporterai les deux ou trois choses auxquelles je tiens plus tard.

En début de soirée, pendant que leur Nanny et une femme de chambre donnaient leur bain aux enfants avant de les mettre au lit, Francesca descendit trouver le comte dans son bureau.

Lorsqu'elle frappa, il lança d'un ton rogue:

— Oui?

Elle pénétra dans la pièce sur la pointe des pieds et le trouva assis devant un monceau de documents.

Il lui adressa un coup d'œil peu amène.

— Ah, c'est vous, mademoiselle de Longfield?

— Excusez-moi, vous êtes occupé. Je reviendrai à un autre moment.

Il se leva.

— Non, non. De quoi s'agit-il?

Il semblait de très mauvaise humeur alors que, dans la matinée, il avait l'air tellement détendu !

La jeune fille posa sur le bureau le petit sac dans lequel elle avait mis ses trésors.

— Vous m'aviez proposé de vous confier les objets de valeur que je possédais afin que vous les mettiez dans le coffre.

Elle ouvrit le sac.

— Je n'ai pas grand—chose. La montre de mon père, les perles de ma mère, une miniature.

— Tout cela est très joli... dit—il en examinant chacun des objets qu'elle lui montrait.

Il leva les yeux vers elle.

— Vous n'avez pas d'autres bijoux?

— Non. Ceux que possédait ma mère ont tous été vendus.

— Quel dommage!

Francesca sortit enfin son passeport du sac.

— Je pense qu'il est plus prudent que vous gardiez également cela sous clef.

— Vous avez raison. Vous possédez donc un passeport? Parfait! Cela pourra être utile dans le cas où je déciderai d'emmener mes enfants à l'étranger. J'aimerais alors que vous puissiez nous accompagner.

— Volontiers, milord.

Il lui adressa un bref sourire.

— Je tenais et vous féliciter pour la manière dont vous avez su vous faire adopter par ces trois petits diables.

— Oh, ce ne sont pas des diables, milord! Protesta la jeune fille. Je les aime déjà beaucoup.

Il haussa les sourcils.

— Eh bien... tant mieux!

Après un silence, il remarqua:

— Vous ne ressemblez pas aux gouvernantes traditionnelles. Mais vous n'en êtes pas une non plus. Peut-être saurez-vous leur rendre cette joie de vivre qu'ils ont perdue à la mort de leur mère.

— Si j'arrivais à ce résultat, je serais fier de moi, milord.

Le comte jeta un bref coup d'œil au petit verre qui était posé à côté de lui sur un plateau d'argent. L'espace d'un instant, Francesca crut qu'il allait lui proposer de boire un sherry avec lui,

Au lieu de cela, il ouvrit un autre dossier.

— Pardonnez-moi, mais je dois préparer des documents à l'intention de l'avocat que j'attends demain matin.

La jeune fille eut la désagréable impression d'être congédiée. Elle fit une petite révérence.

— Bonsoir, milord.

— Bonsoir, mademoiselle.

Au cours des jours qui suivirent, Francesca parvint à persuader les enfants de passer deux heures par jour dans la salle de classe. Au début, fort réticents, ils découvrirent vite que les cours dispensés par leur nouvelle gouvernante pouvaient se révéler très intéressants. La jeune fille espérait pouvoir bientôt parvenir à les retenir un peu plus longtemps devant des livres, des cahiers ou le tableau noir. Mais elle avait la sagesse de ne rien précipiter.

Le reste du temps, ils prenaient des photographies destinées à illustrer un album dont le titre était déjà trouvé: Histoire des pirates de Polsham. Ils jouaient au tennis ou au croquet. Ils allaient nager à l'endroit où le lac était peu profond. Et chaque matin, ils montaient à cheval.

Le comte était venu une fois les rejoindre pour une partie de tennis. A cette exception près, il ne voyait pratiquement jamais les élèves de Francesca, sauf lorsqu'il les croisait par hasard dans un couloir.

Francesca avait l'impression que Julian et ses enfants menaient des

vies parallèles, sans guère se rencontrer.

« Ce n'est pas normal », pensait-elle.

Un jour, Rupert lui dit d'un air déprimé :

— Père a promis de monter à cheval un jour avec nous. Mais quand viendra-t-il ?

— Oui, quand ? fit James dans un triste écho.

— Le savez—vous, mademoiselle ? demanda Lucy.

— Bientôt, je l'espère, assura la jeune fille.

En fin de matinée, après avoir envoyé ses trois élèves se laver les mains, Francesca prit son courage à deux mains et alla frapper à la porte du bureau de Julian de Polsham.

— Entrez.

Il parut surpris de voir la jeune Elle.

— Oui ? fit-il d'un ton bref.

Francesca ne s'était pas encore habituée à ses changements d'humeur, un moment charmant, il pouvait, trente secondes plus tard, se montrer très sec.

— Excusez-moi de vous déranger, milord.

— Je vous écoute.

— Vous avez promis aux enfants de monter un jour à cheval avec eux. Chaque matin, ils vous attendent... et si vous saviez à quel point ils sont déçus de ne pas vous voir !

— J'avais complètement oublié cette promesse, Vous avez raison de me la rappeler.

Il griffonna quelques mots sur son agenda.

— Voilà, c'est noté. Merci de me rappeler à mes devoirs.

Parlait-il sérieusement ou se moquait-il d'elle ?

Francesca aurait été bien incapable de le deviner

— Est—ce tout? demanda-t-il avec un léger sourire. Avez—vous d'autres suggestions à me faire?

— Je sais que vous êtes très occupé...

Sans hésiter davantage, elle lança d'un trait:

— Mais cela ferait beaucoup de bien aux enfants de déjeuner de temps en temps avec vous.

Il parut stupéfait.

— A la nursery?

C'était la que Rupert, James et Lucy prenaient le repas de midi en compagnie de leur gouvernante. Le soir, ils dînaient de bonne heure, surveillés par leur Nanny, et un peu plus tard, Francesca se contentait d'un plateau dans sa chambre.

— Non, pas à la nursery! protesta-t-elle. Mais dans la salle à manger !

Devant l'air dubitatif du comte, elle insista:

— Il faut qu'ils apprennent à se tenir correctement à table, servis par des valets. Cela doit leur paraître tout naturel et les aidera, plus tard, à tenir leur place dans la société.

— Ma foi, vous n'avez pas tort, admit Julian en pressant un bouton.

Le majordome apparut quelques instants plus tard.

— Vous avez sonné, milord?

— Oui, Hawkins. Je ne déjeunerai pas seul aujourd'hui.

Le majordome adressa un bref regard de côté à la jeune fille.

— Combien faut-il prévoir de couverts en supplément, milord?

— Quatre, s'il vous plaît. Les enfants et Mlle de Longfield me rejoindront dans la salle à manger.

— Les enfants et Mlle de Longfield? répéta le majordome.

— C'est cela, Hawkins. Et désormais, à moins que je ne vous donne d'autres instructions, arrangez-vous pour que le couvert soit mis pour cinq tous les jours à l'heure du déjeuner.

— Bien, milord, fit le majordome d'un air pincé.

Le comte attendit qu'il ait quitté la pièce pour adresser un sourire complice à Francesca.

— Il n'approuve pas du tout la présence d'enfants à table.

— C'est plutôt ma présence qu'il n'approuve pas.

— Non. Comme tous les autres domestiques, il pense que la meilleure chose que j'ai faite depuis mon arrivée au château a été de vous engager. La jeune fille se sentit rougir

— Je vais tout de suite annoncer cette grande nouvelle à mes petits élèves. Ils vont être fous de joie. Merci, milord.

En faisant leur entrée dans la grande salle à manger; les enfants paraissaient un peu intimidés. Lucy ouvrit de grands yeux.

— Nous allons déjeuner ici? Vraiment? demanda-t—elle tandis qu'un valet tenait la chaise ou elle allait s'asseoir.

— Je commençais à en avoir assez d'être tout seul devant ces tableaux, dit le comte en désignant les superbes natures mortes qui ornaient les murs. Aussi, quand Mlle de Longfield a suggéré que vous me teniez compagnie à midi, j'ai tout de suite accepté.

Rupert regarda sa gouvernante d'un air accusateur

— Vous aviez dit que cette idée venait de mon père.

Julian ne cilla pas.

— C'est la vérité. Comme les travaux de restauration se terminent et absorbent un peu moins de mon temps, j'ai décidé de vous consacrer un peu plus de temps. J'en ai parlé à Mlle de Longfield et, tous les deux ensemble, en fait, nous avons pensé que la meilleure solution serait que nous nous retrouvions à l'heure du déjeuner. Tous les deux ensemble. .. Ces quelques mots avaient suffi à troubler Francesca qui, en même temps, admirait l'adresse avec laquelle le comte avait su rattraper la situation.

Dirigés par le majordome, trois valets faisaient le tour de la table dans un silencieux ballet parfaitement bien organisé.

Après s'être servie maladroitement, Lucy examina d'un air soucieux ses nombreux couverts en argent.

— C'est bien compliqué. Comment deviner ceux qu'il faut utiliser?

— Rien de plus facile, dit Rupert d'un air supérieur. Maman nous a toujours dit qu'il fallait commencer par les plus éloignés de l'assiette.

Julian parut étonné.

— Il vous serait donc arrivé de prendre des repas avec votre mère?

— Oui, quand vous n'étiez pas là, répondit James.

— Elle disait qu'elle se sentait seule et qu'elle aimait bien nous avoir autour d'elle, fit Lucy.

Le comte demeura silencieux, mais son visage s'était assombri.

Francesca jeta un coup d'œil autour d'elle. Le tableau aux dimensions imposantes qui se trouvait au fond de la pièce lui fournit l'occasion de faire diversion.

— Serait—ce une scène de la bataille de Waterloo, milord ? demanda-t—elle.

— En effet.

Les enfants se tournèrent vers le tableau.

— Il y a des morts et des blessés, dit Lucy. Je vois du sang. Quelle horreur!

— On s'entre tue toujours dans les batailles, expliqua Rupert d'un petit air supérieur.

— Waterloo? murmura James.

— En 1815, Napoléon III fut défait à Waterloo par Wellington avec l'aide des Prussiens, expliqua Francesca. Nous devrions trouver un récit de cette bataille dans vos livres d'histoire.

— Et dans la bibliothèque, vous pourrez également consulter des albums illustrés au sujet de cette période agitée de l'histoire, dit le comte.

Francesca hochait la tête.

— Cela devrait être très intéressant, n'est-ce pas, Rupert ?

— Certainement.

Les yeux de l'enfant se mirent à briller

— Père, quand je serai grand, je voudrais servir dans la cavalerie.

— Tu iras donc dans le régiment où j'ai passé moi-même plusieurs années. Tu feras un bel officier, Rupert.

Ce dernier rougit de joie.

— Vraiment ?

— Moi aussi, je deviendrai officier et je tuerai tous les ennemis, annonça James d'un air belliqueux.

Pendant que se déroulait le reste du repas, la conversation fut très vivante. Chacun avait son mot à dire et, visiblement amusé, le comte écoutait ses enfants se passionner pour ceci ou cela.

À la fin du déjeuner, on leur servit une délicieuse tarte aux abricots nappée de crème.

— Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon, annonça Lucy avec naïveté.

Au moment où ils se levaient de table, Albert, le valet qui restait en permanence dans le hall, fit son entrée.

— Mademoiselle, vous avez une visite: Mme Fournier.

— Ma sœur! S'exclama Francesca.

Sans hésiter, elle poursuivit:

— Pouvez-vous lui dire, Albert, s'il vous plaît, que je suis désolée, mais qu'il m'est impossible de lui parler; je travaille.

Le comte posa la main sur le bras de la jeune fille.

À ce léger contact, elle se sentit de nouveau troublée.

— Votre sœur s'est déplacée jusqu'ici, il faut bien entendu que vous la receviez. Où est Mme Fournier, Albert ?

— Dans le hall, milord.

— Conduisez—la au grand salon et offrez-lui un rafraîchissement. Mlle de Longfield va la rejoindre dans un instant. Quant à moi, je vais emmener les enfants faire une promenade dans la barque toute neuve qui a été livrée ce matin.

Les enfants sautèrent de joie.

— Une barque toute neuve!

— Et, surtout, beaucoup plus stable que l'autre.

Julian de Polsham se tourna vers Francesca:

— Si vous pensez que cela plairait à votre sœur, vous pourrez nous rejoindre au lac en sa compagnie.

— Merci, milord, fit poliment la jeune fille.

Elle n'en pensait pas moins.

« Le problème, c'est que rien ne plaît à Ann. Sinon faire du mal autour d'elle. »

Chapitre 6 :

Sans le moindre enthousiasme, Francesca se dirigea vers le grand salon. En lui permettant de recevoir sa sœur dans cette pièce d'apparat, le comte lui avait fait une faveur. Il tenait à démontrer que la gouvernante de ses enfants était traitée avec beaucoup de considération au château.

Se préparant mentalement à une lutte, la jeune fille prit une profonde inspiration avant de pénétrer dans la pièce.

Debout près d'une table ancienne, Ann en admirait la marqueterie. Elle était vêtue d'un élégant ensemble en soie noire et portait un immense chapeau décoré d'une masse de fleurs violettes et même d'un oiseau mauve et gris. Loin de la flatter, ce couvre-chef ne faisait qu'accentuer la largeur de son cou trapu.

— Bonjour Ann. C'est gentil de me rendre visite, se força à dire Francesca.

En guise de réponse, sa sœur se contenta d'un grognement. Puis elle

regarda autour d'elle avec envie.

— Voila comme j'imagine la Musardiere une fois restaurée,déclara-t-elle.

Francesca faillit lever les yeux au ciel. Car elle savait parfaitement que, même remis en état, jamais le manoir ne pourrait égaler la splendeur d'un château comme celui—ci.

Deux valets arrivèrent sur ces entrefaites en apportant un grand plateau d'argent sur lequel étaient disposées des pyramides de petits fours ou de sandwiches ainsi que du thé et des jus de fruits.

Ann attendit que les domestiques se soient retirés pour s'installer dans un fauteuil d'un air satisfait.

— Voila ce que j'appelle être servie, fit-elle avec importance.

Et elle avala tout rond un sandwich au foie gras.

Puis, en levant le petit doigt d'un air prétentieux, elle se versa une tasse de thé qu'elle but à petites gorgées.

A bout d'impatience, Francesca lança:

— Qu'es-tu venue faire ici?

Calmement, Ann répondit:

— Lord Melton sera de retour la semaine prochaine. J'espère que tu auras alors suffisamment réfléchi.

— C'est tout réfléchi.

Comme cela lui arrivait souvent, Ann feignit de ne pas avoir entendu.

— Avant le retour de ton prétendant, j'espère que tu auras donné ta démission au comte de Polsham. Et que tu accepteras sans faire davantage d'histoires le grand honneur que te fait lord Melton.

— Je regrette, Ann, mais il n'en est pas question. Je l'ai dit au grand-oncle de ton mari quand il est venu me trouver ici. Dans ces conditions, il est inutile que tu perdes davantage ton temps.

Les yeux rétrécis, Ann reprit — d'une voix un peu moins posée toutefois.

— Tu pourrais au moins écouter mes arguments.

— Je t'écoute, soupira la jeune fille.

— Tu n'as pas envie de voir la Musardiére retrouver sa splendeur d'antan? Au cours de ces dernières années, le manoir aurait dû être entretenu.

Avec une grimace dédaigneuse, elle poursuivit:

— Mais rien n'a été fait. Ton père préférerait gaspiller sa fortune sur les champs de courses, tandis que ta mère s'offrait des toilettes coûteuses par dizaines. Ah, ils s'y entendaient pour jeter l'argent par les fenêtres, ces deux—là!

Francesca s'exhorta au calme.

— Si tu es venue ici pour insulter la mémoire de ma mère et celle de mon père —

qui était aussi le tien — je ne te retiens pas, déclara-t-elle d'une voix neutre.

Désormais, la Musardiére t'appartient. A toi de t'arranger pour trouver le moyen d'y entreprendre les travaux de rénovation nécessaires. Lord Melton offrira certainement à son neveu l'argent nécessaire sans que je sois obligée de l'épouser. Sinon, il s'agirait du plus odieux des chantages.

Ann se leva brusquement. D'un geste large, elle désigna ce qui les entourait.

— Pauvre idiot ! Je devine où tu veux en venir. Tu espères conquérir le comte et régner un jour sur tout cela.

Avec un rire méprisant, elle poursuivit:

— Tu rêves! Si tu crois que le comte de Polsham proposera à une gouvernante de devenir sa femme! Il est bien trop conscient de son importance pour accepter une telle mésalliance. En revanche, il fera volontiers de toi sa maîtresse. Ah, pour cela, crois-moi, il n'aura aucun scrupule! Mais après? Après, il te jettera à la rue. Et que deviendras—tu, alors, s'il te plaît?

Francesca fut incapable de répondre. Les accusations de sa sœur l'écœuraient. Elle avait l'esprit si mal tourné! Pourquoi fallait-il

qu'elle salisse tout?

— Lord Melton t'a offert le mariage, reprit Ann. Tu imagines? Tu devrais lui baiser les pieds.

La jeune fille eut un haut—le-corps.

— Merci bien! Lui baiser les pieds, dis-tu? Quelle horreur !

— Lord Melton. ..

— Combien de fois devrais-je te dire que je refuse catégoriquement de l'épouser?

Ann commençait à se fâcher.

— Ce que tu peux être têtue!

— Et toi, donc!

— Ne pense pas pouvoir rester ici longtemps. Parce que le jour où j'apprendrai au comte de Polsham que tu as mené une vie dissolue à Paris, en Italie et en Allemagne, il ne voudra plus de toi pour s'occuper de ses enfants.

— Moi? J'aurais mené une vie dissolue? demanda

Francesca, sidérée.

— Tu es l'immoralité même.

— Tu sais parfaitement que c'est faux. Et tu... tu serais capable de raconter de pareils mensonges au comte ?

Ann se frotta les mains d'un air diabolique.

— Il suffit de quelques rumeurs pour qu'une réputation soit perdue.

Méchamment, elle poursuivit:

— Quand tout le monde te tournera le dos, tu seras bien contente, alors, que lord Melton vienne à ton secours et fasse de toi une femme honnête.

Francesca lui tint tête.

— Je ne vais pas me vendre à ce vieil homme pour que tu puisses

avoir de l'argent.

Et quoi encore? Je commence à en avoir assez de tes comédies. Tu m'as déjà rendu la vie impossible quand j'étais enfant, tu ne vas pas continuer.

Ann laissa échapper un cri de rage.

— Tu feras ce que je te dirai. Tu m'obéiras ! cria-t-elle en tapant du pied.

Craignant que sa sœur dans une crise incontrôlable, ne détruise quelques-uns des bibelots précieux qui décoraient le salon, la jeune fille s'efforça de la calmer.

— Ma chère Ann, ne te fâche pas. Depuis des années, maintenant, j'ai l'habitude de tout décider par moi—même. Je me plie assez mal aux manifestations d'autorité.

— Il faut savoir te prendre ?

— Ma foi... c'est un peu cela.

— Ma chère Francesca, tu devrais savoir que je ne veux que ton bien.

« Mais naturellement! » pensa Francesca avec ironie.

A voix haute, elle déclara:

— Ne t'inquiète pas, rentre tranquillement. Je te promets d'écrire à lord Melton. Il trouvera ma lettre , dès son arrivée à la Musardiere.

— Ah! Tu deviens enfin plus raisonnable.

Francesca s'efforça de sourire.

— Il faut simplement savoir me prendre, comme tu dis. Quand on me brusque, je me révolte.

Sa sœur grimaça un sourire.

— En cela, nous nous ressemblons. Tu considères donc sérieusement l'offre de lord Melton?

— J'y réfléchis, répondit Francesca, en se gardant bien de s'avancer davantage.

La-dessus, elle se força à embrasser la joue couleur coing de sa sœur.

— Merci d'être venue me rendre visite.

Un peu hypocritement — mais n'était-ce pas la seule manière de tranquilliser Ann et de se débarrasser d'elle? — la jeune fille ajouta:

— Merci aussi pour m'avoir fait comprendre ou était mon devoir.

Après le départ de sa sœur, la jeune fille s'assit au bout d'un canapé et se prit la tête entre les mains. Elle savait Ann capable de tout. Même de détruire sa réputation comme elle l'en avait menacée. Si le comte la renvoyait, que deviendrait-elle?

La perspective de devoir quitter les enfants, qu'elle avait déjà appris à aimer, la désespérait. Quant à celle de ne plus revoir Julian, comme elle l'appelait dans le secret de son cœur...

Elle se sentit pâlir, tandis que la vérité qu'elle n'avait jamais osé s'avouer lui apparaissait. Elle aimait le comte de Polsham. Elle l'aimait de toute son âme. Et pour toujours.

Malheureusement, rien n'était possible entre eux, Ann s'était chargée de le lui faire cruellement sentir.

Comprenant qu'elle ne pouvait pas s'éterniser au salon, elle s'obligea à aller rejoindre ses petits élèves.

La promenade en bateau touchait à sa fin: le comte était en train d'amarrer le canot neuf avec des gestes surs, tandis que les enfants sautaient joyeusement sur la jetée.

Ils aperçurent leur gouvernante.

— Mademoiselle! Peut-on se baigner maintenant?

— Je... je crois qu'il faut attendre encore un peu.

Un seul coup d'œil suffit à Julian pour comprendre que la jeune fille était bouleversée.

— Que diriez-vous d'une partie de croquet avant le bain? suggéra-t-il. Allez tout installer, nous vous rejoignons.

Les deux aînés partirent en courant vers la pelouse où étaient déjà plantés les arceaux.

— Attendez—moi! cria Lucy.

En d'autres circonstances, Francesca aurait été amusée par leur enthousiasme. Mais, après la visite d'Ann, tout lui paraissait bien sombre.

Le comte l'examina avec inquiétude.

— Votre sœur vous aurait—elle apporte de mauvaises nouvelles ?

La jeune fille s'était promis de garder son sang-froid. Au lieu de cela, elle éclata en sanglots.

— Ann veut que... que j'épouse lord Melton.

— Lord Melton?

— Le monsieur qui est venu me rendre visite le jour où j'ai commencé à travailler au château.

Julian de Polsham parut stupéfait.

— Ce vieux monsieur?

— C'est... c'est l'oncle de son mari. Ou, plus exactement, le grand-oncle. Il a promis de donner les capitaux nécessaires à la restauration du manoir, mais seulement à condition que. .. que je devienne sa femme.

D'une voix hachée, elle poursuivit:

— Et si je refuse, ma sœur a l'intention de vous dire que je ne suis pas sérieuse, que j'ai mené une vie dissolue à Paris, ce... ce qui est complètement faux. Et que vous ne devez, sous aucun prétexte, me confier vos enfants.

Ses larmes redoublèrent.

— Et... et alors, vous me renverrez.

— Quelle bêtise!

Il lui prit les mains avant de déclarer avec fermeté:

— Vous êtes la personne idéale pour vous occuper de Rupert, de James et de Lucy. Votre sœur pourra me raconter tout ce qu'elle voudra, jamais elle ne réussira à me faire changer d'avis.

Les sourcils froncés, il se mit à réfléchir :

— Maintenant, analysons la situation. Premièrement, souhaitez-vous épouser ce lord Melton?

— Non! Oh, non! Il me fait horreur !

— Voici le premier point éclairci. Deuxièmement, voulez-vous rester à Polsham?

— Oui. J'y suis heureuse, j'adore les enfants et... et je me sens en sécurité.

Elle joignit les mains.

— Je vous en prie, ne me renvoyez pas.

— Il n'en est pas question. Et puisque vous ne désirez pas revoir ce lord Melton, je m'arrangerai pour qu'il ne vienne plus jamais vous importuner. Il me suffira de donner quelques ordres en ce sens.

— Merci, milord. Oh, merci!

Jamais Francesca ne s'était sentie aussi protégée. Si elle s'était écoutée, elle se serait jetée dans les bras du comte, elle lui aurait tendu ses lèvres, elle...

Elle se raidit.

« Je deviens folle. »

A voix haute, d'un ton mesuré, elle répéta:

— Merci, milord.

Il parut sur le point d'ajouter quelque chose, mais il n'en eut pas le temps: Lucy arrivait en courant.

— Eh bien? Vous venez jouer?

— Nous te suivons, lui dit son père.

Pendant que la petite fille repartait, il adressa un bref sourire à Francesca. Leurs yeux se rencontrèrent, s'accrochèrent... et le cœur de la jeune fille se mit à battre la chamade.

— Acceptez-vous de dîner avec moi ce soir? demanda—t—il.

Francesca sortit du placard l'une de ses élégantes robes du soir en satin noir. Pour compléter sa tenue, les perles de sa mère seraient idéales. Devait—elle demander au comte de les sortir du coffre-fort? Après un instant de réflexion, elle décida que non.

« Je ne dois pas oublier ma place. Sur une simple gouvernante, des perles paraîtraient déplacées. .. d'autant plus qu'il est probable que Julian souhaite seulement me parler de l'éducation des enfants. »

Elle se souvint des insinuations d'Ann et de lord Melton. Tous les deux avaient laissé entendre que le comte ferait volontiers d'elle sa maîtresse.

Elle haussa les épaules.

« Ils ont vraiment l'esprit mal tourné! Jamais Julian n'a eu une parole de trop, un geste déplacé. »

Après avoir frappé à la porte, Alice, la plus jeune des femmes de chambre, entra.

— J'ai appris que vous alliez dîner avec milord ce soir Voulez—vous que je vous coiffe, mademoiselle?

— C'est très gentil, Alice, mais j'ai l'intention de faire mon chignon habituel. Je me contenterai de le maintenir à l'aide de deux peignes d'écaïlle.

La femme de chambre parut fort déçue.

— Quel dommage!

— En revanche, si vous voulez bien m'aider à boutonner ma robe dans le dos, cela me rendrait un grand service.

Tout en s'exécutant, la femme de chambre déclara:

— Il vous faut aussi un éventail et des gants.

Francesca ne put s'empêcher de rire.

— Voyons, Alice! Vous ne pensez pas que cela paraîtrait un peu ridicule pour un dîner au cours duquel milord et moi discuterons seulement des études de ses enfants ?

— Quel dommage, répéta Alice, de plus en plus désappointée.

« Que s'imaginait—elle, mon Dieu ? » se demanda Francesca après son départ.

Tout ce qu'elle espérait maintenant, c'était que sa réaction coupe court aux commérages des domestiques.

Lorsqu'elle descendit dans le hall, un valet au visage impassible la conduisit dans le bureau du châtelain.

— Mademoiselle de Longfield, annonça-t-il.

Le comte, qui était assis à sa table de travail, se leva et regarda la jeune fille avec admiration.

— Vous êtes parfaite. Comme toujours.

Elle lui fit une petite révérence.

— Merci, milord.

Il lui indiqua un fauteuil.

— Que puis-je vous offrir? Un sherry?

— Volontiers.

Quelques minutes plus tard, le majordome fit son entrée.

— Le dîner est servi, milord.

Courtoisement, le comte offrit son bras à Francesca et ils se dirigèrent vers la grande salle à manger

— Quelle merveille! s'exclama la jeune fille, saisie.

Si, à l'heure du déjeuner la table était mise avec une relative simplicité, il n'en allait pas de même à l'heure du dîner. La fine porcelaine, les cristaux et l'argenterie étincelaient dans la flamme des bougies fichées dans de grands candélabres en vermeil.

— On dirait que rien n'a changé ici depuis des siècles, murmura Francesca. C'est...

magique.

Pendant qu'on leur servait un repas délicieux, le comte posa à la jeune fille quelques questions au sujet de son enfance, Évitant d'évoquer ses difficultés avec Ann, elle lui parla surtout de la merveilleuse entente qui régnait entre ses parents, et combien elle se sentait proche d'eux.

— Vous avez eu de la chance. J'ai été élevé par un sévère précepteur, puis on m'a envoyé en pension. Je voyais à peine mes parents et j'en souffrais beaucoup.

Pensif, il poursuivit:

— Je dois paraître moi-même fort lointain à mes propres enfants. Je souhaiterais me rapprocher d'eux.

Il s'interrompit car le majordome et un valet, après avoir servi le dessert, apportaient des fruits frais, quelques chocolats et une carafe de porto.

Julian attendit que la porte se soit refermée pour demander:

— Un peu de porto, mademoiselle?

— Non, je vous remercie, milord.

— C'est moi qui dois vous remercier pour la manière dont vous avez réussi à vous faire aimer par ces trois petits diabolins.

Francesca esquissa un léger sourire.

— Vous ne les traitez plus de diables, mais de diabolins. Quel progrès, milord!

lança-t-elle, un peu taquine.

Reprenant son sérieux, elle déclara:

— Leur mère leur manque beaucoup.

Julian demeura silencieux. Son regard semblait traverser la jeune fille pour se perdre au loin. Mais quand elle prit une fraise et la mit dans sa bouche, son expression changea, tandis qu'il retenait son souffle.

— Vous mangez avec une telle délicatesse, murmura-t-il.

Il la fixa d'un regard brûlant.

— Vos lèvres sont comme... comme un beau fruit.

Francesca se raidit, tandis que les allusions de sa sœur et de lord Melton lui revenaient une nouvelle fois à la mémoire.

— Excusez-moi, dit le comte. J'ai parlé sans réfléchir. Je n'aurais pas du dire cela.

La jeune fille se leva.

— Milord, il... il doit être déjà très tard. Je... je dois vous laisser, balbutia—t-elle.

Les larmes aux yeux, elle quitta la pièce sur des jambes qui la portaient à peine.

— Mademoiselle de Longfield! appela Julian de Polsham. Francesca!

Mais déjà, elle était loin. Une fois arrivée dans sa chambre, elle se jeta sur son lit et se mit à pleurer. Allait-elle devoir quitter le château? Ne plus jamais voir Julian ?

La jeune fille dormit à peine cette nuit-là. Elle revivait chacun des instants de cette soirée où ils avaient parlé librement, où elle s'était sentie tellement à l'aise... jusqu'à ce que le comte ait l'idée saugrenue de comparer ses lèvres à un fruit.

Il y avait eu à ce moment-là une lueur étrange dans ses yeux. Sa voix était devenue curieusement rauque.

Quand les premières lueurs de l'aube apparurent à l'horizon, elle en était venue à deux conclusions.

Tout d'abord, elle qui se persuadait que jamais Julian ne chercherait à la séduire se trouvait obligée de réviser son opinion.

« Je ne peux plus le considérer comme un vrai gentleman », pensa—t-elle.

Et ensuite, à sa grande honte, elle devait bien admettre qu'elle aurait aimé répondre à ses avances. ..

Il lui avait fallu une force de caractère peu commune pour partir quand il la regardait avec admiration, un peu comme si elle était la seule femme au monde.

Épuisée par cette nuit blanche, elle se leva, alla prendre un bain et

s'habilla. Puis elle écrivit une lettre à la fois ferme et polie à lord Melton. Tout en se disant très flattée de sa proposition, elle répétait qu'elle la refusait.

« Maintenant que je le lui dis noir sur blanc, il ne pourra plus insister, se dit-elle en passant un buvard sur le papier. Voilà un souci en moins. »

Comme les autres matins, elle alla prendre son petit déjeuner avec les enfants à la nursery.

Dix minutes plus tard, le châtelain apparut. C'était la première fois que Francesca le voyait à la nursery.

— Bonjour père, crièrent les enfants en cœur.

— Bonjour, fit-il avec un sourire lointain. Je peux disposer d'un peu de temps libre ce matin. Si nous allions nous promener à cheval tous ensemble ?

Cette suggestion parut enchanter les enfants.

— Vous avez fini de déjeuner, dit Francesca. Allez vite vous changer

— Vous aussi, mademoiselle, dit Rupert.

— Non. Moi, je resterai ici pour vous laisser en compagnie de votre père.

Aussitôt, il y eut des protestations véhémentes.

— Voyez, mademoiselle, dit le comte d'un ton léger. Votre présence est essentielle pour ces trois diabolins...et pour moi.

En dépit de toute logique, Francesca attendit ces trois mots — qui ne vinrent pas.

« Je ne sais vraiment pas ce que je veux », pensa-t-elle.

— Dans ce cas, je vais aller me préparer moi aussi, fit-elle d'un ton neutre.

Les enfants avaient déjà disparu. Julian retint la jeune fille.

— Accordez-moi un instant, s'il vous plaît, mademoiselle.

Elle s'arrêta, attendant la suite avec anxiété.

— Je souhaite vous présenter mes excuses pour mes paroles irréfléchies, déclara-t—

il. Je me rends compte que cela vous a déplu et je tenais à vous assurer que vous n'avez rien à craindre: cela ne se reproduira pas.

Sans oser le regarder, elle hocha la tête.

— Oublions tout cela, milord.

— Craignez—vous toujours d'être forcée à épouser un homme qui vous déplaît?

Le visage de lord Melton s'imposa à elle et elle frissonna.

— Oh, oui!

— Ne vous inquiétez pas. Cela n'arrivera pas.

Quelques jours s'écoulèrent. Les relations de Francesca et de Julian étaient redevenues celles d'employeur à employée. Quand ils se voyaient, c'était uniquement en présence des enfants. Et il n'avait plus jamais été question d'invitation à dîner...

Ce soir—la, le comte déclara:

— Demain, je dois assister avec l'un des fermiers à une vente aux enchères de bestiaux. Un excellent taureau doit être mis aux enchères. Je souhaiterais l'acheter afin d'améliorer la qualité du cheptel.

Rupert parut très déçu.

— Vous ne viendrez donc pas avec nous à la rivière? Vous l'aviez promis !

— Eh bien, ce sera pour après-demain.

— Vous dites toujours que ce sera pour demain ou après-demain.

Le garçonnet semblait au bord des larmes.

— Je n'apprendrai donc jamais à pêcher à la mouche?

— Si vous me permettez d'emmener les enfants jusqu'à la rivière, milord, je pourrais montrer à Rupert le maniement de sa ligne,

proposa Francesca.

Julian parut très surpris.

— En plus de toutes vos nombreuses connaissances, vous sauriez aussi pêcher à la mouche, mademoiselle?

— Justement, oui. Car mon père, qui regrettait de ne pas avoir de fils, avait parfois tendance à me traiter comme un garçon, au grand désespoir de ma mère.

— Vous êtes pourtant très féminine, fit le comte d'un ton neutre, sans la regarder.

Il hocha la tête.

— Voila une bonne idée! Emmenez donc les enfants jusqu'à la rivière.

— Nous pourrions emporter un pique-nique, suggéra la jeune fille. James et Lucy se baigneront pendant que Rupert pêchera. Cela nous fera toute une journée au grand air

— Oh, oui! Un pique—nique ! s'écria Lucy.

— Si la vente aux enchères se déroule à l'heure prévue, j'espère pouvoir vous rejoindre la-bas dans le courant de l'après—midi, promit le comte.

Ils se rendirent à pied jusqu'à la rivière, qui se trouvait à une certaine distance du château. Francesca s'était chargée du panier du pique—nique. Chacun des enfants avait une serviette sur l'épaule, et Rupert portait d'un air important sa canne à pêche.

Ils découvrirent au bord de l'eau une sorte de crique formant une sorte de plage de sable.

— Nous serons très bien ici, décida la jeune fille.

James examina d'un air connaisseur les arbres qui bordaient la rivière. Il montra l'un d'eux du doigt.

— Celui-ci est parfait pour l'escalade, jugea-t—il.

Francesca le coupa net dans ses velléités d'ascension.

— Ah, non! Il n'est pas question de grimper aux arbres, déclara-t-elle

d'un ton sans réplique.

James échangea un coup d'œil déçu avec sa petite sœur mais ne protesta pas.

— Mais vous pouvez barboter dans l'eau, ajouta la jeune fille. A condition de rester là ou vous avez pied.

En compagnie de Rupert, elle se rendit un peu plus loin et lui montra comment fixer la mouche artificielle à l'hameçon.

Pendant ce temps, James et Lucy ôtèrent leurs vêtements pour apparaître en maillot de bain rayé. Avec de l'eau à peine aux genoux, ils se mirent à chercher des cailloux aux brillantes couleurs qui, une fois secs, paraissaient bien ternes. Francesca, qui les observait du coin de l'œil, se sentit très vite rassurée: ils restaient sagement au bord.

Elle put se consacrer à initier Rupert à la technique du lancer. Ce qui était loin d'être aussi simple qu'il y paraissait.

Soudain, un hurlement déchirant retentit. Glacée, Francesca se retourna, juste à temps pour voir Lucy dans l'arbre que James lui avait montré un peu plus tôt. La branche à laquelle elle s'accrochait était en train de céder sous son poids. Une fraction de seconde plus tard, la branche cassa et la petite fille tomba à l'eau.

Elle était si légère que le courant l'emporta aussitôt.

Sans même prendre le temps de se débarrasser de ses chaussures, Francesca se précipita. Grâce au ciel, le courant amenait Lucy vers elle. Elle réussit à la saisir et à la traîner sur la rive.

Sous le regard terrifié de sa gouvernante, l'enfant demeura inerte, très pale, les yeux clos. Puis elle se mit à tousser et à cracher afin de se débarrasser de l'eau qui avait pénétré dans ses poumons.

« Dieu soit loué ! pensa Francesca. Elle n'est pas morte. »

Rupert, abandonnant sa ligne, les rejoignit.

— Lucy! Lucy! appela-t-il avec angoisse.

— Rupert, courez jusqu'aux écuries, ordonna la jeune fille. Demandez que l'on nous envoie une voiture avec un matelas. Et que quelqu'un aille chercher le docteur Armstrong.

— Elle... elle va mourir?

— Non, Mais il faut s'occuper d'elle le plus vite possible. Allez! Vite!

D'un air piteux, James se laissa enfin glisser en bas de l'arbre.

— Une branche a cassé.

— Vous comprenez maintenant pourquoi je vous avais dit de ne pas grimper?

Lucy se mit à sangloter. Francesca, qui avait déjà vérifié qu'elle n'avait pas de fractures, se mit en devoir de la frictionner énergiquement à l'aide d'une serviette.

— Ou avez—vous mal?

— Partout...

Rupert ne tarda pas à revenir dans une voiture conduite par le responsable des écuries. Ce fut beaucoup moins joyeusement qu'ils ne l'avaient quitté qu'ils regagnèrent le château, ou le docteur Armstrong arriva à peine un quart d'heure plus tard.

— Rien de grave, déclara-t-il après avoir examiné Lucy, Mais cette petite demoiselle a reçu un choc. Elle va rester au lit pendant deux jours. Et après cela, il ne devrait plus rien y paraître.

— Dieu soit loué ! fit Francesca dans un soupir.

Le médecin lui adressa un bon sourire.

— Ne vous sentez pas coupable.

— Oh, si !

— Vous ne pouvez pas être à chaque instant derrière eux. Les enfants ne cessent de tomber, de se faire mal... On ne peut pas les élever dans du coton. Un petit accident de ce genre leur apprend à vivre.

— Je suis responsable d'eux.

La jeune fille pâlit.

— Que va dire milord?

Francesca se trouvait au chevet de Lucy quand le comte arriva dans la

chambre de l'enfant.

— Je viens d'apprendre qu'il y a eu un accident.

La petite fille ouvrit les yeux.

— Je suis tombée à l'eau. Il faut que je reste au lit. Je suis très très malade.

Julian embrassa tendrement sa fille sur le front.

— Dors, ma chérie. Bientôt, tu seras tout à fait remise.

Francesca sortit avec lui de la chambre de l'enfant.

— Milord, tout est ma faute.

— Nous parlerons de cela plus tard. Je n'ai pas le temps maintenant: le régisseur m'attend en bas. Sachez que je tiens à ce que toute la vérité soit faite sur cette histoire.

Le cœur lourd, Francesca retourna auprès de Lucy. Elle attendit que celle-ci se soit endormie pour aller retrouver les deux garçons, qui, très choqués eux aussi par cet accident, étaient allés se réfugier dans la salle d'études.

— Comment va—t—elle? demandèrent-ils d'une même voix.

— Elle dort.

Rupert et James ne songèrent pas à protester quand leur gouvernante ouvrit un manuel de grammaire française.

Elle se mit au tableau.

— Hier, nous avons étudié le présent du verbe avoir. Voyons maintenant le futur La porte s'ouvrit et le comte apparut.

— Rupert et James, venez avec moi, ordonna—t-il. i Quand il revint — sans les enfants, il semblait nettement plus détendu.

— Milord, tout est ma faute, répéta la jeune fille avec nervosité. Je montrais à Rupert comment lancer sa ligne. Je ne surveillais pas suffisamment James et Lucy et...

— James m'a avoué que vous lui aviez strictement interdit de grimper

aux arbres.

Non seulement il vous a désobéi, mais il a entraîné Lucy dans cette stupide expédition. Il est désolé et a promis, à l'avenir, de se montrer plus discipline.

Avec un sourire ironique, il ajouta:

— Ne rêvons pas! Il ne va pas devenir un petit ange merveilleusement docile! Mais, si cette expérience pouvait le rendre un peu plus responsable, je serais content.

Stupéfaite de ne pas recevoir de blâme, Francesca redit encore:

— C'est ma faute! J'étais censée les surveiller...

— Je sais que vous êtes une gouvernante très consciencieuse, mais je sais aussi que vous ne pouvez pas avoir des yeux derrière la tête.

La-dessus, il lui adressa un grand sourire et, avant de quitter la salle d'études, déclara:

— Merci de vous occuper aussi bien de mes enfants.

Le lendemain, le comte alla monter à cheval avec Rupert et James, afin que Francesca puisse se consacrer à Lucy.

La petite fille semblait tout à fait remise et parlait de se lever. Mais Francesca, qui tenait à ce que les recommandations du docteur Armstrong soient respectées à la lettre, déclara d'un ton ferme:

— Vous resterez au lit pendant deux jours. Vous avez besoin de vous reposer.

A vrai dire, l'enfant ne semblait pas fâchée d'être devenue le centre de l'attention.

Après avoir joué aux cartes avec Lucy, la jeune fille descendit chercher un album illustré à la bibliothèque.

En fredonnant, elle descendit le grand escalier d'un pas léger. Lucy allait bien, le comte n'était pas fâché, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais, lorsqu'elle arriva en bas, sa chanson mourut sur ses lèvres, tandis qu'elle devenait très pale. Qui se trouvait au milieu du hall?

Lord Melton lui-même. Plus gros, plus essoufflé, plus horrible que jamais.

La jeune Elle regarda autour d'elle d'un air traqué cherchant de quel côté fuir

— J'ai le regret de vous dire que Mlle de Longfield est occupée et ne peut pas vous recevoir, monsieur, disait Albert au visiteur.

Hélas! Lord Melton venait d'apercevoir Francesca,

— Pas du tout. La voici!

La jeune fille fut bien obligée de s'approcher du visiteur.

— Je suis désolée, mais Albert a raison: je suis occupée et il m'est impossible de recevoir qui que ce soit en ce moment.

Il prit un grand mouchoir blanc et s'épongea le front.

— Je demande seulement quelques minutes de votre temps, mademoiselle, fit-il, presque avec humilité. Est-ce trop demander?

Elle comprit qu'il lui était impossible de refuser une pareille requête.

— Quelques minutes, soit. Mais pas davantage. J'ai des obligations.

Tout en se maudissant d'être descendue au mauvais moment, elle l'emmena dans la bibliothèque.

— Je viens chercher votre réponse, jolie Francesca, dit-il en fermant soigneusement la porte.

— Mais... je vous ai écrit, milord. Vous n'auriez pas reçu ma lettre?

— Une lettre ? Et que disait cette lettre ? interrogea—t-il d'un ton mielleux.

Francesca était sûre qu'il l'avait lue. Tout comme Ann, d'ailleurs.

— Elle disait que j'étais très honorée par votre offre mais que je ne pouvais l'accepter.

Submergé de colère, il crispa les poings. Son visage était devenu presque violet et la jeune fille craignit qu'il n'ait une apoplexie.

— Je ne comprends pas. Je suis prêt à vous offrir tout ce que vous

voulez. Tout!

S'efforçant de parler d'une voix calme, elle répondit:

— Beaucoup de femmes seraient très heureuses d'entendre une telle proposition et de devenir lady Melton.

— Beaucoup de femmes... mais pas vous?

— Pas moi.

Il s'avança vers elle d'un air menaçant, tandis qu'elle reculait, terrifiée par la lueur inquiétante qu'elle voyait étinceler dans ses yeux globuleux. Elle se trouva très vite coincée contre une étagère. Il posa une main de chaque côté d'elle, l'emprisonnant.

— Vous êtes ensorcelante.

Révoltée par l'odeur fétide de son haleine, elle rejeta la tête en arrière.

— Tu m'as rendu fou, petite sorcière, siffla-t-il. Et tu seras à moi, je le jure!

— Laissez-moi!

— Sûrement pas, ma belle. Ha, ha! Je te tiens. Et si tu crois pouvoir m'échapper !; tu te fais des illusions.

Les dents serrées, il répéta:

— Tu seras à moi!

Elle tenta de se dégager, en vain. Et quand elle lui donna un coup de pied, il se contenta de rire.

— J'aime les femmes qui se défendent. Tout cela promet de bons moments!

Francesca saisit derrière elle un lourd volume relié et, sans réfléchir une seconde, l'abattit sur la tête de lord Melton, qui poussa un cri étouffé.

— Petite peste!

A ce moment—là, le comte ouvrit la porte. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre la situation. Tout en frictionnant son

crane à moitié chauve, lord Melton s'écarta vivement de la jeune fille, en butant sur le livre qui gisait sur le tapis.

Avec un sourire faux, il déclara:

— Je me suis permis de rendre une petite visite à Mlle de Longfield mais, comme elle est occupée, je reviendrai à un autre moment.

Le comte le toisa avec dégoût.

— Votre comportement est inacceptable. Si vous n'étiez pas si âgé, je vous donnerais la correction que vous méritez.

Médusé, lord Melton ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit encore...

— Co... comment osez-vous me parler ainsi ? demanda-t-il enfin.

— Mlle de Longfield ne souhaite pas vous revoir. Et moi encore moins.

Lord Melton ricana.

— Vous voulez la garder pour vous, c'est cela?

— Vous êtes méprisable.

Le comte sonna.

— Un domestique va vous reconduire jusqu'à la porte. Une porte que je vous prierai de ne plus jamais franchir !

— Vous croyez avoir gagné?

De nouveau, lord Melton ricana.

— N'en soyez pas si sur!

Le majordome apparut sur ces entrefaites.

— Vous avez sonné, milord?

— Oui. Lord Melton s'en va. Voulez—vous le reconduire, s'il vous plaît?

Après avoir adressé un regard plein de haine au châtelain, lord Melton suivit le majordome.

Le comte ramassa le livre et le remit en place.

— Je regrette de ne pas être rentre plus tôt.

— Je vous suis très reconnaissante d'être venu à mon secours et... et d'avoir dit sans ambages à lord Melton de ne plus jamais se montrer ici.

Il lui prit la main.

— Oubliez ce détestable individu. Vous êtes en sécurité ici.

— Merci, milord, fit—elle avec chaleur

Craignant d'éclater en sanglots, elle esqua un sourire tremblé.

— Il... il faut que je retourne auprès de Lucy, balbutia-t—elle. Elle doit se demander ou je suis passée.

Le lendemain, tout le monde partit à cheval. Ils se trouvaient déjà à une bonne distance du château quand Francesca se rendit compte que Lucy semblait fatiguée.

— Nous sommes allés plus loin que d'habitude, dit-elle au comte. Il faudrait penser à faire demi—tour.

Quand Rupert et James protestèrent, elle déclara:

— Votre sœur n'est pas encore tout à fait remise. Elle doit se ménager.

En entendant cela, ils n'osèrent pas insister

— Rentrons, soupira Rupert.

— Rentrons, fit James en écho, sans beaucoup d'enthousiasme.

Lorsque les tours du château apparurent au-dessus des arbres, Rupert se tourna vers son père.

— Pouvons-nous galoper un peu, père?

— Oh, oui! s'exclama James.

Voyant le comte hésiter, Francesca sourit.

— Partez tous les trois en avant. Nous allons vous suivre tranquillement, Lucy et moi.

Ils ne se firent pas prier pour partir ventre à terre.

Quelques minutes plus tard, ils étaient déjà loin.

Après avoir fait une partie du chemin du retour au pas, Lucy parut se sentir mieux.

— Moi aussi, je voudrais galoper.

— Allez—y, fit Francesca en souriant.

— Nous faisons la course?

Elle attendit que la petite fille soit déjà assez loin avant d'éperonner sa monture.

« Ainsi, Lucy aura le plaisir de gagner », pensa-t-elle avec indulgence.

Pour regagner les écuries plus rapidement, ils avaient l'habitude d'emprunter un passage situé sur le coté du parc.

Comme tous les matins, la grille en fer forge noir ornée de flèches dorées était entrouverte. Amusée, Francesca vit Lucy la franchir la première et lever son bras en signe de victoire.

La jeune fille poussa son cheval. Et lorsqu'elle arriva à son tour devant la grille, elle s'étonna de la trouver close.

Elle mit pied à terre pour l'ouvrir et, à ce moment-la, trois hommes pauvrement vêtus apparurent. L'un d'eux donna un violent coup de bâton à la monture de Francesca qui hennit avant de partir au galop.

— Arrêtez! Vous êtes fous! cria la jeune fille.

Avant même qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, on lui jeta sur la tête une couverture malodorante en laine rêche. Puis quelqu'un la saisit à bras—le-corps avant de la transporter en courant jusqu'à une voiture dans laquelle on la jeta sans douceur.

— Mission accomplie! cria l'un de ses ravisseurs d'une voix avinée.

Aussitôt, les chevaux partirent au grand trot.

Sans se soucier de ses contusions, Francesca se débarrassa cette couverture qui sentait le crottin. Elle se releva et tenta de jeter un coup d'œil par la fenêtre. Mais celles—ci avaient été obturées de l'extérieur par des cartons.

Quant aux portières, elles étaient closes.

La peur la submergea, tandis que la voiture continuait sa course folle. Ou allaient-ils? Qui l'avait enlevée?

En entendant le sifflement d'un train, elle comprit qu'ils passaient sur un pont. Elle sut alors où ils allaient.

A la Musardiére !

C'était lord Melton qui l'avait kidnappée. Probablement avec la complicité d'Ann. Sa propre sœur. Francesca n'avait pas oublié les mises en garde du docteur Armstrong.

Et sa terreur décupla.

Chapitre 7 :

La panique de la jeune fille allait croissant tandis que la voiture suivait une petite route dont elle connaissait par cœur le parcours sinueux.

Bientôt, ils arriveraient à la Musardiére.

Elle tenta de nouveau d'ouvrir les portières. Impossible. Elle ne parvenait même pas à baisser les vitres. Comment ses ravisseurs avaient-ils réussi le tour de force de les condamner de l'extérieur?

« Ils ont tout préparé, tout organisés sans me laisser la moindre chance. »

Elle ravala ses larmes. Pleurer? Cela ne servait à rien — sinon à l'affaiblir. Or elle avait besoin de toutes ses forces, de toute sa présence d'esprit pour tenter de fuir. Quand les sabots des chevaux retentirent sur des pavés inégaux, elle sut qu'ils venaient d'arriver dans la cour du manoir. A peine la voiture s'était-elle arrêtée que la portière s'ouvrit brusquement.

Deux des hommes à la mine patibulaire qui l'avaient enlevée sautèrent sur elle et la recouvrirent de la couverture malodorante. Comme elle se débattait en hurlant, elle reçut un coup violent sur la tête.

— Tu vas te taire!

Ils la ligotèrent, puis l'un d'eux la jeta sans cérémonie sur son épaule et traversa le hall en courant. Au passage, elle crut entendre le ricanement de Thomas, l'insolent valet.

Son ravisseur gravissait maintenant l'escalier. Un . étage, un second. On la jeta sans douceur par terre.

Puis une porte se ferma en grinçant légèrement exactement comme la porte de sa chambre. Et on donna deux tours de clef dans la serrure.

Tout endolorie, elle tenta de se débarrasser de la couverture et des liens en chanvre qui lui encerclaient les chevilles et les poignets. Elle parvint à dégager sa tête et s'aperçut, comme elle le soupçonnait, qu'elle se trouvait dans sa propre chambre.

« J'ai des ciseaux dans le tiroir de mon secrétaire, pensa »t—elle. Si personne ne les a enlevés de la, je suis sauvée! »

Elle rampa jusqu'à son secrétaire, trouva les ciseaux et put enfin se libérer.

Ecoeurée par la puanteur de la couverture, elle ouvrit la fenêtre et la lança dehors.

Sauvée? Dans une pièce fermée à double tour?

Quant à la fenêtre. Elle se pencha et, mesurant la distance qui la séparait du sol, se sentit atteinte de vertige.

— Au secours! cria—t—elle de toute la force de ses poumons. Au secours!

Elle ne tarda pas a se taire. Comment pouvait-elle espérer qu'on lui vienne en aide dans cette demeure hostile ?

Avec des draps, peut-être pourrait—elle se confectionner une corde? Elle se tourna vers son lit et ne vit que le matelas et deux oreillers. On lui avait enlevé ses draps, ses couvertures, et jusqu'à son jeté de lit.

Les solides branches du grand cèdre du Liban qu'elle avait si souvent escaladé étant enfant s'étendaient à quelques mètres, bien tentantes — mais bien trop loin, hélas, pour qu'elle puisse songer à les atteindre.

Elle s'assit au bord de son lit et se prit la tête entre les mains.

« Je suis perdue », pensa—t-elle avec désespoir.

La-bas, au château de Polsham, le comte et ses enfants avaient du se retrouver dans la salle à manger. S'étonnaient—ils déjà de son absence ?

Son cheval allait probablement regagner l'écurie. On penserait alors qu'elle avait été désarçonnée et qu'elle gisait, inconsciente, dans un fossé ou sous un buisson.

Julian de Polsham allait ordonner que l'on entreprenne des recherches. Mais découvrirait-on un indice mettant sur la piste d'un enlèvement?

Elle porta la main à ses boucles en désordre. Elle avait perdu son chapeau. Si cet élégant petit tricorne était tombé devant la grille close, le comte en tirerait immédiatement les déductions qui s'imposaient. Mais tout s'était passé si vite, tout avait été si brutal qu'elle était incapable de se souvenir du moment où elle avait perdu son chapeau. Cela pouvait être aussi bien dans la voiture que lorsque ses ravisseurs l'avaient portée dans l'escalier.

Et pourquoi l'avait-on enlevée? Dans quel but? Que manigançaient Ann et lord Melton?

A cette pensée, l'angoisse la submergea. Elle courut marteler la porte de ses poings fermés.

— Au secours! Au secours!

Pas de réponse. Pas un bruit. Rien.

De nouveau, elle martela la porte.

— Au secours!

Quand elle s'aperçut qu'elle n'avait réussi qu'à se meurtrir les jointures, elle se jeta sur son matelas, tremblante d'épuisement et de désespoir, et se mit à pleurer.

La pendule de sa chambre n'avait pas été remontée. Et quand elle partait à cheval, elle évitait toujours d'emporter la précieuse petite montre qu'elle portait en sautoir. Elle n'avait donc aucun moyen de connaître l'heure.

En croyant entendre un bruit de pas sur le palier, elle se leva d'un bond et se remit à tambouriner à sa porte. Les pas se rapprochèrent. Puis Ann lança d'un ton moqueur:

— Inutile de te fatiguer, ma chère petite sœur. Tu ne sortiras pas d'ici tant que tu n'auras pas accepté d'épouser lord Melton.

C'était donc cela! Ann était prête à tout pour obtenir de l'argent et restaurer la Musardiére.

— Je refuse de l'épouser. Je le hais.

Lentement, Francesca se laissa glisser sur le sol et se recroquevilla sur elle-même.

Derrière la porte, le méchant ricanement d'Ann retentit.

— Tu l'épouseras, que cela te plaise ou non. Tout est arrangé. Lord Melton a réussi à se procurer une licence spéciale, vous serez mariés ce soir !

Triomphalement, elle poursuivit :

— Oui, ce soir, tu deviendras lady Melton. Et cette nuit, tu appartiendras à ton mari.

Ha, ha, ha!

Cette perspective remplit la jeune fille d'horreur.

Appartenir à cet homme qui l'avait répugnée des le premier instant? Elle préférerait encore mourir

— Tu peux te révolter, cela ne servira à rien. Par conséquent, autant accepter l'inévitable, déclara Ann avec satisfaction.

— Tu ne peux pas m'obliger à me marier. D'autant plus que tu devrais savoir que, dans ces conditions, le pasteur Trent refusera de célébrer la cérémonie.

— Si tu crois que l'on va s'adresser au pasteur Trent! Mais non, Celui qui vous mariera sera un pasteur que lord Melton connaît bien. Il fera tout ce qu'on lui dira, Sur ces mots, Ann s'éloigna en ricanant plus fort que jamais.

Les heures s'écoulaient. Les ombres commençaient à s'allonger sur les pelouses mal entretenues. Bientôt, le crépuscule tomberait.

Francesca retourna à la fenêtre, cherchant désespérément le moyen de fuir...

Sa porte s'ouvrit et un paquet de vêtements fut jeté dans la pièce. La jeune fille se retourna d'un bond. Mais, quand elle arriva près de la

porte, celle—ci était de nouveau close.

— Ta robe de mariée! cria sa sœur. Tu es priée de la mettre sans faire d'histoires.

— Non.

La voix d'Ann monta à l'aigu.

— Toi, tu ne vas pas commencer à m'ennuyer! Méfie-toi ! J'ai gardé quelques-unes des seringues que le docteur Armstrong avait préparées à l'intention de ma mère. Sois prévenue, ma chère petite sœur Si tu te montres trop difficile, je te ferai une piqûre calmante. Ha, ha, ha ! Et tu deviendras aussi douce qu'un agneau, tu feras tout ce qu'on te dira. Ha, ha, ha!

Ses pas s'éloignèrent, accompagnées par son rire presque dément.

Francesca n'eut aucune peine à imaginer les brutes qui l'avaient enlevée l'immobilisant de force pendant que sa sœur lui injectait ce produit que le docteur Armstrong avait prescrit à la première lady de Longfield.

« Ann est folle, se dit—elle une fois encore. Comme sa mère... »

Elle se prit une nouvelle fois la tête entre les mains.

« Mon Dieu, que vais-je devenir ? Je suis perdue ! »

Elle retourna à la fenêtre. Fuir. Échapper à l'épouvantable destin qui l'attendait... La liberté était là, toute proche, presque à portée de main.

« Il doit bien y avoir un moyen de partir d'ici », pensa-t—elle.

Son père disait souvent:

— Quel que soit le problème, il faut savoir garder son calme, réfléchir. Et alors, même si, à première vue, la situation semble sans espoir, on découvre une solution.

Une solution? Celle-ci, miraculeuse, lui apparut brusquement. Contigu à sa chambre se trouvait un petit cabinet de toilette dépourvu de fenêtre, mais dont les canalisations devaient forcément descendre jusqu'au sol. Par l'intérieur de la maison ou par l'extérieur ?

Francesca qui n'avait, jusqu'à présent, guère prêté d'attention à la

plomberie, se pencha pour examiner le mur. Elle vit un tuyau en plomb fixé au mur grâce à des demi-cercles en métal qui constitueraient autant de points d'appuis. Mais un tuyau trop éloigné de sa fenêtre, hélas, pour qu'elle puisse songer à l'atteindre.

En formant un coude, ce tuyau en rejoignait un autre. Celui—la sortait de la salle de bains que son père avait fait installer juste en dessous.

« Si je parviens à atteindre la fenêtre de cette salle de bains, je pourrai m'accrocher à la canalisation et arriver en bas. »

Elle calcula qu'il lui resterait environ six mètres à descendre agrippée à ce vieux tuyau.

« En espérant encore qu'il ne cédera pas. »

Mais elle n'en était pas là. Pour mettre son projet à exécution, il lui fallait tout d'abord arriver au premier étage. Pour cela, il aurait fallu qu'elle se confectionne une corde en tissu. Malheureusement, ses placards avaient été vidés, et elle n'avait même pas un drap sur son lit!

Avisant le paquet qu'Ann lui avait jeté, elle comprit qu'il ne lui restait plus qu'à mettre sa robe de mariée en pièces. Elle la déplia et l'embrassa quand elle reconnut une somptueuse toilette en épaisse soie ivoire ayant appartenu à sa mère.

L'étoffe paraissait résistante. Suffisamment, lui sembla-t-il, pour ce qu'elle souhaitait en faire. Reprenant ses ciseaux, elle se mit en devoir de déchirer cette jolie toilette en longs pans qu'elle tressa grossièrement.

Grâce au ciel, son père lui avait appris à confectionner de solides nœuds marins.

Elle se retrouva bientôt avec une corde qui lui sembla suffisamment solide pour supporter son poids.

Le crépuscule commençait à tomber, Il n'y avait pas de temps à perdre... Soudain, l'angoisse la submergea à la pensée du risque qu'elle courait en tentant de fuir. Mais à la pensée que, bientôt, sa sœur viendrait la chercher, prête à lui administrer une piqûre calmante si elle manifestait la moindre rébellion, elle n'hésita plus.

N'était-elle pas prête à tout pour éviter d'être conduite auprès d'un pasteur assez dénué de scrupules pour accepter de célébrer son union avec l'horrible lord Melton?

« Je préfère me rompre les os plutôt que d'appartenir à cet être qui me répugne, pensa-t-elle. Et avec un peu de chance, je réussirai à fuir. »

Après une brève mais fervente prière, elle attacha sa « corde » à la solide poignée de la fenêtre. Jugeant que ses bottes la gêneraient plus qu'elles ne l'aideraient, elle s'en débarrassa en les jetant dans le vide.

« Si j'ai la chance d'arriver en bas, j'en aurai besoin pour fuir ! Je ne me vois pas parcourant des kilomètres sans chaussures. »

Sans un seul regard en arrière, le cœur battant à tout rompre, elle enjamba l'appui.

— A Dieu vat !

Tout en s'agrippant presque désespérément à la tresse de soie, elle commença la descente. Elle savait déjà que cette espèce de corde était trop courte pour atteindre la fenêtre de la salle de bains du premier étage. Mais, en se balançant légèrement, elle espérait pouvoir y prendre appui avant de s'accrocher au tuyau.

Malheureusement, elle dut bien vite constater qu'elle avait mal calculé. Sa « corde »

n'était pas suffisamment longue. Jamais, elle ne parviendrait à atteindre l'appui de la fenêtre située sous celle de sa chambre.

Des larmes lui vinrent aux yeux, tandis qu'elle s'accrochait à cette tresse de soie qui glissait sous ses mains que la terreur avait rendues moites.

« Je vais tomber... Je vais mourir... »

Elle se crut déjà morte — et au paradis ! — quand elle entendit la voix rassurante du comte.

— Tenez bon, Francesca. J'arrive.

Le haut d'une échelle apparut tout près d'elle.

— Tenez bon, répéta-t-il.

Une seconde auparavant, elle voyait tout en noir.

Et soudain, le miracle.

« Je rêve... » pensa-t-elle confusément.

Non, elle ne rêvait pas. La saisissant par la taille, le comte l'attira vers lui.

— Il y a un barreau presque sous vos pieds, Vous le sentez ?

Tout se mit à tourner autour d'elle. Mais elle réussit cependant à poser le bout de ses orteils sur le plus haut barreau de l'échelle.

— Bravo, Francesca! Maintenant, nous allons descendre très doucement. Pas de précipitation. Je suis là, je vous tiens, vous n'avez absolument rien à craindre.

Les yeux clos, car un soudain vertige venait de la saisir, elle se laissa pratiquement porter jusqu'en bas.

Une fois qu'ils se retrouvèrent sur la terre ferme, le comte l'étreignit passionnément.

— Mon Dieu! fit—il d'une voix blanche en levant les yeux vers le mur.

Elle suivit son regard et vit sa tresse de soie se balancer très haut au-dessus de leurs têtes. La folie de son acte lui apparut et elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Par... pardon, balbutia—t-elle.

Et elle s'effondra dans l'herbe humide de rosée.

— Nous ne pouvons pas rester ici, dit Julian en regardant autour de lui avec inquiétude. Je vais vous porter.

— Milord, dit le responsable des écuries de Polsham. J'entends une voiture remonter l'allée.

Francesca s'aperçut à ce moment-la que le comte était venu à son secours accompagné par le responsable des écuries, deux solides palefreniers. Ainsi que le jeune Willy.

En dépit de la tiédeur de l'air, la jeune Elle se mit à claquer des dents.

— Une... une voiture ? bredouilla-t-elle. C'est certainement le... le pasteur qui vient de Londres pour...pour célébrer mon mariage avec lord Melton. Il faut partir sinon...

Et elle se remit à trembler plus fort que jamais.

Sans hésiter un seul instant, le comte la prit dans ses bras et partit au

pas de course, suivi par le responsable des écuries et les palefreniers.

— Une voiture nous attend à l'extérieur du parc. Le mur s'était écroulé à cet endroit, ce qui nous a permis de passer, expliqua-t-il.

— Co,.. comment avez-vous deviné que j'étais prisonnière de ma propre sœur, dans la maison où je suis née?

— Ce n'était pas spécialement difficile. Je vous raconterai tout une fois que nous serons loin.

Il jeta un coup d'œil en arrière et laissa échapper un juron entre ses dents.

— Ils ont déjà découvert que vous aviez disparu.

Une silhouette se penchait à la fenêtre de la chambre de la jeune fille. Des cris retentirent. Puis plusieurs personnes, armées de lanternes, se mirent à errer dans le parc qu'envahissait le crépuscule.

— La—bas! cria un homme;

Francesca reconnut la voix de Pierre, son beau—frère. Lui aussi participait donc à ce sinistre complot?

— Vite! Cria-t-il encore.

Le visage du comte s'assombrit. Il sortit un revolver de sa poche et tira deux coups en l'air. Cela eut pour l'effet de refroidir leurs poursuivants. On ne voyait plus que les lanternes danser ça et là dans l'obscurité qui s'épaississait d'instant en instant.

En serrant très fort Francesca contre lui, le Comte escalada un mur à moitié effondré.

La jeune fille ferma les yeux, à bout de fatigue et d'émotion. En même temps, un sentiment d'intense soulagement la submergeait.

« Je suis bien, je suis en sécurité, je suis sauvée... » pensa-t—elle confusément.

Quelques instants plus tard, elle se retrouva à moitié allongée dans une confortable voiture.

— Je vous ramène au château, dit Julian en prenant la main de Francesca.

— Si. .. s'ils nous suivaient?

— Je vais prévenir la police. Je connais suffisamment le commissaire pour le prier de nous aider dans la plus grande discrétion. Pas question de monter cette histoire en épingle, ce qui nous obligerait à témoigner devant les tribunaux.

Il préférait éviter toute publicité dont pouvaient s'emparer les journaux. Francesca le comprenait aisément.

— Le commissaire de police peut faire peur à ces êtres malfaisants. Qu'ils comprennent qu'il existe des limites, et qu'ils ne peuvent pas tout tenter sans risquer de gros ennuis.

La jeune fille laissa aller sa tête sur les coussins capitonnés.

— Je crains fort que rien ni personne ne puisse arrêter Ann ou lord Melton. Ce dernier possède une licence spéciale. Et comme il sait que le pasteur Trent refuserait de me marier sans mon consentement, il a fait venir de Londres un pasteur qu'il connaît.

Elle frissonna.

— Le mariage devait être célébré ce soir Tout était arrangé.

La peur la submergea de nouveau.

— Je crains que, tant qu'ils ne seront pas arrivés à leurs fins, ils n'abandonnent pas la partie.

— J'ai une solution, assura le comte.

Elle soupira.

— J'ai bien cherché. Sans en trouver, hélas !

— La mienne est idéale... si du moins vous êtes d'accord.

Elle le regarda avec étonnement.

— Bien sur que je suis d'accord. Mais j'ai peur que...

Sans achever sa phrase, elle laissa échapper un soupir las. Puis elle fronça les sourcils.

— Tout à l'heure, quand je me suis aperçue que ma corde n'était pas

assez longue pour atteindre l'étage inférieur, j'ai vraiment cru ma dernière heure venue. Et puis, par miracle, vous étiez là... Comment avez-vous pu deviner que j'étais à la Musardiére ?

— C'était relativement facile. Lorsque votre cheval est rentré à l'écurie, j'ai compris que quelque chose de grave se passait, Pensant à un accident, les domestiques, les palefreniers et moi-même avons tout d'abord quadrillé le parc et les alentours. Sans résultat, hélas !

Son visage durcit.

— J'avais remarqué combien la visite de votre sœur vous avait perturbée. Par conséquent, la solution se trouvait à la Musardiére. Je me suis donc rendu au manoir

— Ann vous a reçu ? s'étonna Francesca.

— Très brièvement. Le temps de m'assurer qu'elle ne vous avait pas vue depuis longtemps, et qu'elle vous croyait toujours à Polsham, en train de vous occuper de mes enfants. Elle a ajouté d'un air désolé : « Ma sœur fait bonne impression, au début, mais en réalité, elle n'est pas très équilibrée. On ne peut absolument pas compter sur elle et je vous avoue que je suis surprise que vous lui ayez confié vos enfants. Méfiez -vous de ses inventions ! »

Il laissa échapper un rire bref.

— Je vous connaissais suffisamment pour avoir entièrement confiance en vous. En revanche, je me méfiais beaucoup de Mme Fournier J'ai questionné adroitement le jeune garçon d'écurie que j'ai vu au manoir

— Willy ?

— Willy en effet. Selon lui, quelque chose de bizarre était en train de se passer à la Musardiére. Tout d'abord, la veille, lord Melton était revenu du château de Polsham dans une rage folle.

— Parce que vous l'aviez mis à la porte.

— Vraisemblablement. Puis, le matin même, Willy avait pu assister, de loin, à beaucoup d'allées et venues incompréhensibles. Quand je lui ai appris que vous aviez disparu, il a paru très inquiet. « Lord Melton et les Fournier sont capables de tout », m'a—t-il dit.

Et, très bas, il a ajoute: « J'ai entendu raconter des choses étranges au village. Vous seriez bien inspiré d'aller demander son avis au docteur

Armstrong. »

— Le docteur Armstrong? répéta Francesca avec surprise.

Le comte hocha la tête.

— Je suis allé le trouver, Il m'a alors parle de la première lady de Longfield, la mère de votre demi-sœur Ann. Il m'a appris que cette dernière était elle-même sujette à des sortes de crises de folie et que vous étiez en danger si elle vous avait enlevée. Je suis revenu en hâte à la Musardiere. Willy m'a montré ou était la fenêtre de votre chambre.

Puis il est allé chercher une échelle, et... et vous connaissez la suite.

—Vous êtes arrivé à temps! C'est donc grâce à Willy que vous avez pu me sauver?

— J'ai l'intention de le récompenser largement. Et aussi de lui proposer un post au château.

— Il va être si content, milord!

—Arrêtez de m'appeler milord. Mon prénom est Julian , l'ignorez-vous?

Il attira la jeune fille contre lui et, avec une infinie tendresse, caressa ses boucles dorées en désordre.

— Tout à l'heure, je vous ai dit que j'avais une solution à tous vos problèmes, Francesca. Puis nous avons parlé d'autres chose...

— Une solution? Il n'en existe pas, fit-elle avec amertume.

— Mais si. Si vous acceptiez ds m'épouser; plus jamais lord Melton ne vous importunerait.

Elle leva vers lui des yeux incrédules, des yeux éblouis.

—Vous... vous voulez que je devienne votre femme ?

— Je peux, moi aussi, me procurer uns licence spéciale. Notre mariage serait alors célébré demain par le pasteur Trent.

— Mais. ..

Il lui saisit les mains.

— J'aurais du commencer par ce tendre aveu. Je vous aime, Francesca. Je crois bien que je suis tombé amoureux de vous la première fois que je vous ai vus sur la colline, quand Boule-de—Neige s'est pris le pied dans un terrier de lapin,.

Elle s'abandonna contre lui.

— Moi aussi, je vous aime, Julian. Je suis tombée amoureuse de Julian Fitzherbert ce jour-la, sur la colline...

— Voulez-vous m'épouser?

Elle ferma les yeux.

— Ce serait merveilleux.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin. Un baiser auquel la jeune fille répondit avec une passion qu'elle ne se connaissait pas, et en même temps avec la plus délicieuse des inexpériences.

— Je vous aime, répéta Julian, tandis que la voiture fonçait dans la nuit vers le château.

— Je vous aime, fit-elle dans un tendre écho.

Fin

Le paradis est dans tes yeux

de

Barbara Cartland